

Yugurthen

Bertrand du Chambon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BERTRAND DU CHAMBON

YUGURTHEN

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV

BERTRAND DU CHAMBON

YUGURTHEN

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV

Du même auteur

La Lionne

Orizons, 2011

Loin de Vārānasī

Orizons, 2008

Flavie ou l'échappée belle

Albin Michel, 2004

Le Roman de Jean Cocteau

L'Harmattan, 2002

Trois énigmes

avec des peintures d'Aline Jansen

Nacsel, 1998

Lettres tahitiennes

Porteur de Torche, 1997

Les Démineurs

avec des encres d'Isabelle Marsala

Luis Casinada, 1996

Amis dans la nuit, avec des peintures de l'auteur

Porteur de Torche, 1996

Bianconeri

Porteur de Torche, 1994

Tierce personne

Climats, 1993

Le Puits du temple

Climats, 1992

Cous coupés

Intertextes, 1989

La Couleur du soir

Aubépine, 1985

ISBN 978-2-02-114337-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2014

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Du même auteur

Copyright

Chapitre I, où l'on évoque un petit enfant mort

Chapitre II, où nous découvrons des keufs un peu spéciaux

Chapitre III, qui est la suite logique du chapitre II

Chapitre IV, orné d'une belle carte postale de 1949

Chapitre V, où l'on quitte le soufisme pour aborder l'ennedeucé

Chapitre VI, où l'on nous parle un peu du jeune Taramzeur

Chapitre VII, où l'on voit un autre policier faire machine arrière, toute

Chapitre VIII, où l'on ne perd pas son latin

Chapitre IX, où dansent les lucioles

Chapitre X, où il neige sur Marseille et où l'on rencontre l'haplogroupe E3b, ainsi qu'une belle femme

Chapitre XI, où l'on nous parle de wootz et de bulat

Chapitre XII, où nous faisons la connaissance d'une jeune femme qui n'a pas la langue dans sa poche

Chapitre XIII, où Yugurthen a une idée de génie

Chapitre XIV, où l'on part à la poursuite d'un tableau de Raphaël et où l'on soupçonne des replis

Chapitre XV, où les frères parlent

Chapitre XVI, où l'enquête piétine et voici qu'on se retrouve en été

Chapitre XVII, où l'on a droit à un poème et à un entretien avec un notable

Chapitre XVIII, où l'on aborde le problème de toutes ces vilaines armes disponibles en ville et où l'on retrouve une femme toute neuve

Chapitre XIX, où les truands s'entendent comme larrons en foire

Chapitre XX, où reste le couteau

Chapitre XXI, où le docteur Peralta montre quelque fourberie

Chapitre XXII, où l'on rencontre un maître de la confrérie d'El Khidr

Chapitre XXIII, où l'on retourne à la cité du Bon-Secours

Chapitre XXIV, où l'on a encore tué des êtres humains

Chapitre XXV, où un professeur se lâche grave, style journée de la jupe

Chapitre XXVI, où le titre de cet ouvrage n'est pas expliqué – mais rien n'est certain

Chapitre XXVII, où l'intrigue se complique encore, à croire que l'auteur le fait exprès

Chapitre XXVIII, où il pleut comme vache qui pisse

Chapitre XXIX, où les voitures chantent aussi

Chapitre XXX, où tout le monde chante la même chanson

Chapitre I, où l'on évoque un petit enfant mort

« Le Malheur, mon grand laboureur,
Le Malheur, assieds-toi,
Repose-toi,
Reposons-nous un peu toi et moi,
Repose,
Tu me trouves, tu m'éprouves, tu me le prouves,
Je suis ta ruine. »

Henri Michaux, *Plume*

Les draps étaient horriblement froissés. Mélodie se retourna deux fois dans son lit, tira sur le haut de sa nuisette pour ne plus sentir la sueur qui lui collait à la peau. Trop de vin hier soir, pensa-t-elle. La nuit était d'un noir d'encre. On ne voyait pas le moindre bout du Prado, les stores étant baissés au point d'opacité qui convenait à son sommeil. Elle toucha la table de chevet et tâtonna à la recherche du bouton de la lampe. Disparu. La lampe aussi. Passée où ? Les feuillets de l'agence immobilière étaient bien là. Il faudrait passer à Cassis dans quelques heures. Elle aperçut le réveil qui clignotait doucement, hors de sa portée. Cinq heures vingt-six. Ah bon... Aaah, bon ! Re-dodo, alors. En ce cas. Présentement. Elle enleva sa chemise de nuit trempée de sueur. Drap, couette. Taie ? T'es où ? Elle tira sur son oreiller et se le recala bien posément dessous l'occiput, étala soigneusement sa chevelure somptueuse là-dessus et se dit qu'elle allait sûrement se rendormir. Hélas ! erreur fatale : elle se mit à rêvasser aux hommes qu'elle avait

connus. Bien peu, il est vrai : elle était encore jeune. Mais elle songea qu'elle n'avait pas fait l'amour depuis un mois et se le reprocha. Elle se caressa les seins. Elle ne pouvait plus dormir.

De l'autre côté de la ville, plus près de la mer, l'oncle de Mélodie dormait à poings fermés. Devant sa chambre, bouclée à double tour, le porte-flingues sommeillait presque, dodelinant du chef comme un cheval fourbu. Il sursauta : il avait failli s'endormir. Bordel ! Hors de question ! Le boss allait se réveiller. Nonce Curnachjola-Canale ne dormait jamais après six heures. Si par malheur il le trouvait en train de roupiller, il lui casserait la gueule et, même à son âge, le vieux avait la main lourde, avec des bagoues qui vous escorchaient le museau en moins de deux.

Tout près de là, au creux du vallon des Auffes, le frère de Yugurthen soupirait, haletait dans son sommeil. Sa femme qui était morte revivait. Elle marchait dans le désert d'où sa famille était venue, longtemps, très longtemps auparavant. Ses rêves la faisaient revenir. Elle s'installait dans les rêves de Ramdane comme chez elle. Au moment du réveil, il crut à un miracle. Sans savoir pourquoi, il se souvint de ce que leur avait dit le rabbin, au pays. « Nous sommes aimés. Si nous n'étions pas soutenus, nous ne tiendrions pas debout une seconde. »

Jamais on n'avait dit à Sadak ce genre de phrase. Il sortit du foyer des Va-nu-pieds, rue Traîne-Savate. Déjà, il avait grand faim. Il se força à passer devant le délicieux petit restaurant qui sert surtout des soupes : Tatie Soupette, en bas du cours Franklin-Roosevelt. Juste pour regarder la carte. C'était là qu'il avait goûté la garbure pour la première fois de sa vie. Son Bienfaiteur l'y avait emmené – ainsi que dans d'autres restaurants. C'est ainsi qu'il appelait cet homme : mon Bienfaiteur.

Il serra contre lui les pans de sa grande veste verte. Ce bon manteau bien chaud était un cadeau de son Bienfaiteur. Plutôt une parka. Il y a des gens qui disent *un* parka, ou une veste. Ou un manteau trois-quarts. Sadak ne faisait pas la différence. Pour une fois, il avait chaud.

S'il avait su aligner cinq ou six mots dans sa langue maternelle, il aurait dit quelque chose comme : omniprésence de la pauvreté. Hommes, hommes. Hum, hum. Mais il toussa, et ne dit rien. Il venait d'entrevoir les clodos qui s'achevaient à la 8.61 aux abords du Mini-Market. Le vigile ne les chassait plus depuis que l'un d'eux l'avait poignardé au bras avec un tesson de bouteille effilé. Ces gars-là avaient

atteint le dernier degré de la déchéance. Dans un mois ou deux, on retrouverait leur corps au fond du Vieux-Port ou ailleurs. Ils gueulaient, embêtaient les voisins, se pissaient dessus. Ils se partageaient une meuf. Ils vomissaient sur elle quand elle dormait et la *bomba* se réveillait sous les cartons, repeinte au dégueulis.

Sadak ne supportait pas ce genre de choses : voilà pourquoi il avait quitté le foyer. Des gens de cette sorte y passaient parfois la nuit quand ils ne s'étaient pas effondrés dans la rue avant d'y parvenir. Sadak pensait qu'on peut être très pauvre, faire la manche dans le Centre Bourse et aussi rester propre, se laver chaque jour, parfois même chercher du travail. En juillet dernier, il avait préparé les sandwiches dans un petit troquet derrière la Timone. Le patron n'avait plus besoin de lui, mais au moins il avait travaillé un mois. Il savait faire les BLT, les pans-bagnats, les jambon-beurre, les poulets tandoori et les kebabs. Toutes les variétés de sandwiches. Le BLT, ça provient des États-Unis : *bacon lettuce tomato*, c'est-à-dire jambon fumé, laitue, tomate. Il devait l'expliquer souvent aux infirmières qui venaient acheter leur repas de midi. Sûrement qu'elles étaient vachement contentes de savoir ça, les nurses.

Il souffla dans ses mains avant de prendre le premier métro. Il faisait froid. Les infirmières... oh, toutes ces petites meufs rondes et brunes avec des poitrines pétillantes et pimpantes sous leur blouse blanche et laquée comme un sol de linoléum ! Ces grosses fesses rondes de négresses qui dansaient sous la jupe, le cul qui veut faire craquer les coutures... Sadak les aimait toutes : les beurettes ses sœurs, les « vraies Arabes », les Indiennes de l'Inde, les blacks, les « vraies Africaines », et les rares Frankaouis blondes que ses potes appelaient des Lager : bières du Nord. Le Nord, pour Sadak, c'était au-dessus d'Orange. Même s'il y avait vécu, même s'il était né dans un hameau du Pas-de-Calais (son père bossait sur les ferries), et même s'il était allé un tout petit peu à l'école à Étaples, route d'Hilbert. Il se cachait parfois dans la station Shell parce que monsieur De Brouckeerhe, l'instituteur, se montrait méchant avec lui. Donnait des coups de règle en métal sur les doigts – Sadak ne parlait pas très bien. Sadak n'écrivait pas du tout. Sadak ne savait pas calculer. Huit et huit égale ?

Quinze !

Non !!! pas quinze ! Clac ! La règle en métal.

Ah, non, pitié ! Pitié ! Pas la règle en métal... Ô vacherie de règle et

de règles !... Saloperies de lois !... Rêver, planer, délirer plutôt... Ce qui est bien avec la rêverie, c'est qu'on peut rêver ce qu'on veut. Sadak rêva de nouveau aux formes délicieuses des infirmières qui venaient manger les sandwiches qu'il avait confectionnés entre six et onze heures – en pensant à elles, déjà. Les jolies mignonnes adorables ! Pourquoi elles le remerciaient pas d'un bisou, d'un câlin, d'un petit mot, des fois ?

Il prit l'autobus. Lorsqu'il entra dans l'immeuble où vivait encore son père, près des Arnavaux, il ressentit une frustration épouvantable. Même là, dans ce foutu gourbi, il n'avait plus le droit de passer la nuit ; depuis que le vieux s'était remarié, il ne voulait plus de lui. La mère de Sadak étant morte, le vieux avait dû trouver de nouvelles mains pour la cuisine, et en plus il fallait que Sadak participe, paye sa part du loyer et de la bouffe. D'abord, ça avait été toute sa paye qui y passait... pis ensuite, zou ! Dehors. Pourtant, il s'entendait bien avec sa toute jeune toute nouvelle belle-mère, Zourah. Et voilà que son père ne voulait plus le voir chez lui ! À vingt-deux ans, tu dois te débrouiller. Enfin quoi, mon fils ! À ton âge déjà je travaillais à la Société bourguignonne de mécanique à Clénay en Côte-d'Or et j'avais un salaire décent et quand tu es né... Ouais, ben Sadak, il se débrouillait pas.

Il appuya sur le bouton de l'ascenseur et attendit. Rien. Il monta à pied les neuf étages.

Tandis qu'il montait, il eut un moment de vertige. Son enfant.

Le bébé mort.

Il pensa à Stoïla, qui était venue vivre avec lui là-haut, dans le Pas-de-Calais. Il se rappela le retour à Marseille alors qu'ils venaient de perdre le bébé, puis leur travail. Ils étaient redescendus vers le sud, vers le soleil, pour oublier. Mais ils étaient redescendus sans bagage.

Il allait sonner quand l'envie le prit d'ouvrir son vieux portefeuille – si on pouvait appeler ainsi ce mille-feuille de bouts de cuir déchiquetés logeant des papiers délavés, inutilisables – et d'en sortir la photo de son bébé. Tant de fois touchée, caressée, que le cliché avait perdu ses couleurs et pâli : humble cadavre.

C'était dans la nuit. Ils n'avaient pas le droit de garder leur bébé avec eux : vous êtes dans la... dans une situation difficile, donc il vaut mieux pour vous, mmmh, pour la sécurité de l'enfant, qu'il soit gardé ici : signez là. Non, là. Signez ici aussi. Voilà. Vous pouvez venir voir votre enfant tous les après-midi, il n'y a aucun problème, vous êtes toujours ses parents, mais vous comprenez bien qu'il ne peut pas

grandir dans un studio où il n'y a pas de chauffage, n'est-ce pas ? C'était dans la nuit. Le téléphone portable sonna. Celui de Stoïla, pas le sien : il ne pouvait plus payer Bouygues. Le portable clignota et sonna. C'était dans la nuit. Stoïla répondit. Il y a eu un... une maladie. Il a été malade. Venez vite. C'était dans la nuit. Ils s'habillèrent en vitesse. Ils arrivèrent au centre. C'était dans la nuit. Le bébé était mort. C'était dans la nuit. Jamais ils ne surent comment. C'était dans la nuit.

Un papier, quelques mois plus tard, arrivé à Toulon chez la mère de Stoïla : certificat de décès. Mort subite du nourrisson. Sadak se souvint du fait que son Bienfaiteur lui avait conseillé d'exiger une enquête. Mais exiger une enquête un an après... il en aurait fallu, du courage. Et puis, ça ne lui rendrait pas son fils. Ni Stoïla. Elle était partie.

Tu nageras dans le malheur comme un pneu crevé au fil de l'eau. Il ne sonna pas chez son père et descendit les neuf étages.

Toutes les marches de l'immeuble, lentement, comme pour sentir l'arête de chacune sous ses pieds. Du ciment.

Il se retrouva dehors en bas de l'immeuble et sentit l'air frais du matin. Mais il ne sentit pas venir l'agresseur dans son dos.

Quelque chose lui défonça la tempe, tout près de l'oreille. Les os cassés firent du bruit, puis il eut l'impression de devenir sourd.

Pour appeler au secours, il prononça le nom de son Bienfaiteur.

Il ne sentit pas les coups de couteau.

Il ne sentit plus rien.

1.

Nom de marque

Chapitre II, où nous découvrons des keufs un peu spéciaux

« Tu n’opprimeras pas l’étranger.
Vous connaissez, vous, l’âme de l’étranger,
car vous avez été étrangers au pays d’Égypte ! »

La Thora

Pour descendre vers l’Évêché, c’était bien simple : Yugurthen Saragosti prenait la rue Saint-Barthélemy, longeait les contreforts de l’église des Réformés, tentait de traverser le carrefour sans se faire écrabouiller puis passait devant le cinéma en jetant un œil – est-ce que bientôt il serait fini ? Est-ce qu’on allait enlever les fausses affiches de cinéma plutôt marrantes que Bubu avait peintes afin de ranimer la façade en réfection ? Ensuite de quoi il arpentait la Canebière, prenant un air touriste au possible, et filait vers le Vieux-Port.

Saragosti aurait volontiers acheté une de ces affiches pour la mettre au mur de son salon. Mais pour l’instant, son salon, c’était une chambre miteuse à l’hôtel des Trois-Jars. Bon. Penser à autre chose. Il disait volontiers bonjour à Sylvie, la mignonne petite officière de permanence, mais invariablement celle-ci lui répondait :

– Salut, Yoghurt ! ça boume ?!

Yoghurt. Ses collègues, et même Sylvie, l’avaient surnommé « Yoghurt ». Non pas qu’il fût rond et rempli de crème fraîche, non point, pas du tout, mais parce que son prénom leur rappelait un produit lacté – les pauvres cons ! Son prénom. Son noble prénom, Jugurtha en français, Yugurthen en berbère, lui venait de sa mère ; son père, quant

à lui, juif et algérien berbère, lui avait légué ce nom des gens qui vivaient en Espagne, à Saragosse. Ce nom datait d'un temps où les Musulmans, les Juifs et les Chrétiens vivaient heureux ensemble. Yugurthen corrigeait toujours. Avec patience.

– M'appelle pas comme ça. Je me nomme Yugurthen.

Le collègue haussait les épaules. Même Sylvie. Bah, Yoghurt, c'est sympa. Et puis, est-ce que chacun n'avait pas un surnom, ici ? Ah non, tiens, à la réflexion, pas tout le monde...

– Certains ont un surnom, d'autres pas... dit Sylvie. C'est comme ça.

Les gens meurent de cette phrase-là, pensa Yugurthen. « C'est comme ça. » Il monta au premier, entra dans le bureau qu'il partageait avec trois autres inspecteurs de la brigade. Volpello dormait dans un fauteuil. Les autres n'étaient pas encore arrivés. Des grognements et borborygmes divers émanèrent du fauteuil.

– À boire ! dit Volpello.

Il émergea des gouffres noirs du sommeil en sortant une langue pâteuse, écarquillant ses yeux de gros morse échoué, puis se leva : la banquise était stable. Le réchauffement climatique n'avait pas encore lézardé les dalles de verre du commissariat. Alors il se dandina vers le mini-frigo, en ouvrit la porte et tomba à la renverse : la porte du frigo lui était restée dans les mains. Yugurthen l'aida à se relever.

– Merci, Yoghurt, dit Volpello.

– M'appelle pas comme ça, Robert. Je me nomme Yugurthen.

– Je sais, Yog ! Mais moi, c'est différent : je t'appelle comme ça parce que je t'aime bien. Les autres, ils t'aiment qu'à moitié parce que...

Il chercha ses mots ; ça se bousculait dans son garage à vocabulaire ; ses mots étaient mal garés, ils se froissaient la tête comme à la fourrière de l'avenue Roger-Salengro. Le collègue... l'Arabe... le Juif... le racisme... les trucs qu'on doit pas dire... les trucs qu'on peut dire... une bouillie semblable aux journaux gratuits chiffonnés à l'entrée du métro lui obstrua les neurones. Avec un courage digne d'éloges préfectoraux, il poursuivit cependant :

– ... Ils t'aiment pas vraiment parce que t'es moitié arabe moitié juif.

– Je ne suis pas arabe, dit Yugurthen. Je suis berbère, car mon père l'était. Du fait que ma mère était juive, et non pas berbère, je suis juif. Et d'origine berbère. Si ma mère n'avait pas été juive, je ne serais pas juif, mais seulement berbère. Te voilà renseigné.

– J'y comprends rien, dit Volpello. Bon, tu peux pas m'aider à

remettre cette foutue porte ?! Tu te rends compte, si les bières et le coca sont chauds... On sera jolis, hein ?!

– Je vais t'aider. Ramasse la grosse vis qui est là en dessous.

Ils soulevèrent le petit réfrigérateur qui émit un couinement à la R2-D2. Par un miracle qui n'arrive que les 25 novembre certaines années bissextiles, la porte fut remplacée et le frigo se mit à ronronner. Une onde de soulagement palpable nappa le bureau des inspecteurs, dégageant un parfum de boutiques de cannelle et de vanille musquée. Évidemment, ce fut le moment que choisit le commissaire Spezner pour appeler toute l'équipe.

– Réunion générale. Tout le monde sur le pont !... Où sont les autres ? demanda Spezner.

– Aucune idée, dit Volpello. Il y a eu du schproume, cette nuit. J'ai écrit le...

– Oui, j'ai vu, dit Spezner. C'est le second.

– Ou bien le deuxième, murmura Yugurthen.

Le commissaire ne releva pas la nuance. Volpello regarda Yugurthen d'un air surpris. Son golfe du lexique se mit à tanguer dangereusement, envahi par des vagues de mots comprenant beaucoup trop de syllabes.

Il se souvint qu'à l'école, près de Turin, sa prof de français lui disait : n'allez jamais travailler en France, Tarcisio. Vous êtes trop mauvais en français. Vous ne trouverez jamais de travail. Tu parles ! Après l'école de police à Paris, il avait été nommé en plein cœur de Marseille. Tarcisio d'abord, Robert ensuite. Le deuxième, c'est pas la même chose que le second ? Il se jura de se renseigner. Ah, le français ! Bon. Oui. Le deuxième meurtre de travelo ? Ou était-ce autre chose ?

– Ok, dit Spezner, les TV, on verra plus tard. On a un nonide, pas loin des Arnavaux, le crâne fracassé. Une dame vient de m'appeler directement. Je la connais. Elle a découvert le corps il y a une demi-heure à peine. Saragosti, vous filez avec Volpello, vous revenez me voir tout de suite après. Je ne sais pas pourquoi, cette affaire m'interpelle. C'est bien la première fois de ma carrière qu'on m'appelle directement, que quelqu'un que je connais me prévient... m'avertit... Bon, vous y allez fissa ! Bougez-vous.

Volpello et Yugurthen ne se le firent pas dire deux fois, tournèrent les talons, disparurent. À peine étaient-ils sortis que Volpello se mit à pouffer de rire :

- Ça l'interpelle ! Il a dit que ça l'interpelle !!! Ouah-ah-ah !!!
- Sois sage, Robert, fit Yugurthen.

Chapitre III, qui est la suite logique du chapitre II

« Le lendemain, levée avant moi,
elle m'avait préparé du lard, du pain et un litre,
tout ça enveloppé dans un grand foulard rouge. »

Jean Giono, *Un de Baumugnes*

La matinée commençait, pleine d'yeux chassieux et de bonne volonté.

– On n'a rien sur ce keum, dit Lou Peralta.

Et voilà ! pensa Yugurthen. Ça commence bien.

Dans la police, à Marseille, il y a toutes sortes de gens. Des foulditutes de services qui se chevauchent et s'entrecroisent. Comme chacun sait, les médecins légistes, et à Marseille *only*, travaillent par deux : ils se mettent à deux sur le macchab. De la sorte, en règle générale et subséquemment, ils se trompent moins. À côté, nettement au-dessus de ces gens-là, au fond du couloir à gauche, on trouve Peralta. Lui aussi travaille en duo, mais l'autre médecin-légiste est une sorte de fidèle seconde, une Watson, un attaché-case, un gras-double (en réalité, une charmante dame qui est sortie de la fac de médecine en 68). Peralta quant à lui est maître en sa glacière. Une peinture de l'Identité judiciaire, le genre de gars qui vous découpe un cadavre en lamelles et qui vous annonce que la quatorzième contient du chrome. Pif-paf, comme ça. Hou, que c'est très toxique, le chrome ! Et qu'on ne devrait pas en trouver dans un corps humain. Et que...

– Bon, dit Yugurthen Saragosti, je sais ce que vous allez me dire.

Vous n'accomplissez pas de miracles, vous ne faites que votre travail, et je souscris à cette clause. Mais comment est-il Dieu possible qu'on arrive à identifier des gens à partir d'un seul ongle tandis que pour lui, dont nous avons le corps, on ne peut rien faire ?

Peralta le regarda d'un œil amusé :

– Vous avez tout dit, Yoghurt ! Je peux fournir des tas de justifications techniques, mais ça ne vous avancera guère. Les rats ont grignoté le visage et les vêtements. Et pire : les doigts sont gelés. De ce fait, les empreintes digitales sont abîmées, et on les a encore endommagées en les relevant. Trop d'encre à base de permanganate, je le dis tout le temps... Et ils continuent ! Et je te fous de l'encre à tout-va ! Ils travaillent encore comme au ^{xx}e siècle.

Comme au ^{xx}e siècle, songea Yugurthen. Le pire, c'est qu'il a raison. Nous sommes le mardi 25 novembre 2008. Nous croyons encore que nous vivons au ^{xx}e siècle mais c'est faux. Nous sommes en 2008.

Tout contrit, il secoua son plumage : le ^{xxi}e siècle l'avait posé sur le bord de sa cage et il n'avait pas encore pris son essor.

– Vous rêvez ? demanda Peralta.

– Oui, répliqua Yugurthen. Cela m'arrive souvent.

– À moi aussi. Je rêve que je suis Albert Einstein. Je trace mes équations à la craie sur une ardoise à l'arrière d'un tramway, et soudain le tramway s'ébranle, et je n'ai plus mes équations. Je m'étais cru dans ma salle de cours, à l'Institut médico-légal.

– Très beau, dit Yugurthen. Rien d'autre à me dire, sur ce lascar ?

– Sûrement un Maghrébin, et plutôt né en France. Un beur, comme ils disent. Peut-être un gars de la cité juste à côté.

– Pourquoi un beur ?

– Les vêtements. Un reste de manteau en velours Mac Douglas ; des sous-vêtements Dolce & Gabbana : des copies. Une fausse montre Dior. Des chaussures de fabrication chinoise achetées sur le marché d'à côté. De la camelote qui fait chic... Ils disent : « La classe ! » et ils s'habillent comme des pauvres qui veulent avoir l'air riches. Les pauvres aiment faire ça.

Il a fait sa petite démonstration, pensa Yugurthen. Le genre « Je suis un expert cynique et d'une précision cruelle ». Le frimeur, c'est lui, tête de con !

Au lieu de quoi il se fendit d'un large sourire et remercia Peralta, puis tourna les talons.

Bien avancé.

Volpello était resté dans la 308 SW. Il était tellement content de cette bagnole flambant neuve qu'il restait assis, les mains sur le volant, à écouter France Bleue Provence d'une oreille distraite. Quand Yugurthen ouvrit la portière à sa droite, il sursauta.

– Bon sang ! cria-t-il. Tu peux pas faire doucement ?

– Excuse-moi, vieux.

– Bon, alors ?

– Ils n'ont rien trouvé. C'est sans doute un beur, voilà tout.

– Quoi ? ! T'es en train de me dire que Peralta n'est pas allé plus loin ?!

– Oui. Il est certain que c'est un Maghrébin, et plutôt pauvre.

– Merde ! Même moi, j'ai vu ça au bout de trente secondes ! Il se fout de nous ! Ils sont payés à quoi faire, ces schmitts ? Nous pendant ce temps on se gèle les couilles à faire le pied de grue... Et où on va chercher, maintenant ? On va faire toutes les cités autour des Arnavaux ?!

– Calme-toi... On va prendre un café dans le III^e. Puis on fait le point. Je connais un agent immobilier, un débutant, qui voit passer tout le monde du côté où on a trouvé le cadavre : il reste toute la journée dans une cabane en plastique pour essayer de vendre des apparts.

– Où il est, ce rôblè ?

– Dans le III^e. Il travaille pour un des projets de construction à la Belle de Mai, près de l'ancienne maternité. On roule !

– On roule.

Volpello se purlécha les lèvres et fit démarrer leur délicieux véhicule neuf. Après trois quarts d'heure d'embouteillages, de rétroviseurs rabattus par la bagnole qui arrive en face et de coups de botte aimablement octroyés par les livreurs de pizzas sur scooter dépourvus de plaque, ils purent se garer – mais si ! se garer... Et s'attabler au City of Meknès, café célèbre de la Belle de Mai connu pour ses garnitures de papier Rizla-Croix en tosh, arrivage direct de Marrakech et Gibraltar.

Entre-temps, on appela tout de même l'agent immobilier, qui était équipé d'un beau téléphone fixe dans sa cabane en plastok. Il répondit avec entrain, volubile et tout. Mais déplorablement il faisait l'amour avec sa dulcinée quand le meurtre avait eu lieu, et d'ailleurs elle... Oh, pardon. Il n'avait rien vu.

Volpello était furieux. Il appela la serveuse, commanda un énorme sandwich aux rillettes, se rattrapa en dévorant d'abord une douzaine de tapas, au nez et à la barbe de son collègue ébahi. Puis il engloutit le sandwich en une minute.

Chapitre IV, orné d'une belle carte postale de 1949

« L'orchestre était mixte.
J'aimais surtout deux des noirs,
un nommé Yellow qui jouait du cornet,
et l'autre, King, du saxo alto. »

Milton Mezz Mezzrow, *La Rage de vivre*

– Une photo d'autrefois ? demanda Volpello.
– C'est ça, dit le commissaire Spezner. C'est Pondéret qui l'a trouvée, en fouillant les effets du nonide. Il y avait cette vieille photo, cousue dans la doublure de son parka.

Allons bon. Lui aussi, il disait « son parka ».

– Pouvons-nous la voir ? demanda Yugurthen.

– Évidemment, Saragosti, « pouvons-nous la voir ? », gna-gna-gna ! Vous devez l'examiner ! Pourquoi est-ce que je vous en parle, à votre avis ? De toute façon, vous n'avez rien d'autre. Et il faut retrouver la petite, dont il avait le nom écrit dans le creux de la main, là, Stro... Stro... Putain, quel nom à coucher dehors !

– N'avons-nous pas tous des noms à coucher dehors ? murmura Yugurthen comme pour lui-même.

Le commissaire n'y prêta pas attention. Il tendit la photo à Volpello, qui aussitôt la passa à Yugurthen, affaire de se débarrasser de cet horrible pensum : reliquer une vieille photo ! Non mais vraiment...

Yugurthen regarda la « photo ». C'était en fait une carte postale ancienne de Marseille. Le Vieux-Port, le quai de Rive-Neuve, et au fond,

Notre-Dame de la Garde. Des années quarante ou cinquante. Une toute petite signature en lettres stylisées, qui tranchait avec le gris du cliché : « Pierrot ». Y avait-il une oblitération, derrière ? Oui, gagné ! 17, et plus loin 10-10 ; en dessous : 1949. Octobre 49. Bon, une piste ! Étroite piste, sentier menu, mais bon sang ! piste tout de même !

– C'est une carte postale de 1949, dit Yugurthen.

Volpello le regarda d'un air navré :

– Et alors ?

– Il y a un texte, et une adresse illisible. Le texte dit : « Bons baisers d'un Copain qui ne T'oublie pas ». La signature, c'est un nom comme Pallod, ou Palloot. Quelque chose comme ça. Et il y a trois autres signatures en dessous. L'adresse est impossible à déchiffrer : Mme Bri... Dang... ou Danq... 4^e Com... Conti... Pe... ou Per... Un nom de patelin illisible : B...ha...bault. Ber... ou Buchambault ? Et un autre nom de patelin totalement impossible : je n'arrive même pas à voir si c'est Calvi, ou Coul, ou Cauli ?!

Le commissaire les fit sortir, agacé.

– À demain, commissaire, fit poliment Yugurthen.

– Donne-la-moi, dit Volpello.

Il mit ses demi-lunes :

– Il y a écrit : Mme Brig. (pour Brigitte) Dange... 4^e Compagnie ! Cantine Pe... Elle était cantinière. Bourchambault, Coul. Cool ? Non, Toul ! C'est cool ! Où est-ce que c'est, Toul ? C'est près de Toulon ?

– Non, je crois que c'est dans la Moselle, ou la Meurthe-et-Moselle.

– Mmmouais. Timbrée à « 15F ». C'était en francs ! Quinze centimes. Aujourd'hui : beaucoup plus de centimes.

– Pas comparable, rétorqua Yugurthen. Bien. On y va ?

– Ben, où donc ?

– À l'endroit d'où a été prise cette photo, sur la carte.

– T'es ouf ou t'es fou ?!

– Pourquoi ? On distingue les bâtiments du Vieux-Port. C'est peut-être un endroit que la victime aimait bien.

– Ou alors, c'est un message. Ou il connaissait la cantinière. Ou il a eu cette carte postale par hasard, aux puces des Arnavaux. Ou il devait donner cette carte à quelqu'un, parce que ça avait un sens pour lui.

– Enfin, nom de Dieu, comment veux-tu qu'on tire quoi que ce soit d'une carte postale de 49 ?

– Il va bien falloir : nous n'avons rien d'autre.

– Seigneur Jésus Marie Joseph ! Et il a fallu que ça tombe sur nous ! Ces couillons de Pondéret et Simonetti qui n'ont rien foutu depuis des mois, qui n'ont pas serré un dealer ni un mac depuis des années, il aurait pas pu leur donner cette affaire pourrie, le Spez' ?!

– Non, constata Yugurthen. Il nous l'a donnée à nous.

– Bordel à queues de bordel à queues ! gronda Volpello.

Il se mit à gémir, grinça des dents... et se calma dès qu'il fut au volant de la 308 SW. Oh, et puis, pourquoi ne pas suivre la yoghurtienne idée ? Qu'est-ce qu'il en avait à foutre ? Peu à peu, il se calma, se sentit bien attentionné, gentil. Ne pas appeler Yugurthen « Yoghurt ». Le ménage. Peut-être qu'il allait nous résoudre cette affaire en trois coups de cuiller à pot ?... de yaourt ? Oh, non. Non. Pas de blagues nulles ! Surtout pas de blagues nulles. Il avait remarqué à quel point Yugurthen pouvait se montrer irascible ou pire : colérique. Carrément colérique. Une fois, une seule, il avait hurlé. Le stress. Sans doute à cause des histoires avec son frère, là, le prof... ou à cause de sa chérie qui venait de partir à l'étranger pour... six mois ? Pour un an ? Pour toujours ? Qu'est-ce qu'il lui avait dit ?

Volpello soupira : il travaillait tous les jours avec Saragosti, et on disait parfois qu'ils formaient un tandem acceptable. En tout cas, ils avaient tapé Rodéo, un blackos qui était un des plus gros dealers du Panier. Le commissaire Spez' leur pardonnait pas mal de choses grâce à cette affaire-là. En 2007, ils avaient accroché Rodéo à leur tableau de chasse, et certains juges avaient trouvé cela très bien. Un supérieur du commissaire, sans doute un gars du ministère de l'Intérieur, avait envoyé un mail de félicitations. Toute la brigade avait fêté ça. Bon, avec de la clairette de Die, mais c'était déjà ça. Et Sylvie, à l'accueil, était devenue aimable avec Volpello. Et elle aimait bien Yugurthen : un beau brun, des cheveux trop bouclés, la peau un peu trop caramel, avec une bouche un poil trop grande, mais bon... pas mal ! Pas mal du tout.

Peut-être que ce brave Yugurthen allait nous identifier ce macchab et nous dégouter un assassin potable ? Et lui, Volpello, il cueillerait les fruits et recevrait autant de félicitations que Yugurthen. Il mit la radio et se sentit dégrisé : il y avait match, ce soir.

– Bon Dieu de ma bite en bois ! sursauta Volpello.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Tu t'es fait mal ?

– Mais non, pétchenague ! Il y a un match ! J'allais oublier le match ! Putain... quelle connerie !... Il faut que j'aille au siège des

Dodgers pour avoir des places. J'ai un pote qui peut me dépanner. Prends le volant, je m'arrête là.

– Tu es sûr ? dit Yugurthen, prêt à jaillir de la 308. Tu veux pas que je te laisse en bas du boulevard Rabatau ?

– Pffou, j'irai plus vite à pied. T'as vu ces emboutes ? Laisse-moi là.

Il partit en courant. Qu'est-ce que c'était que ce match ? Sans doute contre Nice. Yugurthen soupira, roula encore dix minutes et descendit dans le parking du Palais de Justice. Prit une des places réservées avec son badge électronique, mit son calibre dans son étui contre sa hanche, ferma sa veste de cuir gris et monta les marches.

Il prit le bac.

Une fois qu'il fut en face, il se retourna et chercha des yeux Notre-Dame de la Garde. Il eut envie de prier.

– Aide-moi, Notre-Dame, Sophia, maîtresse de la sagesse, murmura-t-il.

Il sortit la carte postale de sa poche et se plaça sous un lampadaire pour mieux l'examiner. Il était juste en face du panorama photographié sur la carte : à gauche, en haut, le toboggan du funiculaire qui autrefois montait vers la cathédrale. À côté, au centre, la basilique : Notre-Dame de la Garde. En dessous, sur la colline qui descend vers le port, un bâtiment sur lequel était écrit, en lettres géantes : LE MANDARIN. À sa gauche, Saint-Raphaël Quinquina. Ces deux bâtiments n'existaient plus. En contrebas, sur le port, une très grande bâtisse qui devait être, aujourd'hui, le théâtre de la Criée. À moins que ?... l'obscurité s'aggravant, il ne distinguait plus assez bien les lumières d'en face. La colline dansait devant ses yeux fatigués ; il fouilla dans sa poche et prit des gouttes de Phylarm. Nul ne savait qu'il portait des lentilles dures. Il scruta attentivement la colline, distingua mieux les nouveaux immeubles blancs qui avaient remplacé les anciens bâtiments. Plus aucune trace de peintures géantes pour vanter les mérites d'un apéritif. Ou d'un autre alcool. Pourtant, on en buvait toujours, de l'alcool, non ? Monde de petits branleurs hypocrites ! Ils boivent du pastis, du whisky, du cognac et du génépi, et ils ne sont pas fichus de le reconnaître. Alors il n'y a plus de lettres géantes pour dire : LE MANDARIN, GUIGNOLET-KIRSCH, IZARRA, et tous ces mots d'autrefois qui rutilaient, qui clamaient leur force en lettres rouges et jaunes, qui montraient leurs seins comme les putes en bas du cours Saint-Louis. Pauvre monde aujourd'hui sans gros ni grands mots... Puis Yugurthen sourit. Les noms

d'alcool avaient disparu, avec Apollinaire et Jacob. Le monde ancien était parti. Congédié. Qu'est-ce que ça lui faisait ? Lui qui ne buvait qu'un peu de vin tous les 36 du mois... Il se concentra de nouveau sur la carte postale, puis sur le panorama dans la nuit désormais tombée, et encore sur la carte postale. Mais bon sang ! qu'est-ce qui avait bien pu intéresser à ce point cet inconnu pour qu'il cache cette carte postale de 49 dans la doublure de sa veste ? Sale vêtement, d'ailleurs. Yugurthen avait jeté un coup d'œil, et il avait vu cette couleur vert olive, ce beau velours désormais déchiré, ces poches à moitié arrachées par les rats, ce col déchiqueté, mordu, parti en loques... et il n'avait pu que détourner les yeux. Quelque chose dans cette veste verte lui déplaisait souverainement.

– Cette veste me dégoûte, elle me rend malade, dit-il à voix haute.

Il se frappa le front.

Je connais cette veste.

J'en avais une pareille.

Nom de Dieu, cette veste, j'en avais une pareille !!!

Pourquoi est-ce que je n'ai pas reconnu cette veste tout de suite ?! Bon Dieu, pourquoi est-ce que je ne l'ai pas reconnue tout de suite ??? On dirait la mienne, celle que je portais l'an dernier. Mina me l'avait offerte pour mon anniversaire. Quelle horreur. Putain, j'avais la même veste que ce cadavre !

Que cet homme.

Ce n'était pas un cadavre. C'était un homme. Je dois l'identifier. Mon boulot, non : mon travail, c'est d'identifier cet homme, de trouver un mobile, et d'arrêter l'assassin.

Yugurthen eut cette révélation : il devait travailler à arrêter l'assassin. N'importe qui d'autre aurait éclaté de rire, en se maudissant pour autant de bêtise et d'évidence, mais Yugurthen parfois se prenait très au sérieux. Sa mission. Son travail. Le reste... Si on veut apprendre à aimer le monde, apprendre à tolérer les faiblesses des hommes, il faut d'abord faire son travail, et du mieux qu'on peut. Être à la bonne place, à l'endroit exact où l'on pourra accomplir un acte parfait. Ou en tout cas un acte très bien calibré. Non, mesuré. Et là, à la place qu'il faut, on peut reconstruire l'harmonie. On peut supporter les attaques, les vicissitudes, les plaisanteries grasses, la hausse du prix de l'essence, les enfants qui mendient dans le métro, les gars en scooter qui vous balancent des coups de pied dans la portière, les... les... toutes ces

choses épuisantes. Si on est à la bonne place, en train d'accomplir l'acte parfait, on peut laisser sur soi couler les eaux du Styx. Il faut se rappeler que nous sommes ressuscités.

Hasan Sabbâh, que l'on connaît à travers les textes ismaéliens, a proclamé la grande résurrection en 1162 (en 557 de l'ère de Mahomet). Cette proclamation annonçait l'avènement d'un monde spirituel, d'un islam libéré des pesanteurs de la Loi, libéré des servitudes. Ainsi, depuis huit cent quarante-six ans, on peut naître et renaître en sachant bien que la Loi est un ensemble d'indications, un corpus de prescriptions, mais que la servir est l'affaire de chaque croyant : nul ne doit y être contraint. L'Harmonie, a dit l'imâm Hasan, ce n'est pas de servir une loi qui nous dépasse, mais de nous épanouir librement en tant qu'être spirituel. Si ensuite, en second lieu pourrait-on dire, nous voulons servir la Loi, libre à nous. Mais la Loi de Dieu n'est pas la loi des hommes.

Yugurthen songea un instant aux commanderies ismaéliennes en Iran. Il vit le château-fort d'Alamût, et cette vision se confondit avec la beauté de la basilique, face à lui, sur la colline. La Cité phocéenne tremblotait dans la nuit. Il porta son regard vers la droite, se pencha, rangea la carte postale dans son agenda qu'il replaça dans la poche de sa veste, aperçut les îles, les bateaux, le bas-fort Saint-Nicolas et le Pharo puis remercia le Tout-Puissant.

Le paradis en puissance, le Jardin : il est là, tout près.

En regagnant le parking, il souriait. Il se sentait comme un passager clandestin. Qui aurait pu deviner ? Yugurthen Saragosti, juif et berbère, inspecteur de police au commissariat du 1^{er} arrondissement, suivait les préceptes des sages ismaéliens et d'un groupe de prière animé par des soufis. Parfois même, déguisé, il se rendait à la mosquée, pour garder le contact. Et d'autres fois il se rendait à la synagogue. Certains jours, Dieu était là.

Yugurthen ne percevait pas son Dieu comme éloigné, séparé de lui : Dieu était en lui, tout d'abord ; et lui ensuite était en Dieu, puisqu'il vivait dans l'Univers qui est Dieu, et créé par Lui. Dieu se crée en permanence en tant qu'univers.

Et Yugurthen sourit, car il sortait du parking, conduisant doucement la voiture que son collègue aimait tant, et il glissait dans la circulation fluide, il entendait les cris des supporters qui se pressaient d'atteindre le stade, il pensa avec amour à l'OM, à chaque joueur, à ces garçons qui allaient tout faire pour vaincre, pour gagner, pour marquer un but, et il

se dit, ravi, heureux comme un enfant : Moi aussi je vais gagner, je vais identifier cet homme, je vais dénicher le coupable, je vais l'arrêter et je ferai tout cela en posant chaque acte comme une pièce sur un échiquier, et c'est Dieu qui décidera si je suis pion ou fou, cavalier ou Roi.

Il se souvint d'une chose particulière : quand il avait serré Rodéo, le dealer du Panier, en lui mettant les pinces il avait chuchoté :

– Maître, pardonne-moi.

Car tout homme qui vous apprend quelque chose est un maître. La sagesse vient rarement d'une source prévisible.

Chapitre V, où l'on quitte le soufisme pour aborder l'ennedeucé

« Son père trafiquait, en l'obscur boutique
Parmi l'odeur de crasse d'homme et de pipi,
Le cuivre, les petites filles, les tapis,
Dans la ruelle du faubourg de Salonique. »

Louis Brauquier, *Et l'au-delà de Suez*

N'empêche, ils ne trouvaient pas.

La carte postale, nib de nib.

L'identification judiciaire, et le prince de l'IJ – le docteur Lou Peralta en personne, et le docteur Bruckner sa fidèle seconde, qui avaient bossé sur les dents de la victime : rien de rien ! À croire que ce gars-là s'était fait soigner les quenottes en Biélorussie...

Et les vêtements du nonide, rien de rien, nib de nib ! Pourtant, les vêtements, d'habitude, ça chante haut et fort. Un ou une parka Mac Douglas, en plus ! Oh, mais on avait trouvé un osselet, ça, oui : achetée à Marseille en 2007 ; le magasin créchait vers le XIII^e, faubourg de Mazargues ou quelque chose d'approchant. Payée en liquide, la veste vert olive. Par qui ? Par quelqu'un. Fin de la piste.

Autre chose ?

Oui, bien sûr, il y a *toujours* autre chose. Ça ne manque jamais. Des indices, on peut en ramasser à la pelle. Encore faut-il qu'ils deviennent les indices de ceci ou de cela : des signes.

Les chaussures : des copies chinoises. Par milliers vendues chaque semaine sur tous les marchés du sud de la France.

La montre : une copie importée de Taïwan, vendue à Sestrières ou à Vintimille. Les autres affaires de la victime : rien.

– Hein, dit Volpello, tous nos trucs habituels : macache bono bézef !

Volpello adorait ça. L'argot, les gros mots bizarres du temps passé, les lascars de chez Simonin ou Le Breton qui se traitaient de *schbeb*, les dialogues d'Audiard, *Le Clan des Siciliens*, les policiers de Simenon qui usent de mots surannés, limés comme les pardessus des pauvres en hiver.

Il approchait, l'hiver, et le commissaire s'impatiait.

– Les grands moyens, Volpello ! Allez voir monsieur Je-Sais-Tout, là, ça fait bien un an que vous lui avez pas gratté la couenne ! Il croit peut-être qu'on va le laisser hiberner tranquille ?

Donc il ne restait que celui-là : le Sage, l'immarcescible, l'impénétrable, le dictionnaire de la pègre, le stylo quatre couleurs, le référent suprême : N2C.

Les deux policiers laissèrent la Peugeot devant l'entrée de la villa. On avait tout, de là-haut : le faubourg d'Endoume, les îles, notre mère la Méditerranée, on apercevait même la tache blanche que faisait l'Épuiette, nichée dans le vallon des Auffes. Le meilleur restaurant du monde, leur avait dit le commissaire. Il y avait mangé une seule fois, en 2006 ; il s'en souvenait encore. Ni Yugurthen Saragosti ni Robert Volpello n'y avaient mangé. Ils contemplèrent. De loin. L'homme à qui il leur fallait rendre visite habitait là, au-dessus de tout : sur les hauteurs. Ils sonnèrent. Un vieux domestique les fit entrer. Neuf heures du matin. À peine trois minutes plus tard, ils buvaient le café avec le maître des lieux.

– Des traditions de violence, dit N2C.

Il n'avait pas dit : une tradition.

Il insista doucement sur ce point : des traditions. Signe que selon lui il y en avait plusieurs.

Et « de violence ».

Il n'avait pas dit : des traditions violentes.

Mais bien : des traditions de violence.

Car Nonce Curnachjola-Canale – N2C, pour le milieu et pour les amis – parlait bien, était un vieil homme sage. On disait même de lui qu'il était un *sage*, au sens où il avait dû arbitrer des conflits.

Autrefois, précisait-il. Autrefois.

De nos jours, il y avait toujours des conflits, si ce n'est davantage

qu'avant, mais plus personne n'avait l'autorité pour les arbitrer.

– Simple question de langues, dit monsieur Nonce Curnachjola-Canale.

– De langues ? demanda Volpello. (Et voilà, ça recommençait ! Des langues, toujours des langues. Babel est le nom du destin.)

– De langues, répéta N2C. Monsieur l'inspecteur, qui voulez-vous aujourd'hui qui sache parler chinois, arabe, italien, corse, russe et kazakh ? Les hommes se partagent les territoires du mieux qu'ils peuvent. Au temps jadis, il me suffisait de parler corse d'abord, puis français, puis italien. Mon père était corse. Ma mère était sicilienne. Je parlais avec ces gens. Beaucoup d'entre eux ne savaient pas lire. Aujourd'hui, ils savent presque tous lire, ils se servent de la toile mieux que des araignées, ils envoient des fax à Shanghai, à Moscou, à Astana.

– Astana ? dit Yugurthen.

– La capitale du Kazakhstan. Comprenez, Messieurs, je suis un vieil homme. Je suis né à Riventosa, en Haute-Corse, un village de cent quatre-vingts âmes. Et puis, pardonnez le vilain mot, mais ce... cet... enfin, ce type était un bougnoule. Ce n'est pas pour vous vexer, Monsieur Saragosti, je sais qui vous êtes, je sais bien que vous n'êtes pas un bougnoule, mais lui...

– Ce mot me déplait quand même ! répliqua Yugurthen.

– J'en suis désolé, vraiment. Mais, au fond, qui était ce monsieur Taramzigue ? Un pauvre garçon sans aucune formation, venu du Pas-de-Calais, qui avait raté un CAP de serveur ou de cuisinier, je ne sais trop... Un homme de rien.

– En ce cas, il y a pas mal d'hommes de rien par ici, soupira Volpello.

– Taramzeur, pas Taramzigue, murmura Yugurthen.

La tension montait. Un sachet de colère infusait entre les trois hommes.

Discrètement, N2C soupira :

– Certes, certes, mais celui-là, qui le connaissait ? Qui aurait voulu s'occuper de lui ? S'il avait eu vraiment de la famille comme vous le disiez tout à l'heure, eût-il été ainsi miséreux, hébergé dans un foyer, puis chez une personne généreuse ?

Yugurthen Saragosti sursauta. Car la personne généreuse, c'était lui.

Chapitre VI, où l'on nous parle un peu du jeune Taramzeur

« Un matin de lumière.
Le sirocco s'est apaisé dans la plaine où,
pendant des jours pesants,
il a semé des cendres rousses. »

Isabelle Eberhardt, *Un voyage oriental*

Déjà, le nom de famille : Taramzeur, l'avait fait trembler. Il connaissait ce nom. Bien sûr, il connaissait mieux le prénom de la victime, puisqu'il avait hébergé ce garçon des mois durant !

Maintenant il comprenait pourquoi il avait tant hésité, pourquoi la seule vue de la veste vert olive de chez Mac Douglas l'avait rendu malade. Cette veste, c'était la sienne.

La veste que Mina lui avait offerte, et qu'il avait donnée à Sadak par la suite.

Ce garçon mort, c'était Sadak.

Pourquoi n'avait-il pas trouvé tout de suite ? Pourquoi ne l'avait-il pas reconnu immédiatement ?

C'était à n'y pas croire. Et pourtant, c'était bien ce qui lui était arrivé. Il n'avait pas reconnu ce garçon qu'il avait soutenu pendant cinq mois. *IL NE L'AVAIT PAS RECONNU*. Est-ce que l'inconscient peut nous faire des choses pareilles ? Nous effacer des trucs comme sur un tableau noir ?

Oui, oh, ça va !... Les vêtements détériorés, le visage mangé par les rongeurs, les restes impossibles à identifier. Oui, pensa Yugurthen, je le

savais ! Je l'ai reconnu, et je n'ai pas voulu le reconnaître. Mon foutu cerveau a tout censuré, tout écarté, tout balayé. Le type que j'aurais reconnu entre mille il y a trois mois ! Sadak, mon pauvre Sadak...

Ah, tu parles d'un flic ! Ah, j'en suis un beau, d'officier de police !... C'est la meilleure ! Le gars que j'ai hébergé, nourri, à qui j'ai prêté une chambre dans mon ancien appart du cours Franklin-Roosevelt, le petit jeune qui m'appelait son Bienfaiteur, le gamin qui avait bloqué la minuterie avec un bout d'allumette et qui fumait ses clopes par la fenêtre pour ne pas me déplaire, le gosse qui avait perdu son gosse, le clodo qui m'avait demandé cinquante centimes à l'entrée du Centre Bourse en... voyons, c'était quand ? Décembre 2006 ? Ou novembre ? Il y a exactement deux ans... Puis qui est parti de chez moi en... attends ! Attends un peu !?...

Attendez un peu.

Le vent retomba. Yugurthen ne s'aperçut même pas qu'il lui giflait la figure avec son écharpe et ne sentit pas la poussière qui glissait sur le sol comme une poignée de monnaie perdue. Que cherchait-il ?

Yugurthen arrêta le ruban qui dévidait ses souvenirs plus vite que sa mémoire. Le disque dur surchauffait. Tout s'emballait, se prenait les pieds dans ses logiciels. Plusieurs rampes de neurones clignotèrent et s'effondrèrent, fusillées.

Il allait retrouver.

Qui, mais qui, était la « fille » que Sadak avait rencontrée, qu'il voulait soi-disant lui présenter ? Toute une conversation qui semblait dater du siècle dernier lui revint en mémoire :

– Vous verrez, Monsieur Yugurthen...

– Appelle-moi Yugurthen.

– Vous verrez, Yugurthen, je vais vous la montrer, c'est une meuf, putain !... Elle est... C'est un trésor, c'est une poupée d'amour, c'est la plus belle femme que j'aie jamais vue.

– Tu peux l'inviter à dîner ici. On lui fera un petit repas sympa. Et arrête de me vouvoyer. T'es un sacré couillon... Depuis le 1^{er} janvier, je te dis de me tutoyer.

– Je lui demanderai si elle veut venir dîner, Yugurthen. Vous allez la trouver super. Elle est belle, mais belle...

– Mmmh... je l'ai déjà vue ?

– Oui, en bas ! En bas, sur le boulevard. Elle fait un peu... Bon, allez, faut mieux que j'vous dise, elle fait un peu la pute, mais c'est une meuf

super, et moi, elle me fait pas payer, elle me...

– Tu sors avec une prostituée ?

– Ben oui !

– Sadak, tu m'étonneras toujours. Je suis pas contre, note bien, mais tu sais qu'il y a toujours un danger : c'est qu'on te coffre pour proxénétisme. C'est elle qui te paye tous ces trucs ? Et le coiffeur ?

– Le coiffeur aussi, oui. Mais vraiment, Yugurthen, je vous jure, c'est une meuf géniale, elle est... Et puis, j'ai jamais aussi bien baisé. C'est une merveille. Elle vous... Non, elle me...

– Ça va, j'ai compris. Mais tu disais que je l'ai déjà vue en bas ?

– Oui, oui, c'est la fille qui vous a dit un soir « Relève ton col, il fait froid ! » quand on rentrait du p'tit supermarché. La belle blonde avec un jeans super-serré.

– Aaah oui. La « belle blonde », hein ?

– Oh, bon, ben oui.

– « La » blonde, mmmh... ?

– Ça va, ça va, j'aurais mieux fait de vous dire la vérité tout de suite...

– Mais ça me choque pas, Sadak. Tu sors avec qui tu veux.

– Je sais, Yugurthen, c'est pas correct de ma part de pas vous avoir prévenu tout de suite.

– Ça ne fait rien, tu sais. Tu pourras l'inviter ici quand même.

– Je crois pas qu'elle voudra. Vous comprenez, elle aime pas son sexe. Elle me dit, ah, si je pouvais me la faire enlever, cette sale... Ce truc... Elle voudrait se faire opérer. Seulement voilà, faut qu'elle attende, elle a décidé de s'habiller en femme il y a trois ans au moins. Et maintenant, bon, elle s'appelle Nadia, mais elle a toujours son...

– Tu peux le dire en arabe, si c'est plus facile pour toi.

– Al zob. Elle l'a toujours. Elle voudrait le couper. C'est pas facile à vivre, hein, faut pas croire. Elle me dit des fois, crache-moi dessus, frappe-moi, traite-moi comme une chienne ! Mais moi, j'ai du mal, on peut pas frapper une meuf comme ça, même si c'est pas vraiment une meuf.

– Une femme. Essaye de dire : une femme. Écoute, Sadak, elle est une femme, si elle a décidé d'être une femme... Tu sais que t'as le droit de la faire venir ici, voilà, je peux pas mieux dire.

– Merci, Monsieur Yugurthen !

– Appelle-moi Yugurthen simplement. Et tu peux me tutoyer, je me tue à te le dire depuis le 1^{er} janvier, ou le 31 décembre. Tu peux me dire tu.

Et voilà.

... Voilà. C'était notre dernière conversation. Après, il est parti. Ça devait être fin mai. Aucune nouvelle pendant un an et demi. Et je t'ai retrouvé, mon Sadak.

Et tu étais mort.

Et je ne t'ai pas reconnu.

Et tu es mort désormais.

Pour la première fois depuis bien des années, pour la première fois peut-être depuis la mort de ses parents, Yugurthen Saragosti pleura. Il prononça encore plusieurs fois le nom de celui qui le nommait son Bienfaiteur, il revit le visage émacié de ce petit frangin qu'il avait tiré de la misère, et il pleura posément, comme un grand vaisseau qui prend l'eau, qui fait naufrage.

Chapitre VII, où l'on voit un autre policier faire machine arrière, toute

« Ricardo avait choisi la Mafia
contre le milieu traditionnel marseillais,
affaibli par ses luttes internes.
Mais la Mafia n'était pas aussi simplement une *famiglia*. »

Jean-Claude Izzo, *Les Marins perdus*

Volpello revint sur ses pas. Il venait de déposer Yugurthen et il décida de battre le fer tant qu'il était chaud. N2C allait sûrement se vexer, refuser de lui parler peut-être, mais bon... Tant pis ! Il sonna.

Le nervi avait consigne de ne pas lui rouvrir.

Malheureusement pour lui, le sbire avait passé le nez par un judas fort étroit et allait le clore fissa quand Volpello le chopra aux narines et les lui tordit, comme un entraîneur sympa fait au bourrin en l'absence du jockey. Pris aux naseaux, le keum rouvrit la lourde. Volpello le redéposa sur le plancher des vaches, appela N2C poliment, par son nom, en lui donnant du « Monsieur ». Furieux, N2C descendit l'escalier mestral, jonc en main. Il s'agit d'une canne, les gars, calmez-vous.

– Je n'aime pas du tout ce genre d'intrusion, Monsieur l'inspecteur.

– Rassurez-vous, Monsieur Curnachjola-Canale, il ne s'agit pas de ça : je venais vous présenter nos excuses. Mon collègue est jeune, il n'a pas l'expérience de...

Pas dupe, N2C susurra :

– Très futé, Monsieur Volpello. Entrez par ici.

Ils s'assirent alors dans un tout autre salon, plus petit mais bien plus

luxueux que le précédent. Volpello n'y était jamais venu. Il y avait un bonheur-du-jour de Nicolas Sageot (1710) et un bureau plat en marqueterie de fleurs qui portait l'estampille F. Hesmelin. Beaucoup de belles choses alentour.

– Un autre café vous ferait-il plaisir ?

– Certainement, Monsieur Curnachjola-Canale, certainement.

N2C claqua dans ses mains. Une jeune femme brune, en soubrette, apparut.

– *Due caffè, Elsa.*

– *Si, signore, pronto.*

– Mignonne, n'est-ce pas ? commenta N2C.

– Ravissante ! approuva l'inspecteur de la police nationale. Vraiment. Tout à fait ravissante.

– Je suis heureux de vous l'entendre dire... C'est la fille d'un de mes amis, au pays.

– Très bien. C'est généreux de votre part de lui fournir un emploi.

– N'en faites pas trop, Monsieur Volpello. Vous êtes bien taquin, aujourd'hui.

– C'est qu'une chose me turlupine, voyez-vous, grimaça l'inspecteur. Eu égard aux relations d'amitié qui ont cours entre nos deux superpuissances, nous n'aurions pas dû venir les mains vides. À cause de mon collègue, je suis parti tout à l'heure sans rien vous offrir, et cela me gêne d'autant plus que j'avais autre chose à vous demander.

– C'est aimable à vous, murmura N2C. Alors... ?

– Mes amis de Paris nous demandent si le casse de la bijouterie Smith, place Vendôme, aurait eu des répercussions dans cette partie des Bouches-du-Rhône...

– ... qu'ils fréquentent assez peu. En effet. Et...

– Des répercussions, Monsieur Curnachjola-Canale ? Des échos qui auraient troublé la nappe fragile de l'étang de Berre ?

– Nappe fragile, tu parles ! C'est pas de la soupe au pistou, c'est de la soupe au pétrole !

Volpello éclata de rire. « De la soupe au pistou », c'était codé. Nous y voilà. Encore le neveu.

– Vous désirez peut-être que l'on demande à nos amis de l'autre... mmmh... de l'autre officine, de mettre un peu de paix chez votre neveu, qui n'est pas, c'est vrai, un mauvais bougre...

– *Certo, certo*, grogna N2C. *Il mio nipote*, donc, a encore travaillé

trop longtemps le soir. Il a...

– Excusez-moi de vous interrompre, Monsieur Curnachjola-Canale. Ce n'est pas dans mon secteur. Il travaille dans quoi, votre neveu ?

N2C passa un doigt au-dessus de sa blanche moustache et sniffa.

– La farine, petit ! la farine...

– Ah ah ! Bon.

Tiens, pensa-t-il, je n'aurais pas dû dire « bon ». Et il ajouta :

– Quel coquin !

– Eh oui, dit N2C. C'est un filou...

– Vous voudriez qu'on le laisse un peu au calme.

– Voilà. Tout juste. Un type vient le voir, il le menace... Ce n'est pas un garçon de *nostra famiglia*. Il arrive, il embête mon neveu, il lui montre un gros calibre, vous voyez, à l'ancienne... De mauvaises manières. Il demande 10 000 euros, il revient deux jours après, exige encore 5 000, bon, ça n'est pas pour l'argent... mais ce ne sont pas des façons. Mon neveu a droit au respect, comme tout le monde.

– Nous parlons bien de l'épicerie italienne, rue Neuve, qui est réputée pour son excellent riz ? Et sa célèbre soupe au pistou ?

La jolie jeune fille brune revint avec les cafés. Volpello examina ses fesses. Elle sortit.

– Oui, c'est cela, Monsieur Volpello, c'est cela. Il met de très gros haricots blancs là-dedans, il les achète en Hongrie, mmmh !... Un régal. Allez le voir, dites-lui que vous venez de chez l'oncle Nunzio, il vous en offrira de belles parts. Toute la ville se presse dans son magasin.

– C'est vraiment aimable de votre part. Je vous remercie beaucoup, Monsieur Curnachjola-Canale.

– *Niente, niente...* C'est avec plaisir, pensez donc. Bien. Votre renseignement.

Il fit signe à Volpello d'approcher, de tendre l'oreille. Volpello avait peur. Et si ce vieux salaud de N2C... Non, quand même, il ne ferait jamais cela... Cette crapule de N2C respirait la mort, la méchanceté, la paix imposée par les armes. On le disait cruel. Il n'allait pas lui mordre l'oreille ?! Enfin bon, il ne touchait plus un calibre depuis vingt ans. Son chauffeur-porte-flingues non plus. Voiture blindée tout le temps : une Maserati Quattroporte carrossée par Battenberg, l'empereur du blindage. N2C se déplaçait dans ce vaisseau constamment. Volpello s'approcha.

N2C chuchota :

– Les Albanais...

Volpello cria presque :

– Putain de merde ! Encore !

– *Peccato*... Eh oui ! Encore les Albanais... Des régions portuaires, ce coup-ci. Voilà pourquoi les témoins n'ont pas compris la langue (si j'ai bien lu *La Provence*). Des gars de Durrès. Un pays à moi nous a signalé le business : ils ont échangé les bijoux contre de la chnouf et des armes. Surtout du gros matos, du sérieux : ils font souvent la guerre, par là-bas.

– Et où sont-ils maintenant ?

– Chez eux. Ils ont pris un bateau à Cassis. Dites à vos amis de Paris que ce sera pour une autre fois !

– Putain de merde... Euh, excusez-moi, Monsieur Curnachjola-Canale...

– Je vous en prie... Un homme a le droit de jurer, quand même.

– En effet.

– Bon, Monsieur Volpello, je ne vous retiens pas.

– À bientôt, Monsieur Curnachjola-Canale. Encore toutes mes excuses pour mon jeune collègue.

– Ce n'est pas grave : il ne m'a pas offensé. *Vai, vai*... Au revoir, mon petit.

– Au revoir.

Volpello sortit, suivi par le regard très noir très outragé du sbire de l'entrée, qui s'était mis un sparadrap sur le nez, pire que le capitaine Haddock dans *L'Affaire Tournesol*, mais quand même moins gros que le pif d'icelui, navré de guêpes, dans *Les Bijoux de la Castafiore*.

C'est bizarre, bordel à queues ! Tantôt il me donne du Monsieur, tantôt il m'appelle son « petit » ! Il doit croire que je suis un pays ou quoi ?

Il remonta dans la Peugeot sublime. Il ressentit avec délices le petit mouvement du changement de vitesses qui prolongeait son bras, chevillé au corps, un peu comme quand on prend une femme par le coude.

Et pourquoi ne pas aller se promener du côté des Goudes ? Ça n'était pas si loin après tout. Il longea le littoral, prit soudain une grosse douche d'eau salée sur le pare-brise, enclencha brutalement les essuie-glaces : le vent chassait l'eau de mer vers la ville. À cette heure-là, la circulation vers le boulevard Michelet et le faubourg de Mazargues était

presque fluide. Ensuite un ruban se déroulait vers les Goudes. Après la série de petits virolos qu'il adorait, accélérant un peu fort pour dépasser les cyclistes d'un vif tac-tac du pied droit, il fit halte devant le pub et regarda la Méditerranée. Beaucoup de Marseillais vous diront qu'ils aiment Notre Mer ; chez Volpello, cela confinait à la vénération. Parfois, il allait le soir du côté du monument aux soldats des armées d'Arménie, et il pleurait, comme le pauvre fedayin dans *Final Cup* (l'homme voit clignoter les lumières de sa ville chérie, l'eau clapoter au loin, puis il murmure, comme envoûté : « Beyrouth... Beyrouth... »). Il regarda la mer pendant dix bonnes minutes, assis.

Retour au bercail. Les parents. Venus du Sud. L'autre port : celui de Gênes. Genova. Lui, le petit Tarcisio, ou « Robert », né ici. Au Nord, évidemment, pas aux Goudes ! Les grands et gros bateaux. Le bruit des machines. Les rouages. La mécanique. Les voitures de police. Les concours. La police. Les petits arrangements avec les barons, ou plutôt les grands-ducs, autrefois Charles-Titien Gioccabo, puis Sauveur Vicenzani, et maintenant N2C. Plus madré que ses deux prédécesseurs, celui-là. Une longévité remarquable... et puis... Quoi, quoi ? Un bon renseignement ! Voilà ce qu'il avait obtenu : un bon renseignement, un vrai tuyau, du propre, du pas crevé, du 35 mm de diamètre. Il appellerait Sénellard à midi. Les Albanais. Des mecs de Durrès... Ah, les enculés ! Déjà gavés, lestés de thunes, repartis chez eux avec de la laotienne et des Smith & Wesson .44 Magnum longs comme des pains de campagne... Et merde, quelle déveine ! Mais est-ce que N2C lui aurait filé le tuyau s'il avait cru qu'un minus tel que lui pouvait un jour les serrer ? Non, sans doute pas. On peut donner l'information, laisser le petit keuf jouer avec. Volpello se mit à rêver.

Le point 44.

John Moses Browning avait débuté en tant que forgeron dans l'Utah, à Ogden, et se mit par la suite à forger des canons de fusil et de pistolet. Il fit ses premiers *brownings* et devint célèbre. La qualité de ses armes éclatait aux yeux de tous. Titulaire de plus de cent brevets pour des armes de poings et des *rifles*, il inspira d'autres fabricants, tels messieurs Smith & Wesson pour leur modèle 1911. Depuis, le S&W 1911 est une sorte de référence pour les amateurs d'armes et les bandits. De nos jours, on peut le commander avec canon long ou court, avec des plaquettes de crosse en métal brossé ou en acier, ou encore en alliage de scandium afin d'obtenir un poids plus léger. C'est une très

belle arme, peut-être moins redoutable que le Sig ; la désignation .44 (point 44) en centièmes de pouce correspond à peu de chose près à un calibre de 11,43 millimètres. En France, même les antiques balles Gévelot pour ce calibre ne sont pas en vente libre. Les amateurs de beaux pistolets qui n'ont pas forcément de permis de port d'arme vont les acheter en Andorre et au Liechtenstein, et les truands partout où elles sont proposées : de Beyrouth à Sofia, en passant par Odessa, Kiev, La Ciotat, Rimini, Naples, Split, Genova, La Spezia *e tutti quanti*... les munitions ne manquent pas. Volpello savait tout ça par cœur : il adorait les flingues. Mais le fait que de jeunes truands albanais voulussent être équipés de Smith & Wesson l'intriguait : on nageait dans le luxe ? On voulait du chic, maintenant ?... Foutus bandits ! Il y en avait partout, sur la Côte. Quand ça n'était pas des Russes, c'étaient des Kazakhs ou des Albanais... Désormais, le merdier venait de l'Est.

Après, il eut soif. Il entra dans le pub qui n'était pas encore ouvert. Une jeune dame nettoyait, en tunique floue et jeans coupé ras sous le nombril. Il regarda ses fesses. Ma foi, tout cela semblait joli, ferme, tentant, rebondi. Deux beaux petits culs dans la matinée, un très bon tuyau à filer aux Parisiens tout à l'heure... Putain de bonne journée, finalement !

Quoique... Mmoui, le nonide, là, qui n'était plus un nonide. Ce Taramzigue, comme disait N2C. Et Yoghurt qui nageait dans la semoule. Oh oh oh ! Yoghurt dans la semoule ! Oh, celle-là, je vais la lui faire.

Non, bordel, c'est trop nul, il va me prendre pour un demeuré.

La dame accepta de lui servir une McEwan's. Il savoura ce suc ambré avec délices.

Mais pourquoi, nom d'une bite en bois, pourquoi donc a-t-il pris à cœur cette affaire de Taramzigue, alors que lui, il est juif, pas arabe du tout, sauf qu'il a un peu de sang berbère, donc pas arabe, enfin faudrait voir, et pourquoi avait-il l'air de le connaître finalement, tout en ne le reconnaissant pas ?!!

Oh, putain, c'est un peu embrouillé, mon truc, se dit Volpello.

Nous sommes seuls.

Je me parle tout seul, maintenant !

La dame crut qu'il lui parlait.

– Oh, vous savez, c'est pas bien grave ! Ça m'arrive, à moi aussi ! pourtant je suis plus jeune que vous !

– Holà, holà, plus jeune que moi, faudrait voir. J'ai quarante-deux ans, croassa-t-il.

– Ah, ben alors ! Je n'aurais pas cru... Euh, j'ai six ans de moins que vous.

Elle prononçait : de moinsse.

– Alors ça va, vous êtes encore jeune. Et mignonne, en plus !

Pourquoi ne pas la draguer, cette donzelle ? Un petit nez retroussé, des cheveux roux, une gorge assez longue avec le plongeant du décolleté, les deux pigeons bien serrés au creux du soutif, le grain de beauté sous l'oreille... Bon, c'était pas Miss Monde, mais elle était très... euh...

– Serait-ce-t-y que vous me cherchez noise, Monsieur... ?

Volpello bomba le torse.

– Monsieur Volpello, dit-il, tout fier. Inspecteur de police, divorcé, deux filles : treize et onze ans.

– Moi, c'est Isabelle Paccanito. Ouah ! vous avez deux filles ! moi j'ai deux garçons.

– On est fait pour s'entendre, roucoula-t-il, prêt à tout.

Elle le considéra d'un air sérieux.

– Vous vous rendez compte, pécaïre ! Quatre marmousets !

Il en rajouta :

– Boh, peuchère... quatre enfants ! C'est pas la mer à boire !

Il pensa : la mère à boire. La mère des minots, je lui bouffe le minou, je la bois, je me saoule avec son jus. Mais ça, il préféra le garder pour lui. Elle le détaillait :

– Pas trop mal, pour quarante ans, dit-elle. Un peu de ventre, mais bon...

Elle avait commis là une grosse erreur. Il se sentit terriblement outragé. Du ventre, lui ! En réalité, sa bedaine était énorme et il préférait ne pas le savoir. Un billet de cinq voleta vers le beau comptoir en bois. Une splendide plaque émaillée ancienne proclamait : Achetez Ici. On Donne les Tickets du Sapeur.

D'où diable cela pouvait-il provenir ?

On donne les tickets de sa peur ?

Bordel à queues ! Déjà onze heures. Il sortit en coup de vent, démarra, fila de nouveau vers le centre-ville.

Déçue, Isabelle Paccanito rempocha le numéro de téléphone qu'elle venait de griffonner.

Chapitre VIII, où l'on ne perd pas son latin

« Rossi mangeait comme quatre.
C'était un hercule de foire mais une bonne pâte d'homme,
terrible dans ses colères,
qui le prenaient comme des rages d'enfant,
mais inoffensif car Rossi avait peur de sa force musculaire
qui était réellement prodigieuse. »

Blaise Cendrars, *La Main coupée*

Le géant maugréait beaucoup :

– Oh, con, tu le vois, si le chien il s'empègue dans un de ces putains de collets ?! Il peut s'estrangouiller d'un coup, le chien. Je vais te dire, moi, si un de mes chiens il se prend un de ces foutus collets que ce connard il en pose tellement qu'il sait même plus où qu'il les a mis, je vais te dire, s'il me tue un chien, ben il a intérêt à courir vite, le mec. Moi je m'occupe de lui, je vais te dire.

Le géant soupesa la cartouchière qui lui tombait sur le bide. Grand, gros, il avait dû se baisser pour entrer dans la boucherie-charcuterie de Pèble. C'est un hameau non loin d'Allauch. Le marché de Noël. Bien qu'il se nommât Jean-Claude Calvaire, le géant était un bon client. Donc il fallait l'écouter pérorer.

– Con, je m'en fous, moi, qu'il s'occupe de la crèche, que c'est un gars sympa et tout. Mon grand-père, il les posait, les collets. Et il les retirait un par un au moment de la chasse. Et à l'époque, ils mettaient pas des taquets dessus, ils étaient pas obligés, ils mettaient rien ! Eh ben lui, c'est pareil ! La moitié de ses collets de merde, il leur met rien ! Résultat, le chien de madame Barnabé a été retrouvé presque mort : à

une seconde près, il y passait, le clébard ! Alors je te dis : ce gars-là, en plus, c'est un pétchenague. C'est un nazebroque. Il met des collets sur Beaumont, sur Peypin, sur La Routine, sur Pèble, sur Mascassier ! Il en met deux cents, putain ! Deux cents !

– Tu veux dire qu'il sait pas où il les a mis, après ? dit poliment le charcutier.

– Évidemment, con ! Il y en a qu'il retrouve à la Noël ! On a débusqué un lièvre, l'autre dimanche : tout pourri, le cou cassé dans le collet. Il devait être là depuis septembre, le bestiau !

– Donc il les pose, et il les enlève pas tous après, eh... ?

– C'est ce que je te dis ! Comment tu veux qu'il sache où il les a mis ! ? Plus de deux cents ou trois cents collets ! Il a enfumé le président de la société de chasse, là, Guérazzini, et maintenant il nique tout le monde !

– Et vous chassez quoi, en ce moment ? demanda le père Magloire.

– Bah, la bécasse, ce genre de plume.

Auguste Magloire, le charcutier et Yugurthen se regardaient, effarés : on sait bien que les gens d'Allauch racontent n'importe quoi, mais là, c'était le pompon. La bécasse !

– Pourquoi vous me regardez comme ça, con ? Je vous dis pas de conneries : la bécasse. C'est ça qu'on chasse.

La bécasse, c'est ça qu'on chasse, avant de partir à la casse ! pensa Yugurthen.

Mais, comme ses notions de cynégétique se résumaient à la différence entre un fusil à canons superposés et une carabine à plombs, il se tut, préférant laisser les autres s'empêguer, comme ils disaient. Il attendit que le chasseur géant fût reparti et entraîna dehors le père Magloire, privant involontairement le charcutier de clientèle. Il le tenait par le coude :

– Quand votre fils – pardon de revenir là-dessus – a employé le jeune Sadak, l'an dernier ou il y a deux ans, c'était bien pour les sandwiches ?

– Mais vous savez bien que mon fils est mort, ça me fait peine de repenser à tout ça. Ça me fait peine.

– Je suis désolé, mais c'est important que je sache. Vous étiez là, puisque vous deviez vous faire soigner à l'hôpital de la Timone ; vous veniez souvent voir votre fils au café. Que faisait Sadak ?

– Mais vous l'avez dit ! Il faisait les sandwiches.

– Et il était gentil avec vous ? Poli, et tout ?

– Mais oui !

– Et il draguait les infirmières ?

– Bah oui, un peu, comme tout le monde. Elles sont mignonnes à croquer, avec leurs petites blouses ouvertes, l'été, avec leurs... Ouh lala ! Si j'étais encore jeune ! Pécaïre, j'en ferais, des ravages !

– Est-ce qu'il avait une petite amie, au café ?

– Vous êtes fou ?

– Vous voulez dire qu'il était encore amoureux de sa femme, Stoïla ?

– Ah oui alors ! Il racontait qu'elle se refusait à lui, qu'elle ne voulait plus coucher avec lui depuis qu'ils avaient perdu l'enfant. Mais il l'aimait encore, ça, c'est sûr.

– Et il ne connaissait personne d'autre ? Il ne parlait pas à quelqu'un, je ne sais pas, un ami ? Votre... enfin, son patron ?

– Mon fils ne lui parlait pas. Il ne l'appréciait pas trop, si vous voyez ce que je veux dire.

– Votre fils était au FN ? Il était d'extrême droite ?

– Plutôt, oui. Attention, hein ! c'était pas un méchant...

– Donc il employait Sadak, mais il ne l'aimait pas.

– C'est ça. On peut le dire comme ça.

Le père Magloire songea que, tout bien pesé, ce policier était consciencieux. Ça, c'était bien. Il n'y a plus beaucoup de flics qui font bien leur métier, de nos jours. Ah, bon sang de bonsoir, les pèlerines d'autrefois, qu'on roulait pour frapper les manifestants ! Ces sales cocos ! Le père Magloire avait été gendarme. Il avait été renvoyé en mai 68 : c'était devenu trop dur. Il n'aimait pas les capitaines, les colonels, les gens comme ça. Il aimait bien les sans-grade comme ce monsieur Saragosti. Mais pourquoi se donnait-il autant de mal pour un bicot ? Et puis ce blaze : Sadak Taramzeur ! Non mais si c'est pas à coucher dehors...

Il avait dit ces derniers mots à haute voix.

– À coucher dehors ? Justement, lui, il couchait dehors, avant.

– Avant quoi ?

Il avait failli dire : avant que je ne l'accueille chez moi. Il s'était mordu la lèvre. Cela lui piqua la bouche comme le bec d'un colibri. Il haussa les épaules.

– Merci, Monsieur Magloire. Vous m'avez bien aidé.

Le vieux bonhomme haussa les épaules à son tour :

– Bah, si j'avais pu, j'aurais fait plus. Après tout, c'était aussi un homme.

C'était aussi un homme.

Seulement voilà : c'était un bicot. Un gris, comme disait le commissaire Spezner. Ça tordait les entrailles de Yugurthen. Il se sentait plus arabe qu'un Arabe, plus juif que tous les Juifs, plus targui que tous les habitants de Tamanrasset. Un jour, Volpello lui avait dit : je me demande si tu n'es pas perdu. Au fond, tu es un migrant, comme moi. Ou un fils de migrants, c'est pareil. On est partis du pays. On s'est perdus.

Et comme pour tous ces gens (sauf peut-être pour Volpello, et encore !), Sadak était un « bicot », ça ne valait pas trop la peine qu'on s'attarde sur son cas.

Il avait été tué.

Mais bon ! Nous avons d'autres affaires, avait dit le Spez'.

Il avait écouté patiemment Yugurthen faire son exposé devant toute la brigade :

– Un. Le jeune Taramzeur Sadak a été assassiné. Plusieurs coups de poignard à hauteur du cœur, dans le dos, et le premier était mortel. Deux. Ni son père ni personne de sa famille ne l'a vu. Ils l'ont appris par nous, ils ont pleuré, hurlé, la nouvelle femme de son père nommée Zourah a pleuré et s'est lacéré le visage avec ses ongles. Nous n'avons aucune raison de les suspecter : ils n'ont aucun mobile. Trois. Personne n'était dehors près de la cité du Bon-Secours à ce moment-là. Zimzaoui, un petit dealer que nous serrons d'habitude sur ce secteur, se trouvait à l'hosto après une bagarre. Quatre. Les gars du XIV^e n'ont pas été prévenus. C'est une voisine, madame Sagouani, qui a téléphoné personnellement au commissaire Spezner ici présent. Nous avons été constitués pour cette affaire en tant que brigade crim et de temps en temps avons demandé de l'aide à nos collègues des Arnavaux. Cinq. Nous n'avons rien. Volpello et moi, nous sommes allés voir N2C, et il savait qui était la victime. Donc quelqu'un lui avait parlé. Or il pouvait fort bien avoir obtenu le renseignement chez nous.

Là, ses collègues murmurèrent. Qu'est-ce qui lui prenait, à ce foutu Yoghurt, de toujours mettre les pieds dans le plat et de se rendre désagréable ? Spezner fit un geste de la main, comme s'il abaissait un levier de vitesses. Les murmures se tassèrent nettement.

– Six, avait repris Yugurthen. Nous cherchons du côté de son ex-

femme, Stoïla Reminescu, et de sa petite amie la plus récente, une TV nommée Nadia. Cette fille tapine du côté du cours Franklin-Roosevelt mais prend surtout ses rendez-vous par téléphone. Ça nous arrangerait si quelqu'un pouvait nous aider à la serrer. Enfin, sept. Nous pensons qu'il y a un autre mobile, complètement étranger à tout ça.

– Pourquoi ? demanda posément le Spez'.

– Parce que le tueur est peut-être un pro. Il a fait ça très vite, et très bien, si l'on peut dire ça d'un meurtre.

– On peut, fit une voix.

– Vos gueules ! dit le Spez', très irrité. Laissez-le finir.

– Il a donné un premier coup de bas en haut, poursuivit Yugurthen, avec une lame ultra-fine et pointue, comparable à un désosseur. Il a frappé de nouveau pour être sûr. Il a disparu et n'a pas laissé la moindre trace. Et il savait que Taramzeur Sadak allait voir son père, à moins qu'il ne l'ait attendu en bas.

– Ou qu'il ait été dans l'immeuble et ait vu que notre gars n'entrait pas chez le papa, objecta le commissaire.

– Très peu probable, dit Volpello.

– Mais tout de même envisageable. Ce qu'il vous faut les gars, c'est un mobile. Dans la série « *quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando* », le principal, c'est « *cur* ». En latin : pourquoi. Il vous faut le pourquoi.

Impressionnés par la citation en latin du Spez', les autres se taisaient. Ils attendaient la répartition des tâches.

– Bon, reprit le commissaire : tout le monde est sur le ou les fournisseurs des Albanais. À Paris, ils affirment qu'ils se sont tirés. On ne les aggrafa pas. Mais qui sont les pédés qui ont fourni la poudre, les Sig, les kalash, toute la foutue artillerie ? Je veux, vous m'entendez bien, JE VEUX que tout le monde se concentre sur les armes et la drogue que ces enfoirés d'Albanais ont emportées avec eux, qu'ils rôttissent en enfer ! Paris m'a appelé deux fois ! Vous m'entendez ? Deux fois ! Un, le chef de la brigade des Stups, complètement azimuté, ce gaillard-là : il nous demande, à nous, de travailler avec les Stups ! Deux, Sénellard, le grand coordinateur en personne.

Murmures divers dans la salle. Volpello baissa le nez vers le sol.

– Et trois, seuls Volpello et Saragosti restent sur l'affaire Sadak. Ils aggrafferont leur TV toutes seules comme des grandes ! Tout le monde au turf ! Les flingues, et les fournisseurs des Albanais ! Au turbin, nom

d'un chien ! Au turbin !

Chapitre IX, où dansent les lucioles

« Sous la croix du Sud on révère
À l'égal des aventuriers
Le nom fameux des flibustières
Mortes au feu sous les baisers
Dans une étreinte meurtrière »

Apollinaire, *Poésies libres*

La fille buvait. Le bar venait d'ouvrir. Dix heures du mat, premier pastis. La nuit avait dû être rude. Pour elle, à coup sûr, peut-être aussi pour ses clients. Elle portait un jeans serré, effrangé en bas, à la ceinture coupée, ce qui dénudait son ventre plat, bronzé, délicieux à voir. Un minuscule anneau orné d'un faux rubis perçait la peau près du nombril. Elle regarda Yugurthen comme s'il s'était agi d'une proie future. Paraissant dotée d'une sorte de connaissance absolue des mâles et de leurs besoins, elle le jugea, pour montrer qu'elle savait. Vous êtes des victimes du désir, semblait-elle dire. Venez donc boire à ma fontaine, c'est pas cher.

Or Yugurthen ne buvait pas de cette eau-là. Mais cette fille ne le dégoûtait pas. Une renarde, une petite bête déchue qui cherchait son terrier après avoir chassé la nuit. Il l'approcha, paisible :

– Tu as bien connu mon copain Sadak, d'après ce qu'il m'a dit.

La putain sursauta :

– Oh ! T'es qui, toi ? !

– Un poulet. Mais je viens en ami.

Yugurthen avait sorti sa carte, la laissa posée dix secondes sur le

zinc. La fille l'examina, regarda le visage du policier, puis reprit son air de connaissance : c'était un mâle. Et elle, Nadia la mignonne, avec son petit ventre à ciel ouvert, elle avait été un garçon qui se souvient de ce que les hommes pouvaient ressentir devant la fille qu'elle était devenue. Ou presque.

– Pffou lala... Qu'est-ce que vous lui voulez, à Sadak ?

– Je ne lui veux plus grand-chose : il est mort.

– Quoi ??

– Tu ne savais pas ?

La gamine ne répondit pas. Nadia. Elle pleurait. Secouée de sanglots, trébuchant sur chacune de ses larmes, elle semblait avoir un tout petit squelette, pas assez solide pour héberger tout ce chagrin. Yugurthen se dit qu'il y était allé trop fort. Il allait devoir passer une heure à la consoler.

Le patron, qui faisait mine d'essuyer des tasses, le regarda d'un air mécontent. Il y a des sadiques qui aiment faire pleurer les putes. Yugurthen lui montra sa carte, à lui aussi. À part eux, il y avait un vieux qui buvait son tilleul-menthe, au fond de la salle. Le vieux sortit en catimini. Yugurthen offrit un petit paquet de kleenex. Nadia se moucha.

– Tu ne savais pas ? reprit-il.

– Ben non, évidemment... Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

– Il a été poignardé.

– C'est pas vrai, c'est pas vrai...

Elle se remit à pleurer. Soudain, elle regarda Yugurthen avec une sorte de haine, un brûlot :

– Salaud, salaud ! Vous êtes des salauds !

– Qu'est-ce qui te prend ? murmura tout doucement Yugurthen.

– Ça, pour nous arrêter, vous êtes forts ! Vous nous prenez comme des mouches, vous nous mettez sous un verre. Vous nous étouffez. Mais pour nous protéger des araignées, ça non, vous n'êtes pas là !

– Ne sois pas injuste. Personne ne savait que Sadak était menacé. J'étais son ami. Il m'appelait son Bienfaiteur. Il a logé chez moi, il y a quelques mois...

– Ah, c'était toi ! Pardon, c'était vous... Il m'a parlé de vous. Il vous aimait beaucoup. Il était plein de... de reconnaissance. C'est comme ça qu'on dit, non ?

– Oui, c'est comme ça qu'on dit. Tu viens de quel coin ?

– Cherchez pas ! Vous connaissez pas.

– Dis toujours...

– Tiraspol.

– Où est-ce ?

– En Transnistrie. C'est un bout de territoire moldave, coincé entre la Moldavie et l'Ukraine. Une bande de terrain qui demande l'indépendance. C'est maintenu en place par la Russie, pour emmerder les Moldaves. Vous voyez le gag ? Je viens de Transnistrie !

– Mmmh. Je vois le gag. Je ne sais pas si c'est vraiment un gag, d'ailleurs. Tu es venue de ton plein gré ?

– Oui. Je supportais plus ces sales villes de merde : Tiraspol, Chisinau, les stations balnéaires...

– Balnéaires ?

– Oui, sur la mer Noire. C'est là que les vieux Ukrainiens et Russes viennent se faire sucer.

– Ah bon... Mmoui. Et Sadak ? Comment tu l'as connu ?

– Ici ou là, dans les bars... Qu'est-ce que t'en as à foutre, Monsieur le policier ?

– Il a été tué. J'enquête là-dessus.

– Oui, mais que je l'aie connu ici ou aux Danaïdes, tu sais... Bon, c'est vrai, tu peux me mettre les menottes : je sortais avec Sadak. Et même, je te dirai : je l'aimais bien, mon petit Sadak... Ah, celui-là, faut pas lui en promettre. Fallait pas lui en promettre, pardon. Maintenant qu'il est... Je n'arrive pas à le croire. Vous êtes certain qu'il est mort ?

– Oui, certain. Et tu l'aimais bien, ça, il me l'avait dit...

– C'est vrai. On faisait très bien l'amour. Il était pas gêné par mon... par mes... Il me baisait bien, c'est tout. Quand je pleurais, il me tapait sur la gueule. C'est moi qui lui demandais... Quand je rentrais dans la nuit après un client, il me fouettait avec sa ceinture. J'adorais ça ! Pffou lala... Et toi, tu veux pas qu'on prenne une piaule ? Tu pourras me fouetter avec ta ceinture, et après tu verras ce que je sais faire...

– Non merci, vraiment. Mais c'est gentil à toi de proposer.

– Je t'assure qu'aucun homme n'a jamais regretté. Même quand ils voient qui je suis vraiment, et que... Non, ils regrettent vraiment pas... Y a un chirurgien de la Timone qui m'appelle Bouche en or !

– C'est vraiment sympa. Mais, à ton avis, qui a voulu tuer Sadak ?

– Mais on s'en fout ! Tu ne comprends pas ? On s'en fout !

– Non ! Moi, je ne m'en fous pas. Je trouverai celui ou celle qui a fait ça, et il passera un sale quart d'heure. Tu n'aimerais pas trouver le

salaud qui a poignardé ton homme ?

– Non.

– Tu n’as aucune idée, alors, de qui pourrait... ?

– Non.

– Tu ne veux pas m’aider ?

– Si, je veux bien, mais je ne sais rien. C’est ça, le pire. Je ne sais rien. Est-ce que Sadak avait rencontré quelqu’un d’autre ? Est-ce qu’un de mes clients l’a pris en jalousie ? Est-ce qu’il connaissait des gens importants ? Est-ce qu’on l’a fait taire parce qu’il savait quelque chose ? Ou est-ce qu’on l’a tué pour une autre raison ?

– Et tu n’en as pas la moindre idée ?

– Mais non, je vous ai dit !

– Et tu ne voudrais pas fouiller un peu dans tes souvenirs, histoire de m’aider à trouver ? Tu sais, le salaud qui a fait ça, il a utilisé une lame bien coupante, et il l’a saigné comme un animal.

– Non. Je ne suis pas comme toi, Monsieur de la police, et c’est pas la peine de me dire des horreurs. Toi, tu es un Juste. Tu veux faire quelque chose. Moi, je suis une petite fille injuste. Je veux rien faire de ma vie. Je suis une luciole. Tu sais ce que c’est, une luciole ?

– Oui. C’est un insecte qui se tape contre les ampoules...

Nadia hocha la tête :

– ... Et qui a sa toute petite lumière à soi, mais qui peut rien éclairer avec elle.

Chapitre X, où il neige sur Marseille et où l'on rencontre l'haplogroupe E3b, ainsi qu'une belle femme

« Plus loin, les épiciers du Mzab, blafards et gras,
pesaient flegmatiquement leurs sucres de contrebande
sous les paquets de cierges en cire jaune
accrochés aux poutres du plafond. »

Louis Bertrand, *Pépète et Balthasar*

Des jours passèrent. Il avait quitté l'hôtel et trouvé un studio dans l'immeuble juste à côté. À Noël, il n'avait eu aucune nouvelle de Mina. Elle n'avait même pas envoyé une carte de vœux ! Où était-elle ? En Turquie ? Les jours de pluie s'amoncelèrent. Puis un matin, en 2009, la neige tomba à gros flocons. Yugurthen ouvrit la bouche afin d'y goûter. C'était la première neige de sa vie.

Parmi les Français d'origine étrangère, il y a des gens qui sont nés dans la neige ; d'autres qui sont allés une ou deux fois aux sports d'hiver ; ils savent ce que c'est qu'une station de ski ; ils parlent de SuperDévoluy d'un ton connaisseur, ils prononcent des mots excessivement bizarres : *monoski*, *planches*, *forfait*, *tire-fesses*, et savent comment monter des pneus *contact* sur leur Mégane Scénic. Le petit blanchisseur chinois du boulevard National le fait chaque hiver : il me l'a dit. D'autres en ignorent tout. Yugurthen, lui, ne savait même pas que la neige pouvait tomber sur le littoral méditerranéen. Il était arrivé à Marseille en 78 et n'avait pratiquement jamais bougé. La neige ? Pour

lui, c'était un truc qui agace sur l'écran de la télé quand on ne capte pas bien avec le, euh, machin... enfin, le satellite !

Il était tout content, donc. Il sauta en l'air, chantonna, sentit le froid qui lui piquait les doigts et se cassa la figure en glissant juste au coin de l'église des Réformés. Il se fit un peu mal au genou, se le massa, frotta ses doigts pour les réchauffer – encore une nouveauté ! – puis entra au Taxi Bar prendre un café. Miracle, c'était bien chauffé, et les foutus travaux en haut de la Canebière avaient cessé depuis longtemps. La vache en plastique mauve avait disparu du carrefour, devant la vieille poste en ruines.

Avec une brutalité qui n'avait d'égal que sa pesanteur, le mal-être spleenétique lui tomba dessus comme les stalactites sur la chaussée d'un tunnel. Le souvenir du corps abîmé de Sadak lui travailla le plexus. Les paroles tristes de Nadia la luciole revinrent le tracasser. Pis encore, les réminiscences du jité la veille au soir lui fusillèrent plusieurs lignes de neurones. Les maisons s'effondraient, les enfants criaient, les femmes pleuraient, les grands-mères regardaient le ciel, et la caméra avait montré qu'il fallait jeter du sable sur les débris de phosphore qui brûlaient. C'était Gaza. Pour les gens qui n'ont pas connu le bruit des bombes, le vacarme était assourdissant. Même sur le zapping de Canal, on percevait ces gros coups de semonce, sourds et contondants, qui ébranlaient les murailles de toute une ville et faisaient aux gamins des provisions de pierres et de cauchemars.

Il aurait pu être là-bas ; ça lui ressemblait, Gaza. Surpeuplée, touffue et pleine de poussière. Aurait-il été un Juif ou un Arabe ? Les deux sans doute. Un Sémite, un Méditerranéen, un bonhomme d'olive et de vigne, les mains pleines de sable et les cheveux bouclés. Un homme, voilà tout... Un gars des banlieues sud et des plages sans ombre. Ce qui tombait sur Gaza lui farfouillait les stigmates.

Il secoua tout son torse en sirotant son café et fit une brève prière, en murmurant, Seigneur, Père Tout-Puissant, Allah-Yahvé, Miséricordieux, Source de toute vie, donne-moi la force de travailler et d'accomplir ma mission en ce monde. Que les Sept Chérubins me montrent le chemin. Que la paix revienne. Pour mes frères d'Israël, pour mes frères du Liban et de Palestine. Amen.

Le patron le connaissait de vue. Il savait qu'il était un flic. En cachette, quand il parlait à ses clients les plus proches, il l'appelait : le keuf pieux. Yugurthen l'ignorait. S'il avait dû se donner un sobriquet, il

se serait appelé : les hommes perdus.

Pas l'homme perdu, non : les hommes perdus. Il en était plusieurs.

Les klaxons des bagnoles qui houspillaient un autobus le sortirent de sa torpeur. Il descendit vers l'Évêché et s'appêta à endurer les vanes de Volpello et les regards curieux de ses autres collègues : que peut bien penser un flic judéo-berbère d'un conflit aux frontières d'Israël ? Coup de bol, il y avait une ambiance de ruche au commissariat, et personne ne remarqua son arrivée, sauf Sylvie.

– Salut, Yoghurt ! Volpello n'est pas là, il a chopé la gastro. Il en a pour trois jours.

– D'accord, merci... Ne m'appelle pas Yoghurt, dit Yugurthen machinalement.

Comment ça, d'accord ? Mais ça n'arrangeait pas du tout ses affaires, ce truc-là. Tout seul à s'occuper du meurtre de Sadak... sans aucun bout de piste, sans nouveau contact, keud et nib de nib.

Vite, un autre café.

La machine à café est en panne. Ou non, plus exactement, un type a commencé de la réparer tout à l'heure, puis il est sorti. Le réparateur de la machine à café est sorti. Pour prendre un café.

Il y a des jours comme ça, se dit Yugurthen.

Il descendit au garage et alla prendre la 308 SW après avoir laissé un message pour le Spez'. Aucune piste à suivre. Il avait dit qu'il enquêtait vers les Arnavaux. La famille. Ça mange pas de pain. Peut-être aller voir son frère. Rendre visite à son frangin. Voilà une bonne initiative. Depuis quand il l'avait pas vu, voyons voyons ? Depuis Noël. Ils avaient fêté Noël ensemble dans un petit troquet de Toulon, chez des copains berbères, puis ils s'étaient baladés sur la presqu'île de Saint-Mandrier voir les cuirassés qui allaient partir en manœuvre dans le Golfe.

Il faisait froid. On ne voyait ni Hyères ni Porquerolles. Yugurthen comprit au quart de tour que son frangin était plus que déprimé.

– Ce sont tes élèves ? demanda-t-il poliment.

– Non, oui, oh bien sûr ce sont les élèves, et les collègues, et l'administration, et la proviseure de merde, et les parents d'élèves qui sont des salauds, des menteurs, et le putain de recteur de merde. Tu vois, ça fait pas mal de monde...

– Tu es en guerre contre tous ces gens ?

– Non, non, pour une fois je n'ai fait la guerre à personne. Y a eu de

gros ennuis à la rentrée : ils m'ont mis sur un demi-poste à Marseille et sur un autre demi-poste à La Ciotat. Tu sais, dans le collège où le principal avait été tué, il y a trois ans. Et l'autre, dans un des lycées du VIII^e. J'ai demandé un changement à titre exceptionnel en cours d'année. Et chose incroyable, je l'ai obtenu, parce que j'avais vu des choses pas très jolies à La Ciotat... Bon, ensuite, ils m'ont donné un poste presque acceptable dans le VIII^e. Seulement voilà, c'est au collège ! Et depuis, ça se passe très mal.

– Ils t'ont muté dans un collège ? Mais tu es agrégé, docteur ès lettres...

– Ils s'en foutent, ça ne les gêne pas. Tant que je reste face aux élèves... Mais là, ça se passe pas bien du tout.

– Qu'est-ce qui t'arrive, Ramdane ? Tu ne m'en dis pas beaucoup...

– Je n'ai pas envie d'en parler. À propos, dis donc, vous n'avez jamais retrouvé les gars qui ont tué le principal du collège, à La Ciotat ?!

– Tu sais bien que non ! Et ce sont les gars du commissariat de La Ciotat qui sont chargés de cette affaire. Tu vois le commissariat, tout coincé dans un cul-de-sac ? Un seul camion suffirait à les empêcher de sortir... Eh bien, ils sont restés coincés là-dessus aussi. Ils ont une piste : les dealers du coin. Un jeune se serait énervé et aurait poignardé le principal. Aucune preuve.

– Pas vrai ! Des mensonges, des conneries ! C'est honteux ! Ygurthen, rappelle-toi : le type a été appelé au téléphone, quelqu'un lui a dit que son voilier avait rompu son amarre. Le mec adore la voile, il court au port, rien ! Il revient, il trouve des mecs qui l'attendent sur le parking. C'était un guet-apens ! Un guet-apens, voilà ce que c'était.

– Pas certain. On n'a rien trouvé. Un jeune homme a été dénoncé par son père, fin 2007. Le gars avait un casier de trente-huit tonnes et il n'a rien avoué. Si c'est lui, mes collègues sont dans les choux. Mais je voudrais te faire remarquer que je n'ai jamais été chargé de cette affaire, que ce n'est pas mon secteur, et qu'en dépit de mon sens élevé des responsabilités, je ne suis pas en charge de tous les crimes qui sont commis entre La Seyne-sur-Mer et Carry-le-Rouet !

– Ça va, ça va... Nous autres les penseurs et autres génies de ce siècle, nous sommes du commun des mortels : nous croyons naïvement que les policiers sont responsables de la police !

– Tu crois pas que tu ferais mieux de me dire ce qui t'arrive à

Marseille ? Tu es à Honoré-Truc, non ?

– Je n’ai pas... Non, ce n’est pas ça : je n’arrive pas à en parler.

– Écoute, je voudrais bien qu’on déjeune ensemble au début de l’année. Qu’est-ce que tu fais pour le Réveillon ?

– Arrête ! Je suis porteur de l’haplogroupe E3b, qui provient d’Afrique ! Toi aussi, non ?! Nous ne fêtons pas le Réveillon, la Sainte-Sylvaine ni tout ça !!!

– Nitoussa ? Haplogroupe ?

– Ni tout cela, ai-je dit ! Et l’haplogroupe, c’est l’élément sanguin que nous avons en commun avec quantité de Sépharades. C’est de la génétique, ça, Yugurthen ! Le sang ne ment pas.

– Oh, lâche-nous un peu avec ton sang et tes gènes... Je te vois venir, tu vas me bassiner avec les *tochavim*, avec le Mzab, et dans dix minutes on sera plus français !

– On sera frankaouis, surtout depuis 62, tu n’étais pas né, on est frankaouis, mais originaires de Tagherdayt : ils l’appellent Ghardaïa. Je n’ai aucune raison de l’oublier. Et même si mes collègues juifs au collège ne mangent pas cacheroute, moi je mange cacheroute !

– Hein ? Depuis quand ?

– Depuis aujourd’hui. Pour t’emmerder !

Au lieu de se fâcher, Yugurthen avait éclaté de rire. Sacré Ramdane ! Vraiment impayable !... Mmmh, tout à fait impossible, surtout, comme genre de mec. Toujours dans la surenchère, la provoc, le côté vous ne m’aurez jamais, oncques ne me rendrai à merci, que nenni ! Et presque toujours seul, lui aussi. Seul comme un chien, depuis que sa femme est morte... Une histoire terrible. Un cancer de l’utérus diagnostiqué trop tard, une chimiothérapie cruelle, des... et l’ictère qui lui faisait un visage tout jaune... Yugurthen chassa ce gros bloc de passé et le rangea sous une montagne d’oublis. Il savait faire. Son frère, non. Ramdane était un garçon qui s’était enchaîné tout seul à un attelage de souvenirs, et ceux-ci, vilains canassons, le tiraient en arrière à hue et à dia. C’était tristesse... Néanmoins, ils décidèrent de déjeuner ensemble vers la mi-janvier.

Yugurthen, en voiture, prit son téléphone et pianota tout en tenant le volant. De l’autre main, il mit la sirène sur le toit. Les bagnoles alentour s’écartèrent prudemment. Dans une Toyota surgie à sa droite, une jeune femme lui fit signe qu’il n’avait pas le droit de téléphoner tout en conduisant. Il lui fit un sourire. Elle lui sourit aussi. Comme elle

était mignonne !

Des cheveux châtain foncé, bien lisses et tirés en arrière, mais avec quelque chose de flou, de floconneux... Des yeux vert d'eau soulignés d'un mascara sombre, des paupières un peu plissées, coquines. Un petit nez retroussé. Une bouche assez large, pulpeuse, faite pour le sourire et pour le baiser. Oh ! une... une femme ! Une belle femme ! Yugurthen sentit sa poitrine se gonfler. Il respira très fort. Il mit son clignotant, s'arrêta sur la droite en double file, fit un signe impérieux vers la Toyota comme s'il voulait l'arrêter pour la verbaliser, puis il éclata de rire. La jeune femme elle aussi éclata de rire : la sirène de Yugurthen marchait toujours. Il actionna l'interrupteur sirène-clignotant. Elle coupa le contact. En s'extrayant de sa voiture, elle se pencha et montra presque entièrement ses seins : elle portait une petite robe trop décolletée, peut-être en laine mais qui paraissait bien peu chaude pour la saison, sous un anorak blanc largement ouvert. Elle avait l'air offerte. Son collier de grosses boules d'ambre battait sur ses clavicules. Elle avait une poitrine lourde, mais pointue. Les tétons étaient bien perceptibles sous la laine turquoise pâle. Yugurthen eut envie de les pincer. Elle ferma son anorak et fit à Yugurthen un nouveau sourire, magnifique. Il sentit son cœur fondre. Bon sang, quel charme incroyable... Machinalement, il ôta le gyrophare sur le toit et dit la première chose qui lui passait par la tête :

– Alors, on embête les pauvres policiers qui vont à leur travail ?

– Ah oui ! dit-elle d'un air taquin, c'est la première fois que je parviens à arrêter un policier ! Il faut fêter ça !

– Oh, vous ne devez pas vous faire arrêter bien souvent : un air bien sage, une belle voiture toute propre...

– Je n'ai pas l'air sage, et ma voiture est sale ! protesta-t-elle, soudain mécontente.

Yugurthen sentit qu'il avait gaffé. Il joua son va-tout :

– Excusez-moi, je dis n'importe quoi. Il est trop tôt ! Vous venez prendre un café du côté de la Coudoulière ?

– C'est où, ça ?

– C'est une des plages de Six-Fours. C'est battu par les vents, et il y a les grandes voiles des gens qui font du kitesurf.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? Bon, je ne sais pas, mais je vous suis ! Allez !

Ils remontèrent chacun dans sa voiture et elle le suivit. Bon sang, se dit Yugurthen, je ne sais même pas comment elle s'appelle ! Et je ne me

suis pas présenté... Quel abruti !

Trop charmante... trop adorable ! Une rencontre incroyable. Elle peut s'enfuir. Elle ne mettra même pas son cligno, elle n'a qu'à tourner à droite vers Ollioules et s'en aller. Je ne saurai jamais qui elle est. Si ! Vite, son numéro... Ah, le minéralogique, quel bonheur ! Ça y est, je l'ai. Une Toyota Prius immatriculée en 13. Voilà une jeune femme soucieuse de l'environnement. Bon, elle me suit toujours. C'est merveilleux. Je n'arrive pas à le croire ! Elle me suit. C'est absolument merveilleux. Je vais l'inviter au restaurant... Comment s'appelait ce petit truc réunionnais près de... Non, ça, c'était du côté du Gaou, enfin quai Saint-Pierre, au Brusc. Je vais plutôt l'emmener par là-bas. Vers Le Brusc. C'est plus sauvage, et les restos sont plus chics. Cette fille a l'air chic et délurée à la fois. Une coquine élégante et... Oh lala, elle m'a complètement tapé dans l'œil ! Je suis conquis, capturé.

Yugurthen passa sous le nez d'un camion qui allait lui brûler la priorité. On entendit un affreux couinement de freins. La Toyota Prius passa juste après lui, comme si aucun danger n'avait eu lieu, et lui emboîta le pas sur la bretelle de l'autoroute. Ils sortirent à Six-Fours. Yugurthen tourna très vite à gauche vers l'avenue du Brusc, tourna au giratoire de la Malogineste, prit à gauche la corniche du Rayolet et s'arrêta le long du trottoir, le souffle coupé : un vent violent faisait danser les voiles des surfers et trembler les bateaux le long des rochers. La plupart des cafés qui faisaient face à la plage du Brusc étaient fermés, volets clos, tant le mistral était menaçant. Le ciel était clair, d'un bleu brillant. On apercevait les îles des Embiez, dans le lointain, et le petit ferry qui revenait de chez Ricard. À ce propos... elle voulait peut-être un apéro, la belle ? Il alla lui ouvrir la portière et la tint fermement, pour la protéger du vent. Elle sourit encore.

– Si vous me souriez souvent comme ça, je vais perdre mes moyens et ne vous dire que des bêtises.

– Bon, bon, je sourirai moins... Je vais essayer !

– Ne faites surtout pas ça. Je me disais que vous vouliez peut-être prendre un apéritif ?

– Non, je n'aime pas ça... sauf le muscat, le soir. On devrait peut-être se tutoyer, non ?

– Oh, si. Tout à fait d'accord. Même si nous sommes au Brusc, je ne voulais pas vous brusquer !

Elle émit un petit rire poli. Il se mordit les lèvres.

– Vous voyez que je dis des bêtises ! Pardon, pardon. Je vais me surveiller.

– Oh, ça ira. C'est bien, de dire des bêtises ! Mais tu m'as encore vouvoyé... Je m'appelle Mélodie. Mélodie Stressilski. Je ne suis pas d'ici, je suis de par là-bas.

Et elle désigna quelque chose qui était censé représenter le Sud.

– Tu es d'origine italienne ?

– Oui. De Turin. Et toi ?

– Je me nomme Saragosti, Yugurthen. C'est un nom d'origine berbère. Je suis à la fois juif et berbère. Mes parents venaient du désert.

– Oh, ça, c'est joli. « Mes parents venaient du désert », j'aime beaucoup cette phrase. On va se promener, avant de manger ? Parce que moi, je ne suis jamais venue ici.

– Ah bon ? Mais où habites-tu ?

– À La Seyne-sur-Mer, côté Fabregas.

– Ça alors ! Et tu n'as jamais fait le tour, par la corniche varoise et la forêt ?

– Non, je ne suis là que depuis septembre. Je ne connais pas la route de la forêt.

– Je te la montrerai. Il y a des endroits absolument sublimes qui donnent sur la côte. Elle est découpée, rocheuse, magnifique. Alors comme ça, tu ne connais pas le cap Sicié ?

– Non, je ne connais pas le cap Sicié !

– C'est incroyable... Tu habites à trois kilomètres et tu ne... Bon, j'arrête ! Mais c'est un grand tort, ouh lala, très grand ! Tout être humain devrait connaître le cap Sicié. C'est le plus bel endroit du monde.

– Tu m'emmèneras.

– Oh, ça oui, mille fois oui !

Elle lui tendit la main. Il la prit. Et les voilà qui se promenaient main dans la main, sur la corniche des Îles, et ils regardaient l'île de La Tour Fondue illuminée de soleil, battue par les vents, et ils avaient envie de marcher, de sentir les embruns leur chatouiller le visage, et ils avaient faim, et ils avaient envie de vivre.

Chapitre XI, où l'on nous parle de *wootz* et de *bulat*

« Vert

Le gros trot des artilleurs passe sur la géométrie

Je me dépouille

Je ne serais bientôt qu'en acier

Sans l'équerre de la lumière »

Blaise Cendrars, *Du monde entier*

Par où reprendre l'enquête ? Nadia n'avait rien dit. N2C avait fait le malin. Volpello était tout le temps malade. En congé pour raisons pulmonaires, qu'il disait. Et désormais, Yugurthen était seul pour tout remettre à plat, et procéder comme il voulait, sur ordre du Spez' : le divisionnaire n'aurait jamais avoué que, pour une fois, il avait peu d'affaires et disposait de trop d'hommes. Il avait donc mis tous ses inspecteurs sur le délire des Albanais et Cie, et pouvait parfaitement tolérer que l'inspecteur Saragosti gaspille son temps sur le meurtre d'un Arabe. D'un Français d'origine arabe. Enfin bon, de ce foutu Sadak.

– Qu'est-ce que ce type a bien pu faire pour être zigouillé en allant voir ses parents et qu'on ne trouve rigoureusement aucun mobile ? C'est quand même agaçant ! Est-ce que vous avez bien bien fouillé tout partout dans la famille, Saragosti ?

– Oui, mais nous n'avons pas encore pu voir le frère, ni la sœur... Et il doit y avoir un autre frère, qui vit à l'étranger.

– Racontez, dites m'en un peu plus. Cette affaire m'amuse.

– Il a un jeune frère, vingt-deux ans, très brillant, qui fait des études

d'ingénierie en robotique. Le gamin se nomme Xavier. C'est le seul de la famille qui ait reçu un prénom français, et qui paraît avoir « réussi », comme on dit. Ils ont une sœur, Moufida, dix-neuf ans, qui vit à Paris depuis un an et qui est mannequin. D'après nos collègues des Mœurs, elle fait la pute pour payer ses doses. Et il y a un autre frère, sur lequel on ne sait pas grand-chose, car le père n'a pas voulu nous en parler : son fils se nomme Abdel et est reparti vivre au bled.

– À creuser, ça. Cherchez du côté de cet Abdel, on ne sait jamais. Bon, et l'ex-femme ?

– Stoïla. Nous la recherchons toujours. Dans sa famille adoptive, près de Toulon, on ne sait pas où elle est. Ils l'ont trouvée en Roumanie quand elle était bébé, dans un orphelinat, et l'ont aussitôt adoptée. Père médecin, mère assistante sociale, d'origine maghrébine. Tous deux très intégrés, très républicains, athées, francs-maçons. Stoïla était une enfant difficile, a fugué, a frappé une enseignante au collège privé où ils l'avaient mise, après trois ou quatre autres collèges. Puis elle a rencontré Sadak alors qu'elle avait dix-sept ans, et elle a quitté le domicile familial. Ils ont eu le tort de rejeter Sadak, parce qu'elle ne devait pas « sortir avec un minable » – je les cite. Un jour, il est venu chez eux, invité malgré tout, et il a eu le tort de boire un peu trop au cours du repas. Il est sorti bourré et a donné des coups de pied dans leur Mercedes. Il a cassé le rétroviseur. Après ça, ils ne l'ont plus jamais reçu, et Stoïla est partie. Quand elle leur a téléphoné après la mort de l'enfant, ils l'ont suppliée de revenir vivre chez eux, mais elle a refusé. Depuis, ils sont sans nouvelles. Il est probable qu'elle ne sait pas que Sadak est mort, et à mon avis elle n'a aucune responsabilité là-dedans.

– Oui, mais il faut la retrouver. Elle vous donnera des détails qui peuvent vous orienter sur une piste, ou vous renseigner sur une des activités de Sadak. Et à ce propos : miséreux, paumé, comment se fait-il qu'il n'ait jamais dealé ? Pas de poudre sur ses baskets ? Ni de shit ?

– Non, commissaire, rien du tout. Les Stups sont formels. Il n'est même pas répertorié conso.

– Vous avez eu le rapport sur les blessures ? Les traces du couteau ?

– Non, que dit-il ?

– Je vais vous le faire envoyer. Il parle d'un acier damas. L'expert pencherait pour un couteau corse, un Curniciulu, si mes souvenirs sont exacts.

– Bien. Je le lirai dès que possible.

– Mmmh, qu'est-ce qui nous reste ? Pour moi, il savait quelque chose. Il a fréquenté quelqu'un, à cause de la TV, là, comment elle s'appelle ?

– Nadia.

– Vous l'avez vue, bien sûr ?

– Oui. Rien à en tirer. Et je me suis fait donner sa fiche par les Mœurs, qui n'ont rien. Ils ne la considèrent pas comme une fille importante qui aurait des relations haut placées. C'est une brave petite pute selon eux, qui ne fait rien d'extraordinaire et qui attend de pouvoir se payer son opération.

– Il y a une chose qui me chiffonne : cette Nadia est à coup sûr la dernière personne à avoir vu Sadak en vie. Donc vous l'avez mise en garde à vue ?

– Mais non, patron, je n'avais strictement rien sur elle !

– Pas d'accord ! Pute et droguée... ou autre chose, vous trouverez. Dernière personne à avoir vu la victime, donc : perquisite et garde à vue. C'est un principe.

– Patron, je ferai ce que vous dites, mais elle est hors de cause : quand je lui ai parlé, j'ai pu être sûr et certain à 100 % qu'elle ne savait pas que Sadak avait été assassiné. Ce que je ne sais pas, en revanche, c'est si la femme de Sadak, Stoïla, pouvait avoir rencontré Sadak en dernier.

– Bon, foncez sur cette Stoïla, prévenez les gars de Toulon. Elle vit peut-être à cent mètres de chez ses parents... Et ces cons-là, ils ne le savent pas ! Trouvez-moi cette fille-là.

Yugurthen, pas mécontent de lui, songea qu'il avait réussi à faire comme s'il n'avait jamais connu Sadak. Et d'une certaine façon, c'était presque le cas : il avait hébergé Sadak, il avait été son « Bienfaiteur », il avait mangé en sa compagnie, il avait parlé avec lui, et... l'avait-il connu ? Pouvait-il dire : je connaissais ce type-là ? Un vertige s'empara de Yugurthen. À quel moment peut-on dire qu'on connaît quelqu'un ? Si on lui avait annoncé, six mois auparavant, qu'il allait un jour examiner le corps de Sadak et qu'il aurait à rechercher son meurtrier, qu'aurait-il pensé ? Pourquoi, mais pourquoi un brave petit gars insignifiant tel que Sadak avait-il été assassiné ? Et merde !!! Voilà qu'il pensait comme le Spez', comme Volpello, comme *les autres*. Si justement Sadak avait été assassiné, c'est qu'il n'était *pas* insignifiant – pas pour tout le monde ! Mais qui, bon sang ! qui donc avait intérêt à le faire disparaître ?

Rien sur les couteaux.

Yugurthen réfléchit.

Qu'est-ce qui a bien pu m'échapper ? Pourquoi je pense aux couteaux ?

Les couteaux...

Nom de Dieu ! Les couteaux ! Quel est le nom de N2C ? Le téléphone, vite !

– Allô, Volpello ? Excuse-moi de te déranger, vieux... Oh, peuchère... Tu es toujours malade ? Ah bon ? Tu vas à la Timone pour d'autres examens ? Bon, tu me tiens au courant, vieille branche... Dis-moi, juste une question très simple. Tu le connais, toi, le nom de N2C ?

– Oui : Curnachjola-Canale.

– Et le premier nom, Curnachjola, ça serait pas en Corse ? Un hameau en Corse du Sud ou je ne sais trop quoi ?

– Si. Un village. On y fabriquait des couteaux, dans le temps.

– Merci, Volpello. Tu es un trésor ! Remets-toi bien ! *Va bene*...

À l'autre bout, Volpello lui répondit une énormité plutôt obscène, dans laquelle il était question de *culo*... Yugurthen n'y fit pas attention. Un bref instant, il songea à la délicieuse, la sublime et adorable Mélodie, qui l'avait gratifié l'avant-veille d'un après-midi inoubliable. Mais, pour le moment, il ne fallait pas penser à Mélodie. Le trésor, ce n'était sûrement pas Volpello. C'était elle.

Revoir Mélodie.

Oui, mais là, maintenant...

Se concentrer sur les couteaux.

Internet. Voir « Curniciulu ».

Ah. Un site qui s'appelle NeoCZen. Ils parlent de couteaux. L'animateur se nomme : « le petit affûté ». Hi hi. Bon, ce sont des spécialistes, ils en connaissent un rayon... Des collectionneurs envoient des photos de leur couteau préféré : un Runzzinu de Moretti ; un Curniciulu de Giudicelli ; un couteau d'Ascu ; un couteau en corne noire ciselé par Kevin Muzikar, à Piana... Bon Dieu, je suis tombé sur une mine de couteaux ! Autre site. Le livre *Couteaux de nos terroirs*, superbe, texte et photos de Gérard Pacella. Plusieurs pages en ligne. Le Curniciulu. Contact : Monsieur Alexandre Musso, Coutellerie du Finosello, domaine de la Sorba, Ajaccio...

Bon, je l'appelle.

– Excusez-moi... suis à la forge. Je vous rappelle dans trois-quatre

minutes.

Excellent, ça. Un coutelier qui est à sa forge.

Deux minutes. Ça sonne.

– Monsieur Musso. Vous avez été rapide.

– Dites-moi. Que puis-je faire pour vous ?

– Saragosti, inspecteur de police à Marseille. Je suis sur une enquête où il est question de couteaux. Est-ce que le nom de Curnachjola vous dit quelque chose ?

– Oui, c'est un type de couteau qui a été fabriqué autrefois près de Corte, à Riventosa et dans d'autres villages. Vous savez, un bonhomme apportait un bout de faucille au ferronnier, avec un morceau de buis ou de chêne... ou même de corne... et hop ! le tour est joué. Pas de système de blocage de la lame, pas de ressort, pas de mécanisme. On maintient la lame ouverte comme on peut. Du couteau de berger, quoi ! Il doit y en avoir au musée de Corte.

– Vous voulez dire que l'on n'en fait plus de nos jours ?

– Non, on n'en fait plus... Sauf nous, les couteliers. On en fait sur commande, ou on en fabrique quelques-uns, on les expose dans des foires pour les collectionneurs...

– Et bien sûr, la forme est celle d'un couteau de berger ancien ? Évidemment, ce n'est pas une « vendetta » ?

– Oh oh oh ! Essayez de planter quelqu'un avec une *vendetta*... C'était un couteau pour les touristes ! Fabriqué à Thiers, parfois retrafiqué en Corse, avec des idioties gravées sur la lame... J'en ai même possédé un avec une médaille de Lourdes sur le manche ! Non, la *vendetta* n'était pas le couteau des Corses. C'était un couteau d'opérette. Si quelqu'un se battait en duel, c'était avec un couteau de berger. Manche en corne de chèvre ou en corne de bédard écrasée. Pour les couteaux d'aujourd'hui, vous ne pouvez pas vous tromper : notre nom est gravé sur la lame.

– Est-ce que quelqu'un pourrait utiliser un de vos couteaux, aujourd'hui, pour tuer ?

– Oh lala ! Vous voulez me rendre triste ! Non, je ne crois pas... Ou alors, ce serait un collectionneur devenu fou ! Vous savez, je vais plutôt à Paris, ou à New York, pour vendre mes couteaux à des collectionneurs. Ils cherchent une lame en damas, ou une forme spéciale, ou ils apportent un morceau de corne de mammouth et demandent que je la sculpte... Ce sont de beaux objets, pas des armes

de tueur...

– Et une dernière question : est-ce que le nom de Curnachjola-Canale vous dit quelque chose ?

– Ah non, pas du tout. Jamais entendu parler.

– Bien, je vous remercie beaucoup, Monsieur Musso. Au revoir...

– Au revoir !

Songeur, Yugurthen referma son portable. Les couteaux anciens.

« En damas » ? Qu'est-ce que c'est ?

Quelques minutes plus tard, Yugurthen n'ignorait plus rien du damas. Il s'agit d'un acier à haute teneur en carbone. Autrefois, il était obtenu à partir de fer et de charbon de bois, mélangés dans un creuset chauffé à plus de mille degrés. Aujourd'hui, il est fabriqué en soudant une couche d'acier doux sur une couche d'acier dur, et ainsi de suite. Le dessin obtenu est très beau et paraît chatoyant, rassemblant divers tons de gris, de noir et d'argent. On appelle cela un acier damas de corroyage. Les couches superposées d'acier peuvent être très nombreuses. Une lame d'acier présente alors un aspect moiré qui est spécifique au damas. En Orient, on nomme cet acier le *wootz*. En Russie, à la suite des travaux de Pavel Petrovitch Anosov, il fut nommé *bulat*. Ce bon Pavel Petrovitch fut érigé en statue à Zlatoust, dans la région minière de l'Oural : il a consacré sa vie à tenter de retrouver le secret de l'acier de Damas. Les épées provenant de Syrie étaient célèbres depuis le temps des Croisés, et Pavel Petrovitch avait vu ce genre de sabre dans une vitrine de l'École des Mines de sa région. Intrigué par leur beauté et leur réputation de solidité, il passa un temps fou à reconstituer le damas : il fut le premier à utiliser la technique du trempage à des fins industrielles. Les changements de formes cristallines d'un métal en fonction de la température sont appelés variétés allotropiques : c'est pourquoi on parle de trempe avec transformation allotropique dans le cas de l'acier ; le composant obtenu après la trempe est appelé *martensite*. Ce composant permet de durcir l'acier car les atomes de carbone ont tendance à écarter les atomes de fer les plus proches ; cette distorsion produit une sorte de mouvement de blocage des dislocations que ces atomes pourraient induire, puis en fin de compte elle renforce l'acier.

Damas.

Étrangement, le mot « damasquiné » ne provient pas du nom de l'acier, mais du damasquin, une étoffe tissée de la même manière qu'à

Damas. Les étoffes de Venise, à la Renaissance, sont damasquinées, c'est-à-dire incrustées de fils précieux. Peut-on dire que les lames d'acier damas leur ressemblent ? Oui, un peu. Les lames peuvent présenter des moirures qui rappellent un tissu précieux.

On trouve tout, sur Internet.

Yugurthen brusquement cessa de rêvasser. L'acier, l'acier, magnifique, très bien. Seulement, ce qu'il faudrait, ce serait retrouver le couteau qui a servi à tuer ce pauvre Sadak. Si tant est que l'expert du labo ne se soit pas trompé... Comment diable peut-il indiquer que le couteau est sans doute corse ?!

Ah, ce que c'est compliqué ! Bon, quand j'étais chez lui avec Volpello, qu'est-ce qu'il a dit, N2C ? « Je suis né à Riventosa, en Haute-Corse... » Le pays des couteaux du temps jadis. Comment pouvait-il savoir que Sadak a été tué ? C'est là que j'aurais dû commencer. Mais N2C ne me dira plus rien. Il faut que je parle aux frangins de Sadak, et que je retrouve Stoïla.

Chapitre XII, où nous faisons la connaissance d'une jeune femme qui n'a pas la langue dans sa poche

« Voyez-vous, une petite goutte de sang humain
répandue criminellement dans la rue ou dans une chambre,
et tout se met à hurler autour de l'assassin
comme le vent dans les fils télégraphiques.
Le boucher resta un court moment pensif puis il ajouta :
"Seulement il y a des assassins qui sont sourds." »

Pierre Mac Orlan, *Le Quai des brumes*

Idée toute simple. Et si je cherchais sur le site Copains d'avant ?
Peut-être que Stoïla, soudain seule, avait eu envie de retrouver des
camarades d'école, des amis, qui encore ?

Yugurthen se précipita de nouveau sur son ordinateur.

Stoïla Reminescu. Une seule entrée : collègue Henri-Bosco, La
Valette-du-Var.

Ce n'est pas très loin de Toulon, ça. C'est un des collègues d'où elle a
été renvoyée. Regardons un peu ça... Oh, bon sang !

Yugurthen allait de surprise en surprise. Il trouva Paulette, une
copine de classe quand il était à Marseillevyvre... Et Mina ! sa bien-
aimée disparue, qui avait affirmé qu'elle partait faire un repérage en
Cappadoce pour un voyageur marseillais et qui avait décidé, en
catimini, d'aller vers Ankara diriger une chaîne d'hôtels... Mina, qui

n'avait plus donné de nouvelles au moins depuis novembre... Si ce n'était septembre-octobre... Mina avait été dans la même classe que Paulette et dans le même collège que Stoïla Reminescu !

Mais Paulette... J'ai toujours son téléphone, à Paulette. Ce serait incroyable que...

Merde, il est chez moi. C'est dans mon ancien agenda.

Yugurthen quitta le commissariat sur les chapeaux de roues, avec la collègue en faction au début du cours Lieutaud qui fit stopper vingt-cinq voitures pour le laisser sortir. En deux minutes, il était remonté rue Barbaroux. Il passa devant l'écailler, qui vendait les meilleures huîtres de la ville, se gara devant son ancien hôtel, au numéro 18. Entre celui-ci et le 12, HOTEL OZEA TOUT CONFORT 59-55-41 (la plaque devait dater du quaternaire), il y avait son nouveau petit chez lui, qui hésitait entre le deux-pièces-taudis-salle-de-bains et le studio en ruine pourvu d'un galetas. 750 euros par mois, tout de même ! Le proprio se gavait...

Yugurthen s'empara de son agenda périmé. Pas si périmé, d'ailleurs. Très bien organisé : Pauline, la coiffeuse de la rue Duguesclin, juste après Paulette. Tout est normal. Je l'appelle.

– Euh oui, ça fait bien deux ans...

Ça s'exclamait follement à l'autre bout : mais enfin, depuis deux ans, bouh, aucune nouvelle, et tu n'as même pas su que j'étais enceinte de toi !

– C'est pas vrai, je rigole ! ajouta Paulette. D'ailleurs, on n'a jamais couché ensemble. À moins que j'aie été bourrée ?

– S'il te plaît, j'ai une vraie question. Je suis sur une enquête assez obscure. Tu te souviens de Stoïla ? Est-ce que tu l'as revue, depuis tes années de collège il y a, mmmh... dix ans ?

– Onze ans ! Stoïla ? Oui, je l'ai revue, et il y a pas longtemps, encore. Mais pourquoi ?

– Elle était la compagne d'un garçon qui a été assassiné : Sadak. Tu as connu ce Sadak ?

– Non, mais Stoïla m'en a parlé.

– Oh, ça, c'est merveilleux. On peut se voir ?

– Oui, avec plaisir, mais je suis à Tourcoing, là, pour un boulot. Je suis avec un architecte de...

– Attends ! Bon, ça ne fait rien. Est-ce que tu as l'adresse de Stoïla ? Elle est retournée sur Toulon ?

– Oui, à côté. Je te la donne.

– C'est magnifique ! Tu es géniale. Je te fais un enfant quand tu veux !

– C'est noté ! Voilà l'adresse de Stoïla : 229, route de la Salvatte, à Dardennes, 83200 Le Revest-les-Eaux.

– C'est noté !

Après divers couinements, hurlements et protestations d'amitié, Yugurthen put saluer Paulette et aussitôt se lança sur les traces de Stoïla : l'A50 n'a pas été tracée pour les chameaux. Aubagne, la montée au-dessus de La Ciotat, les collines, la Méditerranée éclaboussée de soleil et comme toujours, vers La Cadière, le vent violent surgit de la mer tel un dragon... Puis le péage, la descente vers La Seyne-sur-Mer... Yugurthen quitta l'autoroute et obliqua sur la gauche en direction du Revest-les-Eaux. C'est près d'ici que j'ai rencontré Mélodie, songea-t-il. Oh, Mélodie...

Mélodie...

Yugurthen se contraignit durement, se fit violence et se concentra sur l'enquête. Retrouver Stoïla. Il se trompa deux fois, faillit repartir sur la D62, remonta deux ou trois fois l'avenue des Moulins et finit par trouver le chemin de la Salvatte. Pardon, la route. Des résidences secondaires voisinaient sans se chamailler avec de vieux mazets, des bouts de terrains inoccupés, des campings provisoires, mais au moins y avait-il par là un certain charme, des pins et des palmiers, de hautes herbes un peu folles, quelques jardins. Une petite maison très récemment bâtie, toute blanche, sur un terrain retourné au bulldozer : là vivait Stoïla. Il sonna.

Une jeune femme brune, aux cheveux strictement coiffés en queue-de-cheval, toute de blanc vêtue, très mince, avec un bébé dans les bras, lui ouvrit.

– Bonjour, Madame, je suis l'inspecteur Saragosti, je suis venu de Marseille spécialement pour vous voir, et...

– Ben quoi, mon pote ? Z'avez l'autoroute ! Moi, j'me l'tape en une demi-heure, avec mon copain. On a une FZR, faut dire !

– Oh. Avec le bébé ?

– Non, ça, c'était avant. On a vendu la bécane, d'ailleurs.

– Il est mignon, votre bébé...

– Arrête ton char, Ben-Hur ! On me la fait pas. Mon gosse, il est tout fripé avec la gueule pleine d'écaillés comme un poisson ! Mais c'est mon fils et je l'aime. Voilà. Pourquoi vous venez m'embêter ?

– Je ne veux surtout pas vous embêter, Madame. Le motif de ma visite est assez grave : j'enquête sur un meurtre.

– Bordel ! Il est rien arrivé à Cricri ?!

– Qui est Cricri ?

– Christian, mon copain. Le père de mon fils.

– Oh, c'est bien ! Vous avez un nouveau... compagnon ?

– Ben oui ! Qu'est-ce que ça peut bien vous foutre ?

– À moi, rien... C'est que votre ancien compagnon, Sadak...

– Qu'est-ce qu'il a, Sadak ?

– Il a été assassiné.

– Oh, putain de bordel de merde !

– Vous... ?

– Oh, putain de bordel de nom de Dieu de...

Elle éclata en larmes, puis se reprit brutalement, comme honteuse, et s'essuya dans le bavoir du bébé. Celui-ci pigna. De son bras maigre, quasi atrophié, Stoïla fit pivoter l'enfant et le berça, puis se tourna de nouveau vers l'inspecteur :

– Faut pas m'en vouloir, c'est le choc. Vous êtes malade de me livrer ça comme ça, cash dans la gueule !

– Je ne voulais pas... Vous ne saviez pas que Sadak était mort ?

– Ben non, évidemment ! Comment que je pourrais ?!

– Vous ne vous parliez plus du tout ?

– Arrêtez ! Il avait même plus de crédit sur son portable ! Il avait pas de quoi se payer une carte SFR à dix balles. Il m'a emmerdée, à la fin, vous pouvez pas savoir... Mais attendez... Mais si ! Vous, vous savez !!!

– Pourquoi ?

– Mais enfin, vous êtes bien le type qui l'a hébergé un moment, il y a un an, non ? On s'est croisés une fois, quand j'étais encore au foyer des filles à La Joliette, et il habitait chez vous ? Pas vrai ? Vous êtes sûr que vous êtes de la police ?

– Oui. Tenez. Voici ma plaque, avec mon nom. Et voici ma carte.

– Bon, bon, ça va, rangez-moi ça... Il a toute la panoplie, lui ! Putain, ça me fait un choc, mais ça me soulage vachement, peuchère !

– Pourquoi ?

– Je sais pas. Cette histoire horrible... Mais vous êtes déjà au courant ?

– Oui. Votre enfant, avec Sadak. Je suis désolé. Pour le bébé, je veux

dire.

– Allez, ça va ! Oh ! j'en ai un autre !!! Me faites pas chier avec ça. Putain, les mecs, je vous jure !!!

– Pardon. Et je vous présente aussi mes condoléances, pour Sadak. Je vais m'en aller.

Il fit semblant de tourner les talons. Par un miracle qui n'arrive que dans la région de Toulon, elle le crut.

– Attendez, fan de Manon ! Restez deux minutes, allez ! Vous voulez pas un kawa ?

– Si, volontiers. Merci.

– Voilà, entrez. Je vais poser Adolphe. Mon bébé. C'est Cricri qui a voulu qu'on l'appelle comme ça. Je vais mettre le café en route. Excusez-moi pour le bordel, j'ai pas le temps de nettoyer : c'est le ouaï, dans cette baraque.

– Ah, vous aussi, vous dites « le ouaï », par ici ?

– Ben oui, c'est de Toulon... Enfin, je crois.

– Ah bon. Et le café ?

– Oh, pardon. Je vais allumer la machine.

Stoïla se dirigea vers la cuisine en désordre. De dos, elle avait une jolie silhouette, quoique trop maigre. Quand elle se tournait, on apercevait d'abord un nez assez grand et pointu, un museau de souris prolongeant la peau du front qui semblait prête à éclater tellement ses cheveux étaient tirés en arrière. En dépit de tout cela, une jolie bouche et un je ne sais quoi de sympathique, un côté fille des rues toujours prête à retourner dans le ruisseau. Yugurthen la trouva presque mignonne, avec son bébé et sa gouaille de Toulonnaise. Pis que tout, elle portait un pantalon blanc serré aux fesses, avec derrière une belle étiquette en skaï où était gravé en lettres fort distinguées : PLEIN LE Q, et sur son sweat de grosses lettres gothiques proclamaient : KAPORAL 5. Il ne manquait qu'une casquette américaine avec des écouteurs scotchés dessus. D'ailleurs, celle-ci gisait sur le canapé du salon. Yugurthen la déplaça et s'assit.

– Sadak était dur ? Il vous en faisait voir ?

– Oui, il me frappait, il fouillait dans mon sac, il regardait les messages sur mon portable... Il était jaloux comme un pied.

– Jaloux comme un pied ?

– Un piège à loups ! Ah ah ! Mort de rire.

– Oh, elle n'est pas trop mauvaise... J'ai un collègue qui aime bien

ces blagues-là ! Donc, Sadak était odieux envers vous ?

– Oui, il croyait que je voulais le tromper. Mais qu'est-ce que j'en aurais eu à foutre, de coucher avec un autre mec ?! On était ratissés, démolis, depuis la mort d'Arthur.

– Arthur, c'était votre... ?

– Mon premier bébé. Celui qui est mort. Putain, je devrais pas en parler, ça me rend malade. Même aujourd'hui que j'en ai un autre, ça me rend dingue... Et quand ce bébé était tout petit, Sadak me faisait chier avec. Il secouait le bébé. Il l'appelait « le gigot » ! Vous vous rendez compte ?! Son propre fils, il disait « le gigot » ! Quel salopard... Et un jour, il s'est mis en colère, il a balancé la poussette par le balcon de l'immeuble où on était.

– Il se mettait souvent en colère ?

– Oui, il disait que je l'empêchais de vivre, avec mes histoires de bonne femme, et avec « le gigot ». C'était l'horreur... J'avais tout le temps peur qu'il fasse du mal au bébé.

– En même temps, il devait l'aimer, son fils, parce que quand je l'ai rencontré au Centre Bourse, eh bien Sadak, il gardait une photo du bébé dans son portefeuille...

– Oh, peut-être... Sans doute qu'il l'aimait un peu. Mais il faisait rien pour qu'on ait de quoi vivre. Quand on est revenus sur Marseille, il cherchait pas de boulot, il traînait... C'est comme ça que vous l'avez rencontré au Centre Bourse. Il faisait la manche.

– Il a cessé de vous voir à cette époque, quand je l'ai hébergé chez moi ?

– Non ! Pas du tout... Il voulait me voir, il voulait tout le temps baiser ! Moi, je voulais pas, il me rappelait trop la mort du bébé. Il avait...

Stoïla se remit à pleurer. Elle s'essuya les yeux dans le bas de son sweat-shirt et chercha un mouchoir. Yugurthen tendit obligeamment un de ses mouchoirs en papier :

– Sadak, il n'était quand même pas bien méchant... Il vous aimait encore, puisqu'il cherchait à vous retrouver, même quand il habitait chez moi.

– Oui, mais après il a tourné zarbi. Il faisait des trucs vraiment... je sais pas ! Vraiment pas nets... Il a rencontré cette nana, elle lui a payé des tas de trucs...

– Vous parlez de Nadia ?

– Oui, c’est ça. Nadia, cette grande pute, là... Vous l’avez vue ? Si Sadak est mort, ben elle doit en avoir à raconter, celle-là !

– Justement, elle ne m’a pas dit grand-chose. Est-ce que Nadia m’a caché des trucs ?

– Ah ça, sûrement ! Y a pas plus vicieuse... C’est une rusée, cette meuf ! D’abord, elle voulait que Sadak soit son mac. Elle lui payait tout : les coups au bistrot, le coiffeur, les fringues neuves... D’un seul coup, j’ai vu mon Sadak habillé tout beau tout propre, avec une belle coupe, des cheveux L’Oréal, une montre Dolce & Gabbana, des jeans Diesel à 200 euros...

– Elle croyait que Sadak allait la protéger ? Comment avez-vous su tout cela ?

– Sadak m’appelait de temps en temps. Il était parti de chez vous, il habitait chez cette pute. Mais il voulait aussi me voir. Je crois qu’il voulait me récupérer, se marier avec moi, toutes ces conneries... Un jour, il m’a dit qu’il faisait des trucs de ouf avec Nadia. Qu’ils avaient des potes et qu’ils faisaient des trucs de ouf. C’est ça qu’il a dit.

– Qu’est-ce que ça pouvait bien être ? Un trafic ?

– Non, c’était plutôt des plans cul. Ils draguaient des mecs pleins aux as. Avec Nadia, ils jouaient au jeune couple, ils se faisaient filmer. Ils se ramassaient de la thune avec des vieux vicieux, des mecs qui veulent faire joujou avec un couple...

– Et ils auraient rencontré des gens importants ? Sadak et Nadia, ils auraient fréquenté un ou deux gars haut placés, avec leurs « plans cul » ?

– Ah ça, oui, je crois que c’est possible. Mais pourquoi vous avez pas cuisiné Nadia ? Vous avez qu’à la tabasser !

– Non, vous savez, dans la police, on ne fait plus tellement ce genre de choses.

– Vous allez la retrouver, hein ? Quand même, Sadak il était p’têt’ dur avec moi, mais j’aimerais bien qu’on retrouve ceux qui l’ont tué !

– Finalement, vous l’aimiez bien, hein, notre Sadak...

– Oui, maintenant que je sais qu’il est mort, je l’aime bien.

Yugurthen décida de prendre congé ; caressa la tête du petit en partant ; fit la bise à Stoïla ; remonta en voiture. Avant de mettre le contact, il pensa qu’il s’était fait rouler par Nadia. Qu’avait-elle bien pu dissimuler ? En tout état de cause, il n’était sans doute pas inintéressant de la retrouver et de la titiller un peu. Mais, depuis que Yugurthen avait

rencontré sa Mélodie, il se sentait beaucoup moins enclin à devoir affronter les offres malhonnêtes du redoutable, ou de la redoutable Nadia. De plus, il n'arrivait pas à se représenter Nadia comme un garçon déguisé, travesti, mais la percevait comme une femme, d'autant plus attirante qu'elle ne l'était pas encore. En même temps, jamais une seule fois Yugurthen ne s'était surpris à ressentir du désir pour un garçon. Il appréciait l'amitié entre hommes, faisait facilement deux ou trois bises à un copain et, comme beaucoup de gens, vous tapotait volontiers l'épaule ou vous pressait le bras, que vous soyez mâle ou femelle. Il dut se convaincre du fait qu'il appréciait Nadia pour d'autres motifs : son côté petite fille émouvante, peut-être ? Stoïla disait la détester. Elle avait pris une voix traînante, une voix de rogomme, pour évoquer les manigances de Sadak avec Nadia : proposer des prestations sexuelles à de vieux chnoques, et quoi encore ?... Mais il devenait urgent de trouver qui Sadak avait pu fréquenter lorsqu'il montait des « plans cul » avec Nadia. Qui avaient-ils rencontré ? Avaient-ils cherché à faire chanter quelqu'un ? Avaient-ils appris quelque chose qu'ils n'auraient jamais dû savoir ?

Trop d'hypothèses.

Dans cette affaire, il n'y avait aucune piste, et en même temps il y en avait des foulititudes. Et N2C ? Et les couteaux ? Et la famille de Sadak ? Sans raison apparente, Yugurthen penchait pour les couteaux. Bonne piste. L'arme du crime. Rien de plus simple. Si on retrouve l'arme, on se rapproche beaucoup de qui l'a tenue. Brandie. Victime poignardée. Fentes, blessures, plaies. Le couteau. Du concret. Pourquoi ne pas aller voir l'autre expert du labo ?

Yugurthen s'arrêta pour lui téléphoner. Coup de bol, le type avait une heure à perdre durant l'après-midi du lendemain.

Et aussi, voir la famille de Sadak : grappiller de menues informations, en attendant ?

Chapitre XIII, où Yugurthen a une idée de génie

« Les grands hommes ont toujours des secrets sur leur
personnalité,
ils ont toujours quelque chose à cacher sur leur passé.
Sans nécessairement que ce secret soit un meurtre
ou un hold-up.
Néanmoins, ce qui dote un grand homme d'une touche
de mystère, c'est son secret, chose essentielle pour
l'influence
qu'il a sur le commun des mortels. »

B. Traven, *Le Vaisseau des morts*

D'où peut provenir une idée de génie ? On prend son temps, on laisse vagabonder sa pensée : on est choisi, on ne choisit pas ; on ne cherche pas, on trouve, selon le célèbre mot de Matisse que Picasso prétendait sien ; on se laisse dériver, glisser, partir au fil de l'eau. Les poètes le savent. Les autres gens le savent moins. Yugurthen prit la voiture et se rendit sur le quai du Port afin d'observer à nouveau la rive opposée. Il s'empara de la vieille carte postale qu'il avait dénichée dans la doublure de Sadak et...

Et, se dit-il, si c'était un message ?

Soit un message de Sadak pour quelqu'un. Peu probable, Sadak étant trop bête pour composer une manière de code. Soit, plutôt, *le message de quelqu'un pour Sadak*.

Or qu'y avait-il d'écrit sur cette carte postale, au verso ? Rien d'intéressant.

C'était d'une écriture ancienne, la carte avait été écrite par

quelqu'un autrefois : rien à voir avec notre affaire.

Le message n'était pas là.

Regardons la photo. Paysage de Marseille depuis le quai de Rive-Neuve. On aperçoit Notre-Dame de la Garde, et aussi l'ancien funiculaire qui a disparu ; et un bout de la passerelle qui menait au funiculaire. Sur la carte postale, il occupe un centimètre et demi.

Que trouvons-nous en dessous ?

Deux grandes maisons portant chacune une fresque publicitaire très visible : à droite, LE MANDARIN ; à gauche, ST.-RAPHAËL. Et si ces mots-là, précisément, étaient *le message pour Sadak* ? Yugurthen ressentit une violente excitation, comme une envie de jouir. Il brûlait. Il s'approchait de... Attendez ! Attendez !... RAPHAËL LE MANDARIN.

Quelqu'un qu'on pourrait nommer ou surnommer ainsi.

Et qui donne rendez-vous à Sadak. Au recto, la carte postale imprimée indique :

« 106 – MARSEILLE

Le Vieux-Port. Quai de Rive-Neuve.

Au fond, Notre-Dame de la Garde. »

Et sur la tranche qui sépare le texte de l'adresse : « Éditions LE PIERROT. 212, bd National, 212. Marseille. »

Il y a d'ailleurs une minuscule image imprimée, qui fait penser à la petite figure des sucettes Pierrot Gourmand. Mais laissons de côté ce « Pierrot ». Sadak a affaire à un malin. Quelqu'un qui aime les images et les mots, qui sait se servir des images pour signifier un mot, et de la légende au recto pour signifier un rencart. Un mandarin. Raphaël le Mandarin donne rendez-vous au : 106, quai de Rive-Neuve.

Même si 106, au recto, est simplement le numéro de la carte postale dans une série de cartes illustrant Marseille. Et pourquoi pas ? Ça pourrait être une carte postale trouvée autrefois, qui aura intrigué ce Raphaël, lequel voyant son prénom là-dessus l'aura conservée envisageant de s'en servir plus tard. Donc un jour, il donne rendez-vous à Sadak. Quelle importance que l'on trouve ceci ou cela, au 106, quai de Rive-Neuve ? Raphaël ne compte pas monter à l'étage du 106... quai du Port, de nos jours. Pas besoin de monter à la Prud'homie des patrons-pêcheurs. Il suffit d'envoyer une voiture prendre Sadak devant le 106, non loin du restaurant Le Cirque. Même si Sadak se paume, le chauffeur du « Mandarin » le repérera.

Subitement, Yugurthen fut certain, absolument certain qu'il avait

trouvé. Sadak avait gardé la carte postale par-devers lui car il trouvait que c'était une façon géniale de donner un rendez-vous. Il devait admirer ce type : le Mandarin.

Seulement voilà, qui était le Mandarin ?

... Trrriing pa-pim pa-pim pa-pim pa-pim ! La sonnerie bizarre qu'il avait sottement téléchargée la veille fit sursauter Yugurthen.

– Coucou ! C'est Mélodie. Je suis tout de même étonnée que tu ne m'aies pas rappelée.

– Mélodie ! ma Mélodie jolie ! adorée... Je te demande pardon. J'ai voulu me concentrer sur cette affaire, et je... Pardon, pardon ! J'allais t'appeler ce matin. Mais j'ai découvert quelque chose qui m'a...

– Sur ton affaire ?

– Oui.

– Tu m'en parleras plus tard. Parle-moi de nous ! Est-ce qu'on se revoit bientôt ? Je te le demande parce qu'il y a nombre de jeunes hommes plus beaux et plus riches que toi qui se pressent au portillon !

– Oh, les salauds ! Mélodie, écoute-moi : je suis fou de toi. Notre première nuit a été la plus merveilleuse de toute ma vie. Aucune femme ne t'arrive à la cheville, et...

– Oui, mais tu as réussi à ne pas me rappeler hier. Notre nuit d'amour, mémorable il est vrai, date de près de quarante-huit heures.

– Je suis couvert de honte ! Je vais...

– ... Et moi, j'ai envie de faire l'amour avec toi. Je sais bien qu'une femme ne devrait jamais dire ça, mais moi, je suis comme ça. Je dis ce que je veux.

– Ça me convient parfaitement. Veux-tu qu'on se retrouve ce soir ? On peut dîner ensemble vers sept-huit heures.

– Quoi ?!? Sûrement pas ! J'ai envie de faire l'amour maintenant, moi !

– Comment ça ? Cet après-midi ?

– Oui. Pourquoi pas ? Tu vois quelqu'un d'autre ?!

– Mais non ! Je ne veux voir que toi ! Cet après-midi, d'accord. Je vais me libérer. Je vais laisser de côté cette fichue enquête... Quinze heures, ça te va ?

– Mais non ! Pourquoi pas quatorze heures ? Ou treize heures trente, c'est mieux. Ça sonne mieux ! Je fais visiter un appartement à Six-Fours vers seize heures. Tu as le temps de me rejoindre à Six-Fours, 139, montée de Font-Vert, juste après treize heures. L'appartement est

vide, mais il y a encore un canapé. Est-ce que ça te va ?

– Oui ! Oui, mille fois oui. Je note l'adresse. Je ne prendrai pas le temps de manger et je te rejoins là-bas à treize heures.

– Tu n'as pas besoin de manger : tu me mangeras, moi !

Mélodie raccrocha sur cette comestible promesse. Yugurthen referma son portable. Il pensa à la merveilleuse petite chatte de Mélodie, onctueuse et bien rasée. Il fonça reprendre sa voiture. Il oublia l'enquête, Sadak, le Mandarin, les couteaux, tout.

Oh, juste une petite précaution. Non, deux.

Avant toute autre chose, les préservatifs offerts par Alerte Info Sida.

Et puis, vérifier.

L'état civil.

Mon code.

Trois minutes devant l'ordi, et ce sera fait.

Voyons, se dit Yugurthen. Stressilski. Il doit y avoir des tas de sites où apparaît le mot *Stressilski*. Allez, ça pourrait être un mot polonais... Reste à savoir si c'est un nom de famille répertorié... Alors, combien y en a-t-il en France ?

Yugurthen attendit quatre à six secondes, pas plus.

La réponse : aucun.

Aucun ni aucune Stressilski dans les registres de l'état civil. Tant pis, voyons les noms étrangers. Fichier Interpol.

Autre code.

Deux minutes d'attente, indique l'écran.

Je vais exploser, pense Yugurthen.

Impatience.

Absolue, totale incapacité d'attendre.

La patience : vertu inaccessible.

Ouf, ça y est. Réponse de l'écran d'Interpol.

« Stressilski : *NO OCCURRENCE*. »

Yugurthen reste là comme deux ronds de flan.

Mélodie Stressilski n'existe pas.

Chapitre XIV, où l'on part à la poursuite d'un tableau de Raphaël et où l'on soupçonne des replis

« L'Amour ne règne pas, il crée, et c'est plus. »

Goethe, *Le Serpent vert*

Comme de bien entendu, la belle avait protesté.

Vous comprenez, ce n'est jamais agréable de s'entendre dire qu'on n'existe pas. Avant de faire l'amour avec elle, Yugurthen dut s'excuser et expliciter ses doutes : le nom de famille, tout de même, restait inconnu des états civils de France et de Navarre !

– Et alors ! rétorqua Mélodie.

Elle lui mit ses papiers sous le nez.

La carte d'identité, émise à Torino (Italie), affichait une Stressila, Melodie, en bonne et due forme.

– J'ai changé mon nom, pour ne pas avoir l'air trop italienne, avoua l'authentique Mélodie, tranquille.

– Mais pourquoi ? Quelle drôle d'idée, de ne pas vouloir faire trop italienne, surtout par ici ! Il y a des milliers de familles d'origine italienne, de Forcalquier jusqu'à Menton !

– Oui, mais je travaille dans l'immobilier, et plutôt haut de gamme. Notre clientèle est française et russe, principalement. J'essaie d'avoir l'air russe ou polonaise.

– Tu parles russe ?

– Un peu... Et anglais, français, italien évidemment, puis j'ai

quelques notions d'allemand et de polonais. Ce n'est pas un crime, Monsieur de la *Polizei* !

– Enfin, oui... Mais tu avoueras que c'est étonnant.

– Pas du tout ! J'ai changé mon nom sur mes cartes de visite, parce que je trouve qu'il sonne mieux dans le cadre de mon boulot. C'est tout ! Et puis, quelle idée d'aller fouiller des fichiers pour savoir si mon identité est vraie ou fausse !

– Écoute, reconnais que notre rencontre a été si soudaine...

– Mais, bon sang ! où est le problème ? Voilà, c'est parce que je suis une femme libre, je suis une gentille qui dit clairement son désir, ça te fait peur, et crac ! tu vas vérifier dans tes fichiers ! Mais moi, ça me fait chier ! Je ne veux pas être soupçonnée !

Eh bien, voilà, se dit Yugurthen. J'ai gagné ! Elle a l'air vraiment en colère, maintenant. Bon, comment rattraper ça ?

– Voilà, déclara-t-il, levant le bras comme un tragédien prêt à jouer Cyrano, je vais faire noisette honorable. Ou amende honorable, comme tu voudras...

– « Noisette honorable » ?!

Mélodie pouffa, puis éclata de rire.

Ça va mieux, pensa Yugurthen. Au moins, je la fais marrer.

– ... Je te demande humblement pardon. Je me traîne à vos pieds, j'embrasse vos genoux. Je suis un misérable vermisseau de la police, qui vérifie tout. C'est la faute à cette enquête qui me rend dingue. J'étais en train de vérifier des noms, j'ai ajouté le tien, je ne sais même pas ce qui m'a pris. Je te prie de voir cela comme une déformation professionnelle. Toi, par exemple, tu avais bien l'intention de me faire visiter cet appartement !!!

Mélodie éclata de rire. Ouf, encore une fois.

– Oh, ce toupet ! Quel culot monstrueux ! Je ne t'ai fait venir ici que pour me visiter, moi !

– Ouh lala, j'accepte ! J'accepte ! Je signe les yeux fermés ! Vite, Madame ! Guidez-moi, que je commence la visite !...

Mélodie le guida : boulevard de la Gorge, avenue des Seins, montée des Tétons, cours du Ventre, dédale du Pubis, impasse de l'Anus, sentier de la Vulve. Yugurthen se laissa diriger. Le plan d'une Mélodie comporte une partition enviable, et de multiples chemins verts, doux et acides.

...

Délice des délices, succulence des succulences, songea Yugurthen.

Il se leva, admira le soir qui tombait, deux ou trois nuages rose et mauve et orange et violet qui fulginaient sur la Coudoulière, troupeau de brebis floconneuses. Soupairs, soupairs. Il regarda sa belle endormie.

...

Dix-huit heures.

Il écrivit un petit mot sur un bout de papier :

Je dois repasser à Marseille, je te rappelle ce soir, mon aimée.

Il n'osait pas écrire : « au commissariat ». « Marseille » lui parut moins compromettant.

Il enfila son caleçon long à l'envers, son pantalon à l'endroit, sa chemise, son pull, sa veste, son parka, ou sa parka, enfin son manteau, voilà voilà, et cavala dans les escaliers, croisant une dame âgée qui le regarda d'un air affolé.

Une fois assis dans la voiture, en s'examinant dans le rétroviseur, il vit qu'il était fort décoiffé et qu'il avait des traces de rouge à lèvres sur les tempes et les oreilles.

Il s'essuya posément, démarra et se retrouva sur l'autoroute au milieu d'un flot de voitures, avec des milliers de petits feux rouges constamment allumés qui donnaient à cette humanité roulante un air de chenilles processionnaires.

– Je Te remercie, Notre-Dame, Sophia, maîtresse de la sagesse. Merci d'avoir mis sur mon chemin cette femme merveilleuse.

Vers dix-neuf heures quarante-cinq, il rallia enfin la Canebière et grimpa quatre à quatre les marches du commissariat, négligeant l'ascenseur au fond du parking privé pour Schmitts et Keufs United. Il entra dans le bureau des inspecteurs.

Incroyable ! Volpello était revenu, et campait, un sandwich à la main.

– Ben, mon couillon ! Tu te balades, dit Volpello.

– Oh oh, pas du tout, *caro collega*, je travaille sur une nouvelle piste autour de notre ami Sadak.

– Mouais, ben, le patron t'a demandé vers six heures... Bon, c'est pas grave. Kékcéti, ta nouvelle piste ?

Yugurthen lui remit sous le nez la carte postale, lui expliqua le symbole, Raphaël, le rendez-vous, et résuma l'intuition géniale qu'il avait eue la veille. À sa grande surprise, Roberto Volpello ne lui témoigna nul dédain. Il paraissait plutôt intéressé.

– Pas bête, dit-il. Après tout, ça va bien avec la personnalité de

Sadak. Il admire ce Raphaël. Il garde la trace de ce rendez-vous. Mais peut-être qu'il conserve cette carte postale pour un tas d'autres raisons ? Tout est possible...

– Ça, tu l'as dit. Tout est possible. Mais, avec mon idée, nous ne sommes pas tellement avancés pour autant. Je cherche partout s'il n'y aurait pas un Raphaël que Sadak aurait rencontré récemment, sans doute avec Nadia.

– Tiens ! Bon plan. Et à propos, la Nadia...

– Oui... ? Attends, ne me dis pas qu'elle...

– Non, reprit Volpello. Je ne te dis pas qu'elle... D'ailleurs, le patron du bar l'a revue aujourd'hui même. J'y suis passé vers midi, puisque j'arrivais pas à te joindre. À propos, je te rappelle : *chourmo is better* ! Mais elle a filé. J'ai fouillé toute la ville, et elle n'est plus chez elle, ni au café, ni sur le trottoir, ni ailleurs. Elle a mis les adjas.

– Tu es bien, là ? Tu viens de relire le Dico du parler cacou ?

– Eh oh, dis donc, je parle comme je veux, pécaïre ! Bon, en tout cas, on n'a plus de Nadia. Et tu ne sais pas le plus beau...

– Allez, me fais pas languir...

– En discutant avec une pédale assez broquée qui traînait au rade, j'ai appris que Nadia, quand elle allait voir des messieurs d'âge mûr et bien gras, ben elle se faisait appeler Patricia.

– Patricia. Bon. Pourquoi pas... Et puis ?

– ... Et que notre Sadak se faisait appeler Eddie. Eddie et Patricia, c'était joli ?

– Très mignon... Décidément, c'est une manie (Yugurthen songea à sa Mélodie). Pourquoi ils changeaient de nom, les coquins ?

– Sais pas. Plus clean, plus mettable, avec les fioli du VIII^e... Que des vieux bourges qui veulent enféver de la cagole propre et du minet présentable ! Et un Raphaël... dans le tableau !

– Tu fatigues un peu, là... Bon, tu veux qu'on travaille, ou on remet tout à demain ?

– T'es malade ? ! Ça va être l'heure du jité ! On rentre à la maison, y a le printemps qui chante ! Je te paye un fly ?

– Non, merci Robert, tu es gentil... Je crois que j'ai mieux à faire ce soir.

– Oh oh !... dit Volpello. Y a de la favouille pas loin !

Yugurthen haussa les épaules. Un peu mécontent, quand même. De la favouille ! Ces petites bestioles sont des crabes minuscules, si le

marchand de poissons lui avait dit la vérité. Avant l'hiver, on attrape les petits crabes verts et on fait une bonne soupe de favouilles. Pourquoi donc avait-on parfois donné ce nom au sexe de la femme ? Il pensa aux délectables plis et replis de Mélodie. Quel prénom... Il décida de lui écrire un poème. Et puis...

Ah, toujours ces foutus soupçons !

Bon sang, la police...

Mes foutus soupçons.

Tant pis, vérifions encore.

... Il ne lui fallut que quatre ou cinq minutes. Tous les fichiers, états civils y passèrent.

Pas de Stressila.

Aucune.

Chapitre XV, où les frères parlent

« Il y a au centre africain un lac peuplé d'insectes mâles
et qui ne savent que mourir à la fin du jour. »

André Breton et Philippe Soupault, *Les Champs magnétiques*

Après un long entretien avec Xavier, le frère de Sadak qui faisait des études, Yugurthen finit par broser pour son propre usage un portrait assez précis de la famille Taramzeur. Xavier lui avait donné rendez-vous dans un café du marché des Arnavaux, non loin de chez son père : là où Sadak avait perdu le droit d'habiter, dit Xavier.

– Vous voulez dire que votre père lui interdisait de venir ? demanda Yugurthen.

– Pas exactement, répliqua Xavier, piqué au vif. Non, ce n'est pas ça. Au début, Sadak travaillait, il payait un tout petit loyer à mon père : 200 euros. Puis il a perdu son travail et s'est mis à traîner avec des gens bizarres. Du moins, c'était l'opinion de Papa. Donc il a ordonné à Sadak de ne plus vivre à la maison, tant qu'il gardait ces relations coupables.

– Vous faites allusion à Nadia, le jeune travesti ?

– Oh, même avant ! Sadak m'avait dit qu'il était hébergé par un homme généreux, son Bienfaiteur, et malgré cela il traînait avec de la racaille, des fumeurs de kif, et ceci à l'insu de son « Bienfaiteur ».

Yugurthen se sentit brusquement mal à l'aise. Pendant qu'il hébergeait Sadak, celui-ci... ? Passant ses doigts dans ses cheveux, il s'étira et prit un air dégagé. Il fit signe à Xavier de continuer.

– Mon père n'aimait pas tout cela, reprit Xavier. Sadak avait un protecteur, il aurait dû en profiter pour travailler, passer son diplôme,

puisqu'il avait raté le CAP de serveur en restauration à quelques points près. Il aurait pu retenter sa chance. Mais non, il passait le plus clair de ses journées avec des clochards, des drogués, et ça avait été pire quand il avait rencontré cette Nadia ; là, une vraie honte ! Un garçon habillé en fille, un travelo, parfaitement ! Et qui avait de l'argent, qui était venu une fois en bas de l'immeuble accompagner Sadak dans une belle voiture, qui était revenu le chercher, et qu'on avait vu embrasser un monsieur bien habillé, lequel devait être le propriétaire de la BMW X5 toute noire et toute neuve qui attendait sur le parking. Dans la cité, ça fascinait les gens.

– Donc votre père a clairement fait savoir à Sadak, votre frère aîné, que...

– Non ! Mon frère aîné, c'est Abdel.

– Celui qui vit en Algérie ?

– Oui, il est retourné au pays. Il a un bon petit commerce, *inch'Allah*. Et il se tient correctement. Il mène une vie saine, il a épousé une femme originaire d'Oran.

– Est-ce que vous voyez votre frère Abdel ?

– Non, jamais. Il ne revient plus en France. Nous nous téléphonons deux ou trois fois par an.

– Excusez-moi, je vous prie, d'insister. Ma famille aussi est originaire d'Algérie, donc vous allez comprendre ma question. Est-ce que votre père n'avait pas d'autre raison de chasser Sadak ? Même si Sadak ne se comportait pas très bien, c'était quand même son fils !

– Je ne sais pas. Je dirais plutôt qu'il n'y avait pas d'autre raison, sauf...

Xavier se mordit les lèvres.

– Sauf... ?

– C'est un peu délicat...

– Nous sommes entre gens corrects. Ne craignez rien. Je ne vous juge pas, et je connais les Algériens : moi aussi, j'ai de la famille là-bas, mentit Yugurthen.

– Voilà, peut-être que mon père...

– Oui ?

– ... Peut-être que mon père craignait que Sadak ne finisse par avoir une mauvaise influence sur toute la maisonnée. Pas sur moi, mais...

– Par exemple sur sa nouvelle épouse, sur Zourah ?

– Oui, voilà, c'est possible.

– Votre nouvelle belle-mère s’ennuyait déjà ?

– Je ne sais pas... Je n’en suis pas sûr.

Parler de son père et de la nouvelle femme de celui-ci représentait visiblement pour Xavier un effort insurpassable. Yugurthen décida de le laisser tranquille : il n’y avait pas là le plus petit mobile, ni le plus mince indice nouveau. Xavier lui serra la main avec chaleur.

– *Salaam aleikoum*, dit-il.

Yugurthen lui répondit en arabe. Xavier le regarda comme s’il était un frère, un vrai. De ce ressentir, Yugurthen se fit tout un cinéma et voulut aller voir son frère : Ramdane, le vrai. Quelle heure était-il ? Tiens, le cueillir à la sortie du lycée ? Où est-ce qu’il enseignait déjà ? À Daumier ou à Marseilleveyre ? Sûrement à Daumier, c’était tout de même le plus vilain des deux. Yugurthen fila donc en direction de Saint-Giniez, tourna dans l’avenue Alexandre-Dumas et se gara miraculeusement au début de l’avenue Clot-Bey. Il aperçut son frère qui remontait vers le pont sur l’Huveaune. À sec, la rivière se perdait parmi les cageots, les parpaings, les cloisons de gargotes défoncées ou les cadres de mob torturés au chalumeau. Si près du parc Borély, ça la foutait mal. Il se demanda si on entretenait les cours d’eau, dans la cité phocéenne... et il héla son frère qui l’avait aperçu.

– Qu’est-ce que tu fais là, animal impie ?! plaisanta celui-ci.

– Je cherche à voir mon frère, ah que c’est toi ! Monte !

– Bon, je monte, mais je te préviens : j’ai cours à deux heures. On a une heure et demie pour déjeuner. Comme je mange cacheroute, j’ai apporté une gamelle. Si tu t’achètes un sandwich, on peut aller manger dans le parc Borély.

– D’accord.

Dix minutes plus tard, ils étaient assis sur un banc discret, à l’écart, non loin de l’étang. Des mamans baladaient leur progéniture, désignant les canards en poussant des couinements ou, plus simplement, en émettant des borborygmes indéchiffrables. Tout en dégustant son petit pain aux cous d’oie farcis, Ramdane se frottait la cuisse.

– Qu’est-ce que tu as ? dit Yugurthen.

– Oh, rien... Rien.

– Allez ! Quand tu fais cette tête-là...

– Rien, je te dis.

– Arrête, oh ! accouche.

– Ça ira... C’est juste un coup de compas.

– Quoi ? Un coup de quoi ?

– Un coup de compas. Dans le couloir, y a trois jours, un élève m’a planté son compas dans la cuisse. Exprès, évidemment.

– Non mais j’hallucine ! Et tu as fait quoi ?

– J’ai essayé de le rattraper pour lui casser la gueule, mais il y avait un flot de gamins qui entraient dans les salles, et c’était dans le noir – tous les néons sont pétés, dans ce collège... je n’ai pas pu voir qui c’était. Sûrement pas un de mes élèves : je n’ai que des petits. C’était au moins un gaillard de troisième, chevelu barbu. J’ai un peu enquêté depuis, et je ne l’ai pas retrouvé.

– Et ça t’a blessé ? La pointe s’est enfoncée profond ?

– Non, mais ça me fait mal. J’aurais dû aller à l’infirmierie juste après. Mais je ne voulais pas faire d’histoires.

– Toi ?! ne pas faire d’histoires ? C’est pas vraiment ton style !

– Oui, ben qu’est-ce que tu veux, ça arrive à tout le monde... Et à moi aussi. Parfois, j’ai envie de la jouer profil bas, de disparaître. De toute manière, je ne peux pas me plaindre auprès de la proviseure, qui supervise le principal du collège : elle ne reçoit les profs que pour les menacer. Il faudrait que je porte plainte et que je m’adresse au rectorat. Et franchement, juste pour un centimètre de pointe de compas, ça me les gonfle.

– Tu vas laisser courir, alors ?

– Oui. De toute manière, je suis trop fatigué. Ce collège m’use les nerfs. Je devrais être à l’université d’Aix ou d’Avignon, à faire les TD de première année. Et je n’ai pas eu de poste en fac. La fois où j’étais candidat en Avignon, on était deux cent quarante-cinq postulants. C’était en 2001, je crois. J’ai été classé septième sur deux cent quarante-cinq.

– C’est complètement fou ! Un docteur ès lettres qui se fait agresser au compas dans un collège ! Et tu vas y rester longtemps, dans ce bahut ?

– Je ne sais pas. Certains jours, j’ai peur de craquer. J’ai envie de tuer un élève. Il y a un mois, un petit de sixième a lancé un gros caillou depuis la cour vers une fenêtre ouverte, parce que les plus grands le mettaient au défi de le faire. Le caillou a traversé la classe, il est passé sous le nez des gamins du premier rang et a explosé une carte d’histoire-géo. Ma collègue a hurlé, elle a regardé par la fenêtre, elle a reconnu l’élève. Un de mes gamins de sixième. Elle est allée le dénoncer

chez le principal, qui lui a dit d'attendre. Elle a écrit un rapport. Elle a ensuite été reçue par la proviseure, qui lui a dit de la fermer. C'est tout.

– Quoi ?!? C'est tout ? Affaire classée, hop ?

– Comme tu dis. De toute façon, que peut-on faire ? On irait toutes les semaines porter plainte au commissariat du VIII^e et ça donnerait quoi ?

– Je vais quand même en toucher deux mots à mon collègue du VIII^e, si tu permets.

– Et ça donnera quoi ?

– Il ira tourner autour de ton collègue et il essaiera de repérer les gamins vraiment lourds. On ne sait jamais, ça peut faire réfléchir les autres.

– Qui c'est, ton collègue du VIII^e ?

– C'est un Italien, un copain de Volpello.

– Mouais... Il fera quelque chose ?

– Sûrement.

– Bon, tu peux lui parler. Mais ça ne donnera rien !

– Mais si ! Arrête de faire le défaitiste. Tu n'étais pas comme ça, avant.

– J'ai changé.

– Ben, ça ne te fait pas du bien, de manger caché ?

– Gros bêta, va ! Ça m'étonne pas que tu sois devenu flic, hein ! Tous des couillons ailés !

– Oh, couillon ailé, ça, c'est joli ! Je la ressortirai... Bon, il est la demie, je peux t'offrir un café, quand même ?

Le frerot avait l'air taquin. Ramdane grogna :

– Oui, un café, ça va. Un café, ça ne transgresse pas les lois du rabbinat.

Chapitre XVI, où l'enquête piétine et voici qu'on se retrouve en été

« Sur le point de m'en aller, je veux lui poser une question
qui résume toutes les autres, une question qu'il
n'y a que moi
pour poser, sans doute, mais qui, au moins une fois,
a trouvé une réponse à sa hauteur : "Qui êtes-vous ?"
Et elle, sans hésiter : "Je suis l'âme errante." »

André Breton, *Nadja*

Les incendies avaient repris : c'était juillet. Tout un pan de Mazargues avait failli brûler. Un bout de garrigue sur la Grande Candelle et l'aiguille de Sugiton avaient cramé. Des arbres autour de Port-Pin, aussi. Les calanques de Sormiou et de Morgiou étaient noircies comme un fond de four. Les Goudes avaient eu chaud aux plumes. Tout ça avait bien fait deux minutes sur France 3 et une minute trente sur TF1, Canal, M6. Dans les journaux, rien, sauf *La Provence*, laquelle vivait des chiens écrasés et des feux de forêt – des « hot-dogs », comme disait Volpello.

– Je pars le 3 août, c'est un lundi, claironnait-il.

Le printemps avait été un peu hard. Il avait fallu se taper les aveux du sieur Henri Surya, chaudronnier de son état, qui avait découpé son épouse et dispersé les morceaux du côté du puits de l'Oule. Incidemment, l'animal avait raconté ce qu'avait opéré un de ses potes, dénommé Rodez : celui-ci avait pris en grippe son meilleur ami, Mounir, qui tournait autour de sa « nouvelle meuf », une jolie brune

rencontrée au Spéléo Club et prénommée Zariya. Par manque de chance, Zariya dit un beau jour :

– Mounir, je veux te manger.

– Que ma mère me pardonne, répondit Mounir, je suis comestible !

Ce qu'il ignorait, c'est qu'il était également zigouillable. Rodez le surprit, la queue encore humide de la chatte de sa nouvelle meuf, et lui fit déguster quelques pruneaux de son antique Purdey à canons superposés. Mort, Mounir ne baiserait plus la meuf de son ami. Et Zariya ne moufta pas. Les flics de Cassis et du VIII^e se cassaient les dents sur cette affaire, et voilà qu'on leur donnait le meurtrier de Mounir sur un plateau : Surya passa aux aveux avec un luxe de détails à faire bander un procureur.

Il y avait pis. Entraîné dans une frénésie narrative digne d'Alain Mabanckou et suivant l'exemple de son ancien poteau, ledit Rodez se mit lui aussi à bavasser. Un collègue malveillant, qui lui faisait souvent la gueule, se faisait livrer des quintaux de tosh dans le creux de la calanque d'En-Vau. Tout cela par voilier en provenance du Maroc, barré par un crétin aux yeux bleus qui créchait à Essaouira. Toute la flicaille de Marseille monta là-dessus pour des raisons administratives : Surya vivait dans le I^{er}, Rodez dans le III^e, Mounir la victime dans le XI^e, Zariya la belle taiseuse dans le XIII^e et le commissaire Pradazier, en charge des Stups, avait composé sa brigade avec des officiers prélevés dans chaque arrondissement, afin que chacun fît du chiffre et n'allât point se plaindre auprès de qui de droit. Seule la Maison Poulaga de Cassis faisait la tronche, car Pradazier ne les avait pas conviés. Ils firent valoir que la calanque d'En-Vau était tout de même sur Castelvieil, donc sur leur secteur, et qu'ils n'auraient pas dédaigné, eux aussi, de faire du chiffre. Si on saisissait cinq cents kilos de tosh, on pouvait bien dire que c'étaient cinq fois cent kilos, saisis par cinq unités différentes, non, oh ?! Putain de bordel du puits du Porc !!! Adonc le commissaire Pradazier se pointa un matin vers cinq heures avec des éléments prélevés sur cinq brigades, et Yugurthen était dans le coup.

Ce fut grandiose : le voilier était énorme. Il n'y avait pas un quintal mais deux tonnes, et par-dessus le marché soixante-dix kilos de coke. C'était *la* très grosse prise. On arracha deux pistolets-mitrailleurs Uzi flambant neufs qui semblaient n'avoir jamais servi, on saisit le tas de tosh mahousse, on confisqua le très beau voilier – *Le Crudele Vele* –, on serra six crétins aux yeux bleus, et tous les schmitts de Marseille ou

presque furent félicités par le nouveau ministre de l'Intérieur, ébaubi.

De par sa chance insolente, Yugurthen fut de ceux qui mirent les pinces à un des crétins aux yeux bleus, un Hollandais volant prénommé Joris.

– Tu as quelque chose à me dire, avant qu'on t'embarque ? lui demanda Yugurthen.

– *Yeah, I'd love to fuck you*, susurra le crétin.

– Maître, lui dit poliment Yugurthen, cela n'est pas possible. Je te remercie de m'avoir donné l'occasion de me contrôler et de ne pas t'avoir fracassé la gueule. Je t'arrête pour trafic de drogue et pour méconnaissance de ta divinité immanente. On l'embarque.

Et ils montèrent tous dans les pimpons noir et blanc.

Le meurtre de Sadak s'éloignait et l'assassin courait toujours.

L'autre affaire qui occupa Yugurthen durant tout le printemps était bien entendu la délicieuse Mélodie.

Le nom de Stressila n'ayant rien donné au cours de ses recherches, Yugurthen médita, pesa, compta, divisa : demander directement à Mélodie pour quelles raisons elle portait un faux nom ne lui attirerait que sarcasmes et regards noirs. Au fil des mois, il s'était attaché à Mélodie, s'avouait franchement qu'il était amoureux d'elle, d'autant que celle-ci ne lui avait pas ménagé les déclarations enfiévrées. Il la trouvait sensuelle, douce et, ce qui arrangeait tout, capable de le laisser libre de ses mouvements. Elle le trouvait beau, rassurant, intelligent, et lui disait souvent qu'elle n'avait jamais aussi bien fait l'amour de toute sa vie. Donc, idylle parfaite. Pourvu que ça dure et qu'on ne s'en lasse jamais, songeait-il. Cependant, un terrible soupçon naquit en lui petit à petit, insidieux et velu telle une chenille pithécanthrope, entraînant derrière elle d'autres soupçons tout aussi velus. Convoi de suspicions, supplices de la méfiance. Et si, et si... et si Mélodie avait simulé ? Si elle avait été chargée de mission ? Si elle était avec lui pour le surveiller, pour le compte de quelqu'un qu'une de ses enquêtes aurait pu inquiéter ? En effet, il avait commencé d'enquêter, au mois d'avril, sur les travaux de la Commission d'aménagement du littoral, depuis qu'il avait appris que le nommé Ferréol Rebuffel, surnommé Raphaël, en était le vice-président. Au cas où Sadak aurait connu de trop près les activités de ce Rebuffel, portant ombrage à ce dernier, au point qu'il...

Ouais.

Tout cela était alléchant, belle piste, belle autoroute même,

seulement Ferréol Rebuffel était un homme connu, pris sous le feu des médias, ancien ou actuel professeur d'université, ancien président de la faculté d'on ne sait plus quoi ni qu'est-ce, récemment nommé à la Commission d'aménagement de ce fameux littoral qui devait être transfiguré d'ici à 2013, nouveau colisée, nouvelles promenades, centre commercial, accès à la mer, hôtel, bureaux, musée nommé MuCEM, et le projet s'avérait si gigantesque, si clopéen, si colossal et, disons le mot, si mahousse, que chaque membre de la Commission était surveillé de près et que chaque journaliste de la région, chaque enquêteur du *Point* dûment missionné par Franz-Olivier Giesbert, chaque plumitif d'Europe et d'ailleurs flairait l'embrouille possible, ce qui paraissait interdire la moindre tentative de corruption, si minime et quart de poil fût-elle. Pour couronner le tout, Ferréol Rebuffel avait déclaré officiellement qu'il était incorruptible, qu'il n'avait pas fait une belle carrière universitaire pour se laisser suborner par des mafieux et qu'il venait même de refuser de faire embaucher sa cousine germaine en tant que secrétaire, afin que l'on sache bien que le népotisme n'avait pas cours dans la Commission. Vice-président peut-être, mais vice de forme jamais. Et depuis une année au moins que les spécialistes de la malversation territoriale se penchaient sur le littoral marseillais, nul n'avait rien trouvé.

Que le fringant Ferréol fût porté sur les jeunes couples, les minets et les cagoles, les Patricia et les Eddie, ne signifiait pas forcément qu'il en fît trucider de temps à autre, et Yugurthen pataugeait lamentablement. Son enquête s'était enlisée ; Volpello se passionnait pour une foultitude d'autres choses ; le commissaire Spezner ne lui en soufflait mot ; tout le monde paraissait bien d'accord pour enterrer Sadak, le ré-enterrer, reverser des pelletées de cendres par-dessus, et surtout qu'on n'en parle plus.

Oui mais.

Et si, et si... et si Mélodie sortait avec lui pour une raison chelou, pas nette et visqueuse ? Ce qui le chiffonnait, c'était la manière extravagante dont il l'avait rencontrée. Elle avait fait exprès de glisser sa voiture à droite de la sienne, alors qu'il téléphonait. C'était elle qui lui avait fait signe. Pourtant, son gyrophare et le vacarme de la sirène avaient dû lui déplaire. Est-ce qu'elle l'avait repéré, avant ? Ou bien s'était-elle laissée aller à une impulsion subite, tiens, un beau mec, et un flic en plus, allez, je le drague ? Avait-elle une stratégie préétablie ?

Trop mignonne. La robe décolletée en plein hiver... Savait-elle qu'elle allait le rencontrer ? *Devait-elle* le rencontrer ? À force d'y réfléchir, Yugurthen n'y tint plus. Ils étaient ensemble depuis une dizaine de mois. Il fallait qu'il lui parle de ses soupçons. Elle se moquerait de lui, se montrerait mécontente une heure ou deux, mais avec son caractère généreux elle ne lui en voudrait pas. Il s'excuserait ensuite, mettrait sa suspicion sur le compte de la fatigue, de la déformation professionnelle et de la crise économique.

Appeler Mélodie tout de suite.

Elle ne s'offusqua pas du tout :

– Déjeuner ensemble tout à l'heure, je veux bien, dit-elle, mais on se voit ce soir, non ? Ça ne fait pas un peu court, pour déjeuner ? J'ai un client vers Toulon à quinze heures.

– Je te retrouve devant les Gaumont à midi et demie.

– D'accord ! répondit-elle gaiement. T'es mon coquinou matou.

Eh oui... c'était bien cela qu'il était. Un coquinou matou, mais qui soupçonnait tout. Tout, et tout le monde. Même sa Mélodie bien-aimée. Il s'en voulut terriblement, soupira très fort et enquilla l'autoroute à une vitesse pire que non autorisée.

Il faisait presque trop beau. L'été venait de s'installer sans prévenir. Le restaurant était ombragé, frais, délicieux. Le soleil ruisselait à travers les arbustes. Mélodie portait un décolleté ravissant. Ce n'était vraiment pas, mais alors vraiment pas, un jour pour les interrogatoires.

Il s'excusa d'emblée, expliqua son inquiétude, ses maudits soupçons qui le martyrisaient. Les réponses de Mélodie le stupéfièrent :

– Mais oui, je comprends bien que ça t'ait inquiété, dit-elle. Pour ma part, je comptais t'en parler ces jours-ci. Mais, comme il s'est mis à faire beau, je n'en ai pas eu le courage.

– Le courage... ? Tu voulais me dire quoi ?

– Explique-moi d'abord ce que tu as soupçonné et ce qui t'a fait nourrir ces soupçons. Je te jure que je répondrai à toutes tes questions. Même les plus désagréables, s'il doit y en avoir !

– Bon. Je te remercie. Je t'aime vraiment. Donc je préfère tout mettre au clair, tout dissiper, qu'il n'y ait plus le moindre brouillard.

– Nous sommes d'accord.

– Lorsque je t'ai rencontrée, cela paraissait inopiné, fortuit. Puis après coup je me suis inquiété parce que je ne trouvais ton nom sur aucun fichier. Tu t'es nommée Stressilski, puis Stressila. La carte

d'identité italienne obtenue comme ça, pouf ! ça m'a quand même paru suspect. Et aucune trace de ces deux noms nulle part. Comment as-tu eu ces faux papiers ?

– Oh, ça, ce n'est pas le plus important. C'est par mon oncle.

– Pourquoi ton oncle t'aurait-il fourni des faux papiers ?

– Avant tout pour que je puisse faire mon travail d'agent immobilier de manière plus tranquille. Stressila passe beaucoup mieux que beaucoup d'autres noms.

– Et ton oncle aurait, rien que pour ça... Mais qui est ton oncle ?

– Je suis désolée, j'aurais dû te le dire avant, ça fait des semaines que j'y pense. Mon oncle s'appelle Nonce Curnachjola-Canale.

Ce fut violent : comme réveillé en sursaut, Yugurthen passa du bronzé au blême, ensuite au teint olivâtre caractéristique d'une digestion incomplète d'anchois avariés, puis se ressaisit violemment. Son menton tremblait.

– Tu... J'ai bien entendu ?! Tu es la nièce de N2C ?!?

– Oui, je suis sa nièce.

– Putain de bordel de merde de chiasion !!!

Quelques autres convives, calmement attablés, qui mangeaient et ne juraient point, dressèrent l'oreille. Mélodie se mit à chuchoter et posa sa douce main sur celle de Yugurthen :

– Calme-toi... Tu comprends bien que j'avais peur de te perdre. Au début...

– Nom de Dieu ! la coupa Yugurthen. Quelle trahison !

Il faillit se lever, fou de rage. Elle l'avait dupé, elle était là pour le compte de ce... cette saloperie de... Puis il se maîtrisa. Il pensa aux mois qu'ils avaient passés ensemble. Aux jours passés ensemble. Aux nuits.

– Ne te laisse pas aller à la première réaction, murmura Mélodie. J'étais chargée de te rencontrer, de te surveiller. Cela m'amusait. Je suis confuse de dire que j'ai toujours aimé jouer les espionnes, les intrigantes. Avec toi, ça m'a passé ! Oui, j'étais chargée d'une mission, par mon oncle. Puis, au bout de deux jours, j'étais amoureuse de toi. Folle amoureuse. Ça, tu le sais. Je voulais être avec toi tout le temps, chaque nuit, chaque matin. Et là, je n'étais plus du tout chargée de mission !

– Mais, enfin, si ce que tu dis est vrai, pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

– Imagine ta tête si je t'avais dit, au bout de quelques jours : je suis la nièce de N2C ! Tu comprends bien que j'ai voulu laisser passer du temps, nous donner une chance d'être heureux ensemble, et je me suis dit, peut-être à tort, que tu accepterais mieux d'apprendre cela le plus tard possible. En même temps, je différais cet aveu par lâcheté, par peur de te perdre.

– Mais, bon sang !... que voulait N2C ?! Je n'ai rien du tout qui puisse l'intéresser !...

– Bien sûr que si.

– Quoi donc ?

– La mort de Sadak. Un jeune mec assassiné sur son territoire à lui, le tout-puissant N2C. Et personne pour lui expliquer quoi que ce soit. Je vais te dire une chose : il a horreur de ça !

– Mais alors... qu'est-ce que tu lui as raconté ?

– Très peu de chose, en fait. D'autant qu'au bout d'une semaine je ne voulais plus jouer ce rôle pour lui, auprès de toi. Je lui ai dit que l'enquête piétinait, que ton collègue, euh... Voltruc, là...

– Volpellio.

– Oui, Volpellio ne s'en occupait absolument pas, que toi, tu n'avais aucune piste valable. Puis je lui ai dit que je ne souhaitais plus faire ce travail d'espionne.

– Incroyable ! Et qu'a-t-il répondu ?

– Que je continuerais comme ci comme ça, de loin, que ce n'était pas grave... Je suis sa nièce chérie, de toute façon. Ne t'inquiète pas, il ne va pas me faire du mal !

– Et pourquoi pas ?

– Je suis la fille de son frère préféré, qui est mort assassiné il y a onze... non, douze ans. Il aimait vraiment mon père.

– Ton père était lui aussi un... un truand ?

– Oui, mais pas de la taille de N2C. Mon père faisait de petits trafics minables. Aucune importance. L'important, c'est toi. Je me suis dit aussi que, puisque cette affaire Sadak l'intéressait, le fait que je reste auprès de toi me permettrait de te protéger, car en restant en bons termes avec mon oncle je pouvais interdire qu'il te fasse quoi que ce soit.

– Et maintenant ?

– Maintenant, je ne lui dirai que ce que tu voudras bien que je dise. Et je ne ferai que ce que tu toléreras que je fasse. Quoi qu'il en soit, je le répète, c'est mon *zio Nunzio*. Il veille sur moi. Il ne me fera jamais de

mal. Il m'aime trop.

– Et toi ?

– Je le vois comme une espèce de grand-père bizarre, et comme un gros truand dégueulasse !

– Et moi, dans tout ça ?

– Toi, je t'aime vraiment. J'ai été vraiment conne ! Je me donnerais des gifles.

– Pourquoi donc ?

– Parce que j'aurais dû trouver le courage de te parler de ça au bout de trois jours. Voilà pourquoi. Seulement, je t'aime, et je ne veux surtout pas que tu me quittes à cause de mon oncle !!!

Yugurthen vit que Mélodie était prête à pleurer, à hurler, à défendre son amour bec et ongles. Il lui prit les deux mains :

– Moi aussi, je t'aime. J'ai confiance en toi. C'est bien que tu m'aies tout raconté maintenant.

– Tu crois ? Et... et moi, tu me crois ?

– Oui. Au bout d'un mois seulement, ça m'aurait fait partir. Bon sang de bonsoir !... Ça alors ! Je n'en reviens pas ! Tu vas voir toutes les bêtises que je vais te faire narrer à l'oncle *Nunzio* !

– Je ferai ce que tu me diras.

Et elle rit. Yugurthen rit aussi. Les brouillards étant tous dissipés, ils se regardèrent avec ravissement, puisqu'ils s'aimaient : oiseaux, nid, brindilles et toute cette sorte de choses.

Chapitre XVII, où l'on a droit à un poème et à un entretien avec un notable

(Le poème de Yugurthen Saragosti suffira.)

Yugurthen passa une nuit seul, histoire de réfléchir. Et Mélodie devait se rendre à Nice pour une affaire immobilière. Ils décidèrent donc de s'offrir une nuit chacun de son côté, une « nuit sans stupre », comme elle disait. Yugurthen alla se balader sur le Vieux-Port et prit un verre dehors, au pub O'Malley's, constata que Volpello par un heureux hasard n'était pas en face, chez Oscar, à se bourrer de bagels, sirota paisiblement son fly, se laissa aller, puis il écrivit un poème pour sa belle. Cela disait :

Mélodie

Si j'avais une petite chanson
Qui veuille rester sur mes lèvres
Et connaître de grands frissons
Mes baisers mes serments redits
Elle serait ma Mélodie

Si elle avait de grands yeux verts
Avec des nuances d'amande
Et si elle était mon amante
Au milieu d'un décor sous-verre
Elle serait ma Mélodie

Si je pouvais ouïr ce que dit
La musique la plus belle du monde
Elle aurait des formes bien rondes
Des seins et des fesses rebondies
Et elle serait ma Mélodie

Et tout ce qui serait charmant
Mignon et digne d'un amant
Aussi doux qu'un beau compliment
Et que très souvent l'on redit
S'appellerait ma Mélodie

Tout ce que j'aimerais alors
Prendrait le parfum des garances
La beauté dure d'un bracelet d'or
Les cheveux bruns de la Provence
Auraient l'odeur de Mélodie

J'apprendrais une langue étrangère
Celle qui se chante en Italie
Comme il faut d'une bouche aimée
Qui mettrait sa langue étrangère
Dans ma bouche offerte au non-dit
Et ce serait une Mélodie

Je vivrais avec un espoir
Qu'un grand arbre donne des fruits
Et dessous l'ombre d'un beau soir
Je les ferai tendrement choir
Au tablier de Mélodie

Bien sûr, ce poème ne parut pas extraordinaire à l'oreille de Yugurthen et, après relecture, il le trouva fort imparfait. Mais un poème doit-il être parfait ? Non, pas forcément, se dit-il. Au moins, ce poème-ci, avec ses imperfections, exprime bien ce que je ressens vis-à-vis de

cette femme. À laquelle je pense constamment. Femme extraordinaire, au prénom qui dit aussitôt de quelle musique elle est faite : une chanson douce et courante, qui vous reste en tête et qui s'écoule, qui s'écoule, qui irrigue mes rêves et mes pensées. Mère bien-aimée, pria-t-il, Notre-Dame, Sophia, ô Source de tous les bienfaits, aide-moi à garder avec moi cette créature merveilleuse. Cette traîtresse. Cette femme adorable.

Il ne but qu'un seul verre, mais rentra chez lui à moitié ivre : ivre de poésie, d'amour, de ferveur, ivre des parfums de la Méditerranée qui venaient de s'évader alors qu'on les avait ce soir-là emprisonnés par mégarde au creux du château d'If.

Mal réveillé le lendemain, hébété, subissant la pénible impression d'avoir eu la gueule façonnée par un ébéniste, Yugurthen décida de prendre le taureau par les cornes. Rendez-vous le plus tôt possible avec Ferréol Rebuffel. Ne pas ménager le notable. Le secouer pour voir ce qu'il aurait pu faire à Sadak. Malheureusement, cela s'avéra quelque peu ardu. Plusieurs secrétaires firent barrage, annoncèrent que monsieur Rebuffel était très occupé et ne pourrait donner de rendez-vous que dans quelques semaines.

– Ben voyons ! maugréa Yugurthen. Dites-lui que je viens, et qu'il ressortira avec les menottes s'il ne me reçoit pas *illico, presto, subito*.

– Ne le prenez pas comme ça, Monsieur l'inspecteur... Nous...

– Je le prends comme je veux ! Passez-le-moi. J'exige de lui parler à la minute.

– Je vais essayer, Monsieur l'inspecteur.

Trente secondes plus tard, Yugurthen annonça à Ferréol Rebuffel qu'il serait dans son bureau d'ici une heure, et qu'il pouvait venir accompagné de plusieurs uniformes bleu foncé très décoratifs au siège de la Commission d'aménagement du littoral. Rebuffel lui donna du « cher Monsieur » et lui affirma que ce ne serait pas nécessaire : il aurait bien une demi-heure à lui consacrer.

Alors que Yugurthen avait imaginé de somptueux locaux, la Commission avait installé son siège dans un épouvantable chantier : l'immeuble à peine terminé laissait voir des bouts de ciment, des tiges de métal et des fenêtres sans châssis ; en revanche, le bureau du vice-président était déjà aménagé, tout de verre, bois et acier. Ferréol Rebuffel trônait dans un fauteuil laid mais large. La baie vitrée, immense, prenant tout un angle de l'immeuble, donnait sur le

boulevard Dunkerque, et l'on apercevait aussi bien le bassin d'Arcen que celui de la Grande Joliette, avec plus loin, au-delà du Port autonome, les vagues blanc et vert d'une Méditerranée assez furieuse ce matin-là. Yugurthen contempla un moment les ferries gigantesques et les méthaniers qui s'éloignaient.

– Je suis né dans le quartier du Panier, dit Ferréol Rebuffel. Vous le voyez, je ne suis pas très loin de chez moi...

– Vous souhaitez m'attendrir, Monsieur Rebuffel. Vous avez raison. Je suis venu vous parler du meurtre de Sadak.

– ... Le meurtre de qui ?

– De Sadak.

– Mais qui est-ce ?...

– Ah, il est vrai que vous le connaissiez plutôt sous son pseudo : Eddie. Vous vous souvenez ? Eddie et Patricia.

Rebuffel pâlit dangereusement. Gros, blond, arborant un très fin collier de barbe, il portait un costume prince-de-galles gris vert qui lui allait comme une capote à un pape et tapota nerveusement un bouton de sa veste avant de dénouer sa cravate.

– Eddie, bien sûr que je le connais... Alors, il s'appelle Sadak ?

– S'appelait. Il a été assassiné au début de l'hiver dernier. Reconnaissez-vous cette carte postale ?

– Assassiné... ? bredouilla l'homme.

Yugurthen tendit la carte postale de 1949. « MANDARIN, GUIGNOLET-KIRSCH, RAPHAËL »... Les mots anciens prirent une saveur oubliée. Rebuffel se mit à rougir comme si toute sa figure avait été installée face au soleil levant. Il fit coulisser le store devant la baie vitrée puis se tourna calmement vers ce policier inquisiteur :

– Oui, j'ai offert cette carte postale à Eddie. Raphaël, c'était mon surnom. J'ai toujours préféré ce prénom à Ferréol.

– Vous ne vous êtes pas étonné de ne plus voir Sadak ?

– C'est vrai, cela m'a surpris. Mais ils allaient et venaient, ils m'avaient dit clairement qu'ils sortaient avec d'autres personnes. Je n'aurais jamais cru qu'Eddie...

– Sadak. Il s'appelait Sadak Taramzeur.

– ... Que Sadak, si vous préférez, aurait pu se faire tuer. Il était tellement gentil ! C'était un garçon aimable, qui ne faisait jamais de mal à personne.

– Vous plaisantez. Avez-vous entendu parler de sa femme, Stoïla ?

Et de leur bébé qui est mort ?

– Quoi ??? Mais enfin... je ne savais rien de tout ceci ! Il avait été marié ?

– Oui. Vous ne l'avez connu qu'en compagnie de Nadia ?

– Qui est Nadia ?

– Patricia. Son vrai nom est Nadia.

– Oui, c'est par Patricia, enfin Nadia, que j'ai rencontré Eddie... ou Sadak. J'avais invité Nadia à boire un verre, du côté du Camas. Peut-être place de l'Archange.

– Et elle vous a tout de suite présenté Sadak ?

– Oui, le lendemain. J'ai passé la nuit avec elle. Je ne me suis même pas rendu compte que... Enfin, vous la connaissez. Son sexe. J'ai vraiment cru que c'était une femme. Puis ça m'a plu. Et après, elle m'a fait connaître Eddie... Pardon, Sadak.

– De quoi discutiez-vous, avec Sadak ?

– Bah... de tout et de rien. Sadak n'était pas très cultivé, vous savez. Il fallait toujours tout lui expliquer. Il me demandait si je pouvais lui faire avoir son CAP grâce à mes relations à l'université ! J'ai tenté de lui faire comprendre qu'un professeur de l'École des hautes études en sciences sociales ne peut pas obligatoirement délivrer des CAP de cuisinier, mais il avait l'air de trouver que j'étais de mauvaise volonté !

– Donc, vous ne parliez de rien de sérieux avec Sadak ?

– Non, c'étaient des parties, des orgies, des petits films qu'on faisait avec Patricia, pardon, Nadia... Je la filmais en train de sucer Eddie, ou de se faire foutre... On buvait pas mal aussi. Sadak aimait bien le whisky. Du vrai scotch, hein !... du Laphroaig, du Lagavulin, du Talisker. Je leur payais toujours un taxi pour qu'ils rentrent chez eux tranquilles.

– Et bien sûr, vous ne considérez pas que Sadak aurait pu apprendre quelque chose de compromettant en vous fréquentant, puis qu'il aurait été tué pour cela ?

– Franchement, c'est impossible. Eddie et Patricia – excusez-moi, je n'arrive pas à dire leur vrai nom – n'étaient absolument pas intéressés par mes activités professionnelles, politiques ou autres. Ils s'en fichaient, et surtout ils n'y comprenaient rien. Ce que je fais ici pour la Commission leur échappait complètement : être à la tête de tous les aménagements futurs de Marseille, devoir donner un avis décisif sur des dépenses colossales, tout cela leur paraissait... exotique ! Ils ne

m'ont jamais posé la moindre question à ce sujet.

– Est-ce que vous les payiez pour leurs prestations sexuelles ?

– Patricia, oui : elle était prostituée et le disait. Elle réclamait son dû. Quant à Eddie, pas du tout. Je lui faisais des cadeaux pour compenser : cela allait de la serviette de toilette de grande marque au radiocassette style *ghetto blaster*. Je lui offrais une bonne bouteille de pastis Henri Bardouin, de temps en temps... des trucs de ce genre.

– Il ne vous demandait jamais d'argent ?

– Non, puisque Patricia en avait. Je lui donnais, à elle, ce qu'elle demandait, par exemple 300 euros la soirée, je rajoutais un billet pour le taxi...

– Où rentraient-ils ?

– Chez elle. Patricia disait qu'Eddie dormait chez elle. Il avait eu aussi un brave type qui l'hébergeait, du côté des Réformés...

Yugurthen frémit, puis se lança :

– Vous avez su qui était ce « brave type » ?

– Pas du tout... Eddie ne se rappelait même plus son nom, je crois, et Patricia ne l'avait rencontré qu'une seule fois. En tout cas, ce n'était pas un homme qui en profitait pour le... Il n'y avait aucune relation intime entre eux. Eddie m'a même avoué qu'il en était étonné : un gars qui l'héberge chez lui comme ça, pour rien.

– Peut-être un philanthrope. Et lorsque vous n'avez plus vu Sadak, comment cela s'est-il passé ?

– Très simplement : son portable ne répondait plus.

– Et Nadia ?

– Oh, elle... J'ai eu une dernière entrevue avec elle, il y a six mois. Je lui ai demandé des choses très spéciales. Elle a voulu une somme énorme, en disant que c'était pour son opération. J'ai eu pitié d'elle, je lui ai donné l'argent. Je suppose qu'elle est partie au Maroc, maintenant.

Ou au Brésil. Ou dans un pays où l'on change de sexe pour pas cher... pensa Yugurthen. Changer de sexe... quelle galère ! Il se ressaisit :

– Bien, Monsieur Rebuffel, je pense que ce sera tout pour le moment. Appelez-moi si vous avez du nouveau, je vous prie, et surtout si vous voyez resurgir Nadia. Voici ma carte.

– Merci. Attendez, avant de partir, je tiens à ce que vous sachiez une chose : j'aimais bien Eddie. Et Patricia aussi. Ce n'était pas seulement

pour le cul. Je les aimais bien.

– Je n'en doute pas, Monsieur Rebuffel. Au revoir.

Yugurthen descendit vers le quai de la Joliette et tourna le long de l'avenue Vaudoyer. La mer giflait les grands caissons de bois qui protégeaient l'entrée du musée en construction. Il marcha tranquillement au long du quai du Port, écoutant les cris des gabians qui semblaient bien affamés ce jour-ci.

Plusieurs éléments de son enquête s'emboîtaient de nouveau, comme un vieux puzzle abîmé qui date de l'enfance et qu'on retrouve au grenier.

Le téléphone portable de Sadak. Il se souvenait très bien du fait que Sadak en avait un lui aussi, comme Stoïla : chacun le leur, et Sadak ne pouvait pas payer son forfait. Or sur le cadavre on n'avait rien trouvé : ni portable, ni clefs, ni un autre objet personnel. Soit Sadak avait perdu son portable auparavant, soit le meurtrier le lui avait pris. Autre élément, et de belle taille, bien rond et barbu : Rebuffel. Ce type-là paraissait complètement sincère et n'avait rien à cacher. Il racontait tout plutôt spontanément, il était clair qu'il sortait avec « Eddie et Patricia » uniquement pour un plan cul. Qu'il les aimât bien, comme il disait : très possible. Seulement est-ce que Sadak/Eddie avait appris quelque chose sans qu'il le sache ? Puis en avait parlé à quelqu'un ? Pourquoi N2C s'intéressait-il au sort de Sadak ? Seulement parce qu'on l'avait tué sur son territoire, comme le croyait Mélodie ? N2C aurait-il pu faire travailler Sadak et le tuer pour un motif quelconque ? Sadak savait-il quelque chose d'énorme sur les travaux de la Commission ? Peut-être à son insu ? Détenteur d'un secret sans même se rendre compte de son importance ?

Tout cela composait un très beau puzzle, avec malgré tous ses efforts un archipel de trous assez considérable. Puzzle usé, rien au milieu. Le corbeau et le renard, sans arbre ni fromage. Embêtant, très embêtant... Une autre piste ? Non, il fallait tout de même être conscient d'une bonne chose : le fait assez rare qu'un type de l'ampleur de Ferréol Rebuffel connaisse un zigoto tel que Sadak, et que... Soudain, Yugurthen tiqua sur un obstacle. Petit os, mais os tout de même. Rien d'autre à se mettre sous la dent, de toute façon. Rebuffel venait de lui dire qu'il aimait bien Sadak et Nadia. Il paraissait même avouer qu'il avait découvert sa bisexualité avec eux et qu'ils s'éclataient bien ensemble. Or voilà Sadak qui disparaît. Cherche-t-il seulement à

l'appeler sur son portable ? Est-ce qu'il ne cuisine pas un peu Nadia pour savoir où Sadak est passé ? Une mignonne petite TV comme Nadia, il ne cherche pas à la revoir alors qu'il lui a donné plein d'argent pour se faire opérer ?

Bizarre, vous avez dit bizarre. Ou alors il est cynique et résigné : il sait que des gens tels que Nadia disparaissent assez vite et qu'un Sadak qui se laisse aller peut faire une mauvaise rencontre. Et il les remplace par d'autres garçons, d'autres filles. Il n'a qu'à se poster à une terrasse près de l'Alcazar et exhiber sa Rolex. Il doit sortir maintenant avec d'autres gamins-gamines. Mais que pouvait-il faire ? Avec les moyens de la police, y compris nous, Volpello *e tutti quanti*, je ne parviens plus à mettre la main sur Nadia. Pourquoi Rebuffel aurait-il pu faire mieux ?

Parce qu'il est puissant.

Il m'a mené en bateau, songea Yugurthen. Ce n'est pas possible... Il en crache un bon morceau, il me balance ses relations sexuelles avec Sadak et Nadia, ses histoires de petits cadeaux, et ça me fait un bel écran de fumée. Je me suis laissé avoir. Et les films ? Il dit qu'il a filmé Sadak en train de baiser Nadia. Je vais l'attraper par là : par la queue. Je vais le faire sortir du bois, le convoquer. Comme dirait le Spez' : perquise et garde à vue.

Oui, mais... oui mais. Du calme ! C'est un gros poisson. Il a beau être au PS, le cabinet du maire le défend bec et ongles, et il a été nommé à son poste avec l'accord de la droite et de la gauche. Il a fait nommer Samira Movimento sénatrice. Il est copain avec Galabrini. Il dîne chez madame de Lucrezi. Trop gros poisson. Il faut que je demande l'autorisation au Spez'.

Chapitre XVIII, où l'on aborde le problème de toutes ces vilaines armes disponibles en ville et où l'on retrouve une femme toute neuve

« Les oiseaux sont en neige et ils changent de sexe. »

Jean Cocteau, *Vocabulaire*

Le mois de septembre venait de s'ouvrir, tout chaud, et Marseille s'éveilla, encore toute chaude et duveteuse du sommeil de l'été. Yugurthen se sentait heureux, content, prêt à parcourir les cieux de Provence en deltaplane. Chaque matin ou presque, l'adorable Mélodie pratiquait un réveil berbère sur son Berbère favori, et c'était lui ! Plus aucune ombre au tableau. Même les incendies de l'été n'avaient pu entacher sa bonne humeur. Restait une seule ombre, et c'était le corps de Sadak.

Le redoutable commissaire Spezner avait formellement interdit que l'on perquisitionnât chez Rebuffel et qu'on songeât, ne fût-ce qu'une seconde, à le mettre en garde à vue. Et pour quel motif, d'abord, je vous prie ? S'il y avait de grosses anguilles sous roche ou des murènes comaques, dans cette Commission de machination dépensatoire du littoral, avait susurré le Spez', on le saurait déjà. Ce qu'il fallait, selon lui, c'était attendre un peu, et demander poliment à voir les petits films cochons que Rebuffel avait tournés avec « Eddie et Patricia ». Ou même ne pas demander à les visionner, simplement chercher à savoir si

Rebuffel les avait toujours en sa possession.

– Pour quoi faire ? avait demandé Yugurthen, flottant sur son petit nuage.

– Parce que, mon petit vieux, si Rebuffel les a toujours, cela veut dire que Sadak n'a pas cherché à le faire chanter avec. Et un mobile disparaît.

– À propos de mobile, on n'a jamais retrouvé le téléphone de Sadak...

– ... Ce qui ne signifie rien, répliqua le Spez', sentencieux. N'importe qui peut le lui avoir pris après le meurtre. Ou bien l'assassin a piqué le portable parce que ce modèle lui plaisait, voilà tout.

Tracer le portable de Sadak, pensa Yugurthen. Encore du boulot chiant en perspective. Il quitta le commissariat et alla se balader du côté du Camas. Volpello, pour sa part, était avec les autres, mobilisé sur le trafic d'armes, l'Albanie et diverses vacheries. On n'avait trouvé fin août *que* divers modèles de mitrailleuse ; des Heckler & Koch MP7A1, des FN Herstal Scar et autres semi-automatiques redoutables étaient disponibles en ville, et on liait ce bel arrivage aux méfaits d'un maquereau albanais. Le Spez' en faisait une maladie. Décidément, tout ce qui provient d'Albanie égale : rien que des emmerdements ! fulminait-il. Ce qui causait l'isolement de Yugurthen, la plupart du temps concentré sur son unique enquête et n'ayant jamais le droit de s'occuper des « affaires sérieuses », dont le trafic d'armes, albanaises ou non. Il soupçonnait le Spez' de l'avoir écarté des grosses affaires et de ne lui laisser que le meurtre de Sadak, sans doute parce qu'inconsciemment le meurtre d'un « Arabe » devait à ses yeux être résolu par un autre « Arabe ». Mais tout en trouvant cela odieux, Yugurthen estimait qu'il était de son devoir de traiter cette affaire de meurtre, et il mettait un point d'honneur à ne rien demander d'autre tant qu'il n'aurait pas résolu celle-ci.

Reste que rien n'avancait et qu'il était allé revoir Ferréol Rebuffel *alias* Raphaël pour rien. Ce dernier lui avait montré les trois films en sa possession. Jamais, affirma-t-il, « Eddie » ne l'aurait fait chanter en quoi que ce soit : Sadak l'estimait trop. Et Rebuffel poussa le vice jusqu'à bien vouloir montrer deux minutes d'un film à Yugurthen, si bien que celui-ci n'ignorait plus rien des honorables mensurations de Sadak, ni du côté étrangement hermaphrodite de mademoiselle « Patricia ». Yugurthen quitta Rebuffel en bafouillant, furieux de s'être fait prendre

au petit jeu exhibitionniste du notable. Et décida de revenir sur une piste assez négligée : Nadia.

Où était passée Nadia ?

Yugurthen attendit le lundi 7 septembre pour essayer de loger Nadia et vérifia d'abord que son appartement était vide. Il ne l'était pas. Un nouveau locataire avait pris la suite et ne savait rien de l'ancienne locataire qui était, paraît-il, une putain. Yugurthen entra dans le petit bar voisin et jeta un œil sur les consommateurs de petit jaune, tôt levés. Il interrogea le patron :

- Salut patron ! Nadia est revenue ?
- Vous prenez quoi, Monsieur l'inspecteur ?
- Un café. Nadia... ?
- Je ne l'ai pas vue depuis... un mois, facile !

Yugurthen allait se contenter de cette réponse quand il vit un haussement de sourcils remuer le béret d'un vieux client qui sirotait sa Suze cassis. On aurait dit qu'il désapprouvait le patron. Ou qu'il voulait carrément l'embêter.

– Vous vouliez dire quelque chose, Monsieur ? dit Yugurthen à voix forte.

- Non, non...
- Mais si, mais si !...

Il n'y avait pas besoin de le secouer. Le vieux client voulait emmerder le patron, et la Suze délie les langues à dix heures du mat, c'est connu :

– Non, peut-être que monsieur Raoul se trompe ! Ou qu'il ne l'a pas vue... Nadia, elle est passée dans ce rade hier, et tard hier soir elle se baladait rue Saint-Pierre, derrière la Conception.

– Derrière l'hôpital ? demanda Yugurthen.

– Oui, et elle est partie vers Baille ; sûrement qu'elle allait tapiner sur le boulevard !

Le bonhomme prit un air malin et fit signe que « monsieur Raoul » lui serve un deuxième verre. Celui-ci s'exécuta de mauvaise grâce en maugréant :

– Moi, je l'avais pas vue, hein !

– Ce n'est pas grave, dit Yugurthen, conciliant. Est-ce que d'autres personnes ici savent où elle habite, maintenant ?

- Non...
- Non...

Ce fut un beau concert de « non », de « on la connaît pas » et d'échappatoires tordues. Il y avait gros à parier, pourtant, que Nadia avait suçoté un bon tiers de la clientèle. Mais les épouses des honorables consommateurs devaient préférer l'ignorer. On ne connaissait pas Nadia. Plus simple.

– Vous étiez sorti tard, hier soir ? murmura gentiment Yugurthen au premier dénonciateur.

– Oui, enfin non, pas très tard, ça devait être vers vingt-deux heures...

– Mais si vous l'avez vue sur le boulevard Baille, vous l'avez peut-être vue partir, je ne sais pas, vers la rue Nègre ou dans ce quartier-là ?

– Ah, en tout cas, elle partait vers la droite, alors elle peut aussi bien habiter par là que jusque vers Menpenti ! Je peux pas savoir, moi, je l'ai pas suivie, hein !

– Je vous remercie, Monsieur, dit Yugurthen.

Dans l'après-midi, il en était encore à tourner dans le quartier, à planquer ici ou là, à manger un sandwich au dromadaire (sec, sans boisson) et à s'impatiser... jusqu'à ce que, vers dix-sept heures, il vît apparaître un charmant nombril rue du Berceau et, au-dessus dudit nombril, une poitrine magnifique, un minois charmant : Nadia, resplendissante. Pourquoi avait-elle l'air si contente ?

Elle ne s'offusqua pas du tout quand Yugurthen l'attrapa par le bras :

– Oh ! cria-t-elle. Mon policier favori !

– T'as l'air bien joyeuse, ma belle...

– Oui, oui...

Nadia se mit à chuchoter :

– Je suis si contente ! Ça y est ! Ça y est !

– Qu'est-ce qui y est ? l'interrogea-t-il, ne devinant qu'à moitié.

– Ça y est ! Je suis une femme !...

– Ah, très bien ! L'opération s'est bien passée ?

– Oui, oui... C'était à Tunis ! Et pour pas cher ! V'là que j'ai une belle petite chatte comme maman !!!

– Félicitations ! C'est génial. Et tu es de nouveau, mmmh... opérationnelle ?

– Non, pour ça, faut que j'attende un peu... Mais on peut faire d'autres choses, si tu veux, mon beau petit policier ! J'ai toujours ma bouche en or et mon cul de princesse !

– Merci, merci, c’est gentil à toi, mais je suis devenu fidèle. J’ai une « régulière », maintenant.

– Ouh ! Qu’elle a de la chance ! Mais alors tu venais encore m’embêter avec tes questions, je parie ?

– Oui, c’est tout à fait ça. Tu te souviens de Raphaël ?

Nadia sursauta un peu :

– Si je m’en souviens ! Ben oui, évidemment.

– C’est bien lui qui t’a offert l’opération ? dit brusquement Yugurthen.

– Euh, oui... oui, c’est lui. Il m’aimait bien.

– Pourquoi « aimait » ? Tu ne le vois plus ?

– Ah non, ça... Il veut vraiment pas me voir. Il est comme toi, il a une régulière.

– Tu sais qui c’est ?

– Oui, c’est un garçon zarbi, un gitan. Il s’habille en fille : il est pré-op.

– Pré-op ?

– Avant l’opération. Comme moi j’étais, avant.

– Raphaël préfère les travestis ? Pas les filles ou les... euh, « post-op » ?

– Les post-it ! On dit les post-it, pour rigoler, dit Nadia. Moi, j’en suis une. Mais, au moins, je suis la plus belle !

– Certainement !... Et tu ne vois toujours pas de motif au décès de notre ami Sadak ?

– Arrête de m’embêter avec ça ! Je t’ai dit tout ce que je savais... Je t’ai *vraiment* tout dit. Et ça ne nous le ramènera pas, de toute façon.

Elle soupira, tirant sur le bas de son pull léger à col en V : cela dégageait ses seins et cachait son nombril.

– Ah, tu aimes mes seins ! ajouta-t-elle.

– Ils sont très beaux. Est-ce que Sadak avait essayé de soutirer de l’argent à Raphaël ? Est-ce qu’il le faisait chanter ?

– Tu es fou !

– Et pourquoi pas ? Toi, Raphaël t’a bien payé ton opération. Il aurait pu offrir quelque chose d’important à Sadak.

– Mais tu comprends pas...

Nadia se tordit les mains, grimaçant :

– Sadak *aimait* Raphaël. Il le voyait comme son amant, son protecteur... Jamais, absolument jamais il ne lui aurait fait du

chantage ! T'as vraiment pas de spi... de psychologie, toi !

– Sadak aimait bien Raphaël ?

– Non, c'est comme je t'ai dit : il l'adorait ! Raphaël le traitait gentiment, c'était un mélange de papa et d'amant, de grand-frère baiseur tonton suceur... Il lui faisait des p'tits cadeaux, il le choyait, il me traitait bien, il lui proposait de me niquer devant lui... Il était gentil, tu comprends ça !? Gentil ! Moi aussi, je l'aimais beaucoup, Raphaël, j'ai été assez triste qu'il se débarrasse de moi comme ça !... Même en me payant une opération. Mais il paraît que sa nouvelle copine est un canon, alors...

– Est-ce que Sadak posait des questions à Raphaël sur son boulot ?

– Pffou... Mais pas du tout ! Qu'est-ce qu'on s'en fout, du boulot des gens ! Toi, tu travailles tout le temps, alors tu t'imagines que le boulot, c'est important... tandis que, pour nous, c'est la misère ! Ma vie à moi, c'est m'éclater, m'éclater jusqu'à en crever !

– Donc Sadak ne savait rien des activités de Raphaël ?

– Enfin, tu es lourd ! Je te dis qu'il s'en fichait comme de l'an quarante ! Sadak, il savait même pas qu'il y a une commission pour ménager le littoral.

– Pour aménager le littoral...

– ... Et Raphaël nous disait qu'il était avant tout un mandarin, un prof de fac de je ne sais pas quoi. Donc on l'appelait des fois « le Mandarin », et on lui disait coin-coin ! À cause des canards mandarins ! Ça, c'est quand on était bourrés...

– Alors toi, quand tu penses à qui a pu tuer Sadak, tu imagines quoi ?

– Je vois vraiment pas... Un rôdeur. Une mauvaise rencontre. Un gars qui a voulu lui piquer son portable. C'était dans la cité, à ce qu'y paraît... Parfois, t'as des loqueteux qui tueraient pour pécho un blouson. Peut-être... Je sais pas, moi...

Yugurthen quitta Nadia, tout à fait furieux, dépité. Soit elle se moquait de lui et devenait une remarquable comédienne, soit – et c'était le plus probable – elle n'avait rien à voir dans la mort de Sadak et elle n'en discernait même pas les causes. À bien y réfléchir, il fut certain qu'elle ne lui avait pas menti. Nadia ne savait rien.

Chapitre XIX, où les truands s'entendent comme larrons en foire

« Mains déchirées, bientôt, mains en sang.
Mains qui écartaient des racines, fouillaient la terre,
se resserraient sur la roche qui résistait à leur prise. »

Yves Bonnefoy, *Les Planches courbes*

Les caïds étaient réunis et l'atmosphère avait fini par ressembler à un mélange de purée de pois et de suaves arômes opiacés – ceux des havanes, rassurez-vous : N2C n'aurait pas toléré d'autres fumettes. Le restaurant Chez Paul-Le Vesuvio avait disparu dans ce nuage et, après le plateau de fromages de brebis trempant dans l'huile d'olive, puis les profiteroles et encore d'autres desserts, les coffrets de cigares avaient été extraits de l'humidificateur. N2C les faisait conserver là rien que pour lui. En face de lui était assis Volni, dit Dents cassées ; à la droite de Volni, Pietro la Main rouge, l'héritier des Ndranghetti ; en faisant le tour de la table, on trouvait Eurhen Tossès, l'Albanais ; Werderkozov, surnommé le Cosaque, alors qu'il venait du Kazakhstan ; ensuite, Trois cartes, c'est-à-dire monsieur Palombon, qui jouait beaucoup au poker ; à côté de lui, Lou Peralta, de l'Identité judiciaire, que nombre de flics de Marseille auraient sans doute été surpris de trouver là ; Jan le Clébard, un gars du Nord, mais qui représentait les intérêts des familles des Pouilles ; Collocani, surnommé la Loque, qui était ambassadeur de la Santa Corona Unita ; Nestorenko, dit le Polaque, qui venait de la région des trois frontières, près de Lublin ; Zaïdanov, envoyé par Moscou ; enfin Lilian Squinacchi, un voisin de l'île de Beauté. Tout ce petit

monde savourait le cognac que Werderkozov avait tenu à apporter dans son avion, et chacun avait tenté de lui faire comprendre que la moindre fine champagne de la Charente dépassait haut la main son foutu cognac kazakh, mais on n'insista pas : inutile de vexer un gars qui venait les voir pour la première fois et qui atterrissait à Marignane dans son jet privé.

Tous ayant mangé en ogres, englouti beaucoup de château-Lafite et commencé de téter un Cohiba, N2C fit tinter son verre ; son porte-flingues alla s'assurer que ni les serveurs ni Gisquette, la patronne, n'écoutaient aux portes et resta en faction, éloigné, la main à la ceinture ; puis un silence religieux se fit car N2C venait de lever la main droite : il abordait l'ordre du jour.

– Nous devons nous entretenir, Messieurs, d'au moins deux problèmes, peut-être trois : d'abord, *numero uno*, la farine. Ensuite, *numero due*, les flingots. Enfin, si vous l'estimez nécessaire, les conneries des Albanais. Monsieur Tossès, je tiens à dire que je ne parle de vous en aucun cas, mais de vos satanés putains de concurrents de Durrès. Et si l'un d'entre vous désire que nous discussions d'un autre point, qu'il parle.

– Le braquage de Paris, dit Lou Peralta en levant la main poliment, approuvé avec ferveur par Collocani.

– Nous sommes d'accord, dit N2C.

Les traducteurs se mirent au travail. L'un pour tout expliquer en russe à l'Albanais, à Zaïdanov et au Polaque ; un autre pour les Italiens qui comprenaient à peu près tout ce que disait N2C ; un dernier pour monsieur Palombon et pour Jan le Clébard, qui préféraient s'exprimer en anglais – langue que N2C comprenait mais détestait pratiquer. Bien entendu, nos trois traducteurs étaient tenus au secret et on leur avait servi en début de repas une langue de bœuf fraîchement coupée afin qu'ils comprennent le message et se tiennent sages. Jusqu'à ce jour, N2C n'avait jamais vu un traducteur baver un jour chez les flics, mais il fallait s'attendre à tout. Il s'exaspéra un peu que les Italiens mettent tant de temps à tout comprendre et traduisit lui-même les quatre points. Les mafieux, le Napolitain et le seigneur de la « Sainte Couronne Réunie » levèrent les yeux au ciel : qu'est-ce qu'ils en avaient à foutre, d'un très gros braquage opéré à Paris ? N2C vit leurs sourcils rejoindre leurs rides au moins sexagénaires et prit le temps d'expliquer :

– Si des couillons venus d'Albanie, plus exactement de Durrès, se

permettent de casser un très gros bijoutier à Paname, alors nous ne nous sentons plus chez nous. Et comme vous avez aussi des griefs contre ces enculés, nous pensons réunir nos forces pour les anéantir un par un.

– *Va bene, va bene*, dirent les Italiens.

Sollicité pour dire ce qu'il pourrait faire contre ses compatriotes, Eurhen Tossès prit la parole :

– C'est vrai, nous avons de grosses affaires à Tirana, au Kosovo et dans tout ce secteur. Mais à Durrès, ce sont ces gars-là, Bellubhorty et sa bande, qui tiennent le haut du pavé. À mon grand regret, je dois vous avouer que nous n'y mettons pas les pieds !

Werderkozov lui lança un regard stupéfait : quoi, c'était son pays ! Il ne pouvait pas réagir ? Aussitôt, outré, il demanda la parole :

– Je prête cinquante hommes à monsieur Tossès pour régler ce problème, dit-il.

– Cinquante hommes ? susurra N2C, prêt à ricaner.

– Oui, Monsieur Curnachjola-Canale, cinquante de mes gars, dès la semaine prochaine, si monsieur l'Albanais veut bien !

– « Monsieur l'Albanais veut bien » ? demanda N2C.

– Oui, dit Eurhen Tossès. Je réglerai... Comment dit-on chez vous ? En femmes et en farine, c'est ça ?

– C'est ça, dit N2C. Monsieur Werderkozov, marché conclu ?

– Mais oui, je viens de le proposer ! dit le Cosaque.

– Affaire réglée, dit N2C. Les mecs de Durrès vont garnir vos sandwiches. Ouf ! Magnifique !... Si ça pouvait toujours être comme ça !... Bon, passons au problème des flingots. Lou, qu'est-ce que c'est que cette affaire de Herstal Scar qui traînent partout ? Je n'aime pas quand des armes sophistiquées se trouvent dans tous les troquets. Les Arabes en achètent. Ça fait désordre.

– C'est une affaire délicate, murmura Peralta, l'air ennuyé. Nous ne savons pas qui les sort. Ce sont des FN Herstal Scar semi-automatiques, rigoureusement neufs, qui semblent venir des stocks de l'armée américaine, alors qu'ils sont à peine sortis fin 2008 et que seules des unités d'élite les utilisent chez les Ricains. On trouve aussi des fusils de précision Dragunov, qui proviennent de Russie.

– Pardon ! dit Werderkozov. Ceux-ci viennent de chez moi. Si ça ennuie quelqu'un, je les enlève. C'était pour expédier en Somalie. On les fait transiter par chez vous... Mais si ça vous gêne, ça ne me fait rien

de les retirer. Ils iront au Maroc.

– Oui, ce serait préférable, dit N2C. Va pour les Dragunov. Mais pour les Scar, vous nous dites quoi, Lou ?

Lou Peralta tendit son menton à la recherche d'un briquet. Le traducteur russe lui alluma sa cigarette. Peralta inspira profondément :

– Très méchants joujoux, *zio Nunzio*. Ce sont des fusils d'assaut perfectionnés, calibre .223 Remington, équipés d'une crosse télescopique et repliable. On croit savoir que les Amerloques les ont donnés aux Géorgiens, pendant le conflit avec la Russie. Comme ça n'a pas duré longtemps, ils ont été à peine essayés. Peut-être que l'armée US souhaitait les tester et qu'ils en ont été satisfaits, puisqu'ils en ont doté leurs unités d'élite en Afghanistan. Mais on ne peut pas exclure que ça vienne d'ailleurs...

– Et qui les a achetés ?

– Sans doute des Russes. Mais ce n'est pas sûr.

– Je ne pense pas, l'interrompit Zaïdanov. S'ils avaient été achetés par des Russes, je le saurais, parce qu'on m'en aurait proposé. Nous achetons toutes les armes sur Moscou, ajouta-t-il.

– D'accord avec lui, dit le Polaque.

– Des Géorgiens ? suggéra Peralta. On ne les connaît pas. On ne sait pas ce qu'ils foutent.

– Possible, répartit Zaïdanov. On ne les connaît pas non plus : nous, on les tue, plutôt !

Tout le monde éclata de rire. Werderkozov, seul, se renfroigna : il n'aimait pas les Russes, et il aurait voulu paraître le plus fort, avec son histoire de cinquante hommes. Mais il vit que Jan le Clébard ne riait pas non plus et il se demanda pourquoi. N2C le remarqua aussi et vit que l'homme des Pouilles voulait parler :

– Monsieur Clemens, dit-il, en prenant garde de ne pas l'appeler « le Clébard ». Vous voulez dire quelque chose ?

– Oui, merci, dit celui-ci. Je ne riais pas, quoique monsieur Zaïdanov ait bien résumé notre sentiment vis-à-vis des Géorgiens, parce que ces armes sont sorties en grand nombre et que l'une d'elles vient d'être utilisée chez nous, contre nos dealers. Nous ne sommes pas contents du tout. Nous voudrions sécher ce trafic, ou bien en prendre la moitié en Italie... si monsieur Collocani et monsieur Pietro, ainsi que messieurs Volni et Squillacchi sont d'accord, bien entendu.

Le Corse leva la main :

– On sèche ce trafic, on prend leurs réserves, on les distribue à parts égales entre nous, dit-il. *No problemo.*

– Pas de problème, dit la Main rouge.

– Pas de problème, répéta Dents cassées.

– Je suis tout à fait d'accord, dit la Loque. On fait comme ça.

– Aucun souci, dit N2C. On repère ces Géorgiens et vous les mangez à vous quatre. C'est bien. Plus de problèmes d'armes de guerre ! Messieurs, dites-vous bien une chose : je n'aime pas du tout ça, parce que c'est le seul trafic qui mette en fureur les gouvernements. Pour la farine, les gonzesses et le reste, ils nous laissent tranquilles. Jamais pour les flingues, souvenez-vous bien... Ok, le braquage de Paris, maintenant.

– Mais pourquoi est-ce que ça vous chagrine ? demanda Pietro la Main rouge.

– Parce que c'est à côté de chez nous, parce que les gars de Durrès sont descendus à Marseille sous notre nez et ont acheté des flingues et de la chnouf avec ces bijoux. À qui les ont-ils achetés ? C'est ça qui nous hérissé le poil. Et puis Paris, c'est un peu chez nous. Si nos femmes ne peuvent plus aller faire leurs courses place Vendôme sans se faire buter, ça nous déplaît.

N2C se fit apporter un autre cigare. Plusieurs briquets se tendirent vers lui. Il les repoussa gentiment et craqua une allumette longue, la fit passer au long de la cape odorante, secoua l'allumette, huma le barreau de chaise avec délices puis tira une bouffée. Il reprit :

– Donc nous pensons, et monsieur Peralta ne me contredira pas, que les vendeurs de flingues venaient d'ailleurs et qu'ils se sont crus autorisés à venir les proposer aux Albanais, pardon : aux gens de Durrès, comme ça, sur notre territoire, comme des fiottes.

– Ça nous a déplu, confirma Peralta.

– C'est vrai que ce n'est pas correct, dit Werderkozov. Mais j'ai mon point de vue là-dessus : comme nous allons attraper les gens de Durrès et que nous allons les découper en lanières, nous pouvons les faire parler avant de les jeter aux chiens : ils nous diront qui sont leurs fournisseurs.

Pour ce coup, le Kazakh emporta la mise. Chaque fois qu'il y avait un truc énorme à faire, il se posait là. Même Zaïdanov applaudit et se mit à le tutoyer.

– Putain ! dit-il, tu ne manques pas de bonnes idées ! Je rajoute

trente de mes gusses à tes cinquante gars. J'ai deux spécialistes des interrogatoires, ils viennent du FSB, je te les prête avec.

– Impeccable ! répondit Werderkozov.

– C'est bon, dit Peralta.

– Très très bon, dit Werderkozov en roulant les « r » pour faire comme le Russe. On va faire du bon boulot !

– Tout va pour le mieux, dit N2C.

Les autres hochèrent la tête, opinèrent gravement, l'air peu à peu réjoui, et l'on fit entrer les serveurs. Encore du cognac ! Encore des cigares ! Pour une fois qu'on était d'accord, on n'allait pas s'emmerder. Peralta se pencha vers l'oreille de N2C :

– Vous faites des miracles, on dirait...

Le maître de cérémonie se détendit enfin et soupira :

– Aujourd'hui, Lou, seulement aujourd'hui. C'est la journée des miracles.

Chapitre XX, où reste le couteau

« et cett' main elle est poussière
Jaune à travers le rideau
des maisons et des années
couteau je te vois couteau »

Jorge Luis Borges, *L'Autre, le même II*

Une semaine passa. Il tombait une pluie fine qui salissait les rambardes des ferries. Le Port autonome était noyé dans la brume. Le Spez' arriva au commissariat tout trempé car il avait cru que son beau costume Armani suffirait, de par son étiquette, à le protéger des précipitations. Il s'était trompé. Il essora sa veste en s'installant dans son bureau. Sylvie venait juste de lui apporter un fax d'Interpol.

Très gros schproume en Albanie, disait le fax. Plus précisément : à Durrès. Au moins quatre-vingts gars venus de la capitale avaient atomisé le petit milieu durassien et devaient avoir envie d'apprendre quelque chose – plusieurs cadavres avaient les yeux crevés et montraient des reliquats de supplices. De plus, il semblait que toutes les armes de ces Albanais-là avaient disparu, que leurs entrepôts étaient vides et qu'on avait déménagé tout ce qu'il y avait comme trafics dans le port. Les gens de Tirana reprenaient la main.

Un second fax arriva.

Il était à remarquer, affirmait celui-ci, qu'à peine un jour après ces faits choquants survenus en Albanie des marchands d'armes algériens et marocains basés à Toulon et opérant dans une villa près de La Ciotat, à Céreyste, avaient tous disparu. Leur argent et leur marchandise aussi.

On avait retrouvé en haute mer le corps de l'un d'eux, ainsi qu'un autre cadavre, dans la rade de Saint-Mandrier, qui flottait à bâbord d'un destroyer de la Marine. Les yeux crevés, pareillement. Le signal était clair : vous êtes aveugles ? Vous savez pas que c'est notre territoire ? On pouvait donc considérer que le braquage de Paris était résolu, que les Albanais ainsi que leurs fournisseurs avaient été bouffés par plus gros qu'eux. Mais là, c'était du barracuda, ou du très gros requin, pensa le Spez', et nous mettrons des années à savoir qui. Des gens proches de N2C ? Des concurrents ?

Il se promit de briefer ses hommes sur cette affaire. En tout cas, l'affaire des « fournisseurs des Albanais », comme il les avait appelés, paraissait close.

Bonne chose de faite.

Sympas, les gars d'Interpol !

Pour une fois.

Ah, mais mais mais... il allait falloir occuper les hommes !

Sur quoi étaient branchés les deux autres, là, Volpello et Truc ? Tiens, et Saragosti ? Qu'est-ce qu'il foutait ? Il y avait pas le macchab de cet Arabe, là, ce... Bordel, comment s'appelait-il, déjà ?

Il convoqua aussitôt Yugurthen, qui était encore fourré dehors.

– Taramzeur, Sadak Taramzeur, rappela Yugurthen.

– Très joli ! grinça le Spez'. Et où en est-on ?

– Nous avons très peu avancé depuis six mois. Il n'y a strictement aucune piste nouvelle, Monsieur le commissaire.

– Aucune piste nouvelle, hein ? Vous allez voir, Saragosti, avec moi, ça ne va pas traîner ! Je vous mets avec Volpello, Pondéret et Nazarian. Si à quatre vous n'y arrivez pas, c'est que vraiment vous êtes nuls, et on vous remettra à la circulation ou à la fourrière, avenue Salengro ! Je vais briefer vos trois collègues. Dites-leur de rappliquer ici, fissa.

– Pas la peine de s'énerver, patron. Si vous le permettez, je vais les briefer moi-même. Comme ça vous aurez moins de travail...

– Ah, Saragosti, si vous me prenez par les sentiments... Bon, mais soyons très clairs : vous les remettez au parfum, et vous me serrez l'assassin avant Noël. Noël de cette année, je précise. Je vais leur dire que c'est vous qui dirigez l'enquête. Vous commencez à connaître, je crois...

Yugurthen Saragosti fit semblant de rire. Il quitta le bureau du Spez', prit l'escalier, alla fouiner du côté de la nouvelle machine à café

et dénicha au moins Volpello et Nazarian. Où était l'autre ? Un coup de bigophone plus tard, Pondéret montra son énorme carcasse surmontée d'une barbe de trappeur dans le grand local des inspecteurs et des stagiaires.

– On va quand même pas se donner tout ce mal pour un A... pour un Auvergnat, dit Pondéret.

– Nous, on te dispense de tes commentaires, dit Yugurthen. Le patron n'a plus rien à se mettre sous la dent, les Albanais ont paraît-il été lessivés, donc il se jette sur le dernier os qui nous reste. Manque de bol, j'ai enquêté là-dessus depuis au moins sept mois et je n'ai rien trouvé !

– Tu as mal cherché, dit Volpello.

– Arrête de me faire chier ! rétorqua Yugurthen. Ne me mets pas en rogne, je suis bien *speed* depuis quelques jours !... Tu as travaillé avec moi sur cette affaire au début, donc tu sais très bien qu'on a fait le maximum.

– Et Nadia ? demanda Volpello.

– Nadia est devenue une vraie petite femme, elle tapine de nouveau sur le boulevard Baille et elle n'en sait pas plus qu'avant. Je suis certain qu'elle n'a rien à voir là-dedans.

– Et le « Mandarin » ? Tu nous avais dit que c'était Rebuffel, non ?

– C'est bien Rebuffel, et je dois retourner le secouer un peu. Mais, lui aussi, je pense qu'il ne sait rien. À moins qu'il ne soit un comédien hors pair et qu'un énorme schproume du côté du Port autonome ne nous échappe complètement.

– De quoi tu causes, là ? demanda Nazarian.

Nazarian était un petit bonhomme râblé, au teint huileux parfois olivâtre, qui n'avait pas son pareil pour dégommer un bidon d'essence à cinquante mètres avec un .38. Bon, le Port autonome ?

– Je parle de l'aménagement du littoral, évidemment. Mais tout semble extrêmement surveillé par toutes les administrations, il y a des dizaines de sous-commissions qui vérifient tout, et pour le moment – je dis bien : pour le moment – nous n'avons aucune trace de quelque vilénie que ce soit. Une de nos hypothèses était que Sadak avait appris quelque chose. Quand j'ai interrogé Rebuffel, il a juré que Sadak planait bien trop pour s'intéresser à quoi que ce soit et que toutes ces questions d'aménagement du territoire lui passaient largement au-dessus.

– On a donc un gros bloc dans lequel il faudrait fouiller des années

pour y trouver quelque chose, et à côté le désert de Gobi, résuma Volpello.

– C'est pas très engageant, votre histoire, dit Pondéret.

– C'est *notre* histoire, maintenant, le reprit Yugarthen.

– On commence par quoi ? demanda Nazarian.

– Je propose que Pondéret et toi, vous alliez voir Rebuffel. Vous lui demandez à voir ses petits films cochons, il sera ravi. Vous essayez de le sentir. Peut-être que, moi, j'ai zappé quelque chose...

– Ok, fit Nazarian. Et vous deux, vous faites quoi ?

– Volpello et moi, on va retourner à la cité, et comme c'est très calme en ce moment on va faire discrètement les étages. On va interroger tous les voisins – je dis bien : tous. Vous voyez qu'on se garde pour nous le boulot chiant.

– En effet, dit Nazarian. Bon, on se retrouve ce soir ici ?

– D'accord, dit Yugarthen.

Il voulait leur laisser du temps, histoire de paraître aimable. Volpello ne cacha pas sa désapprobation. Ces deux-là étaient des bras cassés, on aurait dû tout faire avec eux, rester sur leur dos, les driver un max. Yugarthen lui dit qu'il préférerait agir de cette façon. Et puis, plein de petits taudis à visiter, seuls tous les deux, n'était-ce pas mignon ?!

– Franchement, tu aurais pu les envoyer aux Arnavaux, dit Volpello.

La façon dont il prononçait ça, songea Yugarthen, on aurait cru qu'il parlait du trou du cul du monde.

Ils allèrent recruter Nerbère, un collègue du XIII^e, qui avait autrefois dirigé une brigade crim et qui s'ennuyait ferme dans un bureau en attendant la retraite. Autrefois, Nerbère était surnommé le Monte-en-l'air parce qu'il avait agrafé des pégreleux qui cambriolaient par les toits. Il n'avait jamais pris une balle dans le buffet et avait serré des dizaines de pauvres bougres. Cette glorieuse époque ayant pris fin, Nerbère grattait des statistiques dans le XIII^e. Il était absolument ravi de sortir : il connaissait le secteur comme sa poche. Il balada Yugarthen et Volpello dans le marché aux puces, donnant des coups de pied dans les ordures, les cageots détruits, les poubelles, puis partit à pied vers la cité, gai comme un pinson.

– Attends, dit Volpello, on prend la bagnole, tout de même.

– Jamais de bagnole de keufs dans la cité ! dit Nerbère. C'est mon principe. Je viens à pied, que tout le monde me voie, et je ne surprends personne. Comme ça, ils me respectent.

– Tu es un malade, dit tendrement Yugurthen.

– Tu l’as dit : je le suis, murmura Nerbère.

Ils passèrent à peu près trois heures à faire du porte-à-porte, s’interrompirent pour aller manger chez Saïd, sur le marché aux puces, revinrent faire du porte-à-porte et... et puis il y eut un miracle.

Un petit miracle, mais un miracle tout de même.

Cela arrive.

Une dame du dix-neuvième étage, madame Ratsinandaroa, avait « trouvé quelque chose » à l’époque où Sadak avait été tué. L’année dernière, avant... non, après Noël. Quelqu’un avait jeté ce truc dans un sac en plastique, en haut de l’immeuble. Sur le toit. Kevin, son troisième fils, l’avait récupéré.

– Qu’est-ce que c’est que vous appelez un truc, Madame... ? demanda gentiment Nerbère.

Ne pas la brusquer, surtout. Qu’elle leur montre le... le truc.

– C’était un couteau, dit madame Ratsinandaroa.

Elle leur sourit, toute douce et avenante. Elle avait la peau très brune et de jolis yeux clairs virant sur le gris ; elle était obèse, mais charmante. Toutes voiles dehors, elle se dandina en allant leur chercher le couteau à la cuisine.

– Je m’en sers quand j’ai un rôti. C’est pas souvent, bougonna-t-elle.

– Pièce à conviction ! dit Volpellio. Vous l’utilisez en cuisine ?!

– Ben oui, dit-elle. J’allais pas le laisser dans les mains de Kevin. Il aurait fait une bêtise avec, forcément. Et pis, comme ça découpe bien, c’est très tranchant, ben c’est parfait pour le rôti.

– Toutes traces effacées, murmura Nerbère.

– Ce n’est pas sûr, dit Yugurthen. Madame, je dois saisir ce couteau, c’est une pièce à conviction dans une affaire de meurtre.

Madame Ratsinandaroa eut l’air contrariée : un si bon couteau ! Volpellio prit son air courroucé numéro deux. Mais enfin, n’avait-elle pas entendu parler de l’assassinat qui avait eu lieu en bas de l’immeuble ?

Non, pas du tout. Madame Ratsinandaroa travaillait tout le temps, ne regardait pas la télévision, pas le temps, ne lisait pas les journaux, pas le temps, faisait la cuisine, le ménage et tout et tout pour dix personnes, pas le temps, pas le temps.

Les trois inspecteurs la quittèrent, humant à regret le fumet qui s’exhalait de la cuisine. Ils filèrent prendre la voiture, retournèrent au

commissariat, quittèrent Nerbère et ne furent plus que deux et se congratulèrent et tinrent conseil de guerre.

– Ça te semble bien, mmmh... c'est bien un couteau corse ? demanda Yugurthen à Volpello.

– En tout cas, ça y ressemble. Ça serait même un Curniciulu de chez monsieur Curnachjola-Canale que je n'en serais pas étonné outre mesure.

– Bon, bon... Dès demain, on l'apporte à Peralta. Il nous dira si c'est l'arme du crime. Putain ! On a peut-être enfin trouvé quelque chose. Et les deux bras cassés, ils ont asticoté môssieu Rebuffel ?

– Oui, certes, oui-da, parfaitement ! Ils l'ont cuisiné. Rebuffel s'est délecté à leur montrer deux films décrivant abondamment ses turpitudes, et que je te suce par-ci, et que je te sadaque par-là, et que tout le monde s'empapaoute, mais à part ça ils l'ont trouvé parfaitement *clean*. Selon eux, cet excellent notable affable n'a fait aucun tour pendable.

– Heureusement qu'il nous reste le couteau, maugréa Volpello.

– Heureusement...

Eh oui. Restait le couteau.

Chapitre XXI, où le docteur Peralta montre quelque fourberie

« Longue flamme, jamais tu ne voudras mourir
Été plein de fureurs, de fêtes, de fontaines.
Les masques tournoyaient, verts sous l'acétylène
Dont mes lampes peignaient la boutique à plaisirs. »

Luc Bérumont, *Les Accrus*

Pris dans ses expertises, englué jusqu'au cou dans les dentitions, le sperme, les traces de sang, les lames de couteau et les demandes incessantes de ses honorables collègues, Lou Peralta n'avait pas vu passer le temps. Et voici qu'une merveille lui retombait entre les mains ! Depuis quelques heures, il avait le couteau « qui avait tué Sadak » entre les mains, et il allait le faire chanter. Oh, ce serait merveilleux... Un vrai chant du cygne, tout ce que ce couteau allait raconter... Jamais couteau n'aurait chanté aussi bien, ni d'une voix aussi suave. Si avec ça il n'y avait pas de quoi faire coincer N2C et définitivement expédier ce maudit vioque aux oubliettes, ce serait à désespérer.

Car enfin, à part lui, et hormis peut-être la conne qui l'assistait dans tous ses travaux, quel flic aurait pu contester l'origine de ce fichu couteau ? Pour ses collègues, un schlass était un schlass, pas vrai ? N'importe quel couteau faisait l'affaire. On leur disait : celui-ci est un Curniciulu, qu'est-ce qu'ils allaient répondre ? Oh, ben voilà, c'est un Curniciulu. On leur dit : une lame en acier damas, et eux, que vont-ils dégoiser ? Ils vont se plaindre ? Ils vont dire non, c'est un Bowie pur Colorado ? ! Que dalle et je t'en fiche ! Tous les flics, absolument tous,

se satisfaisaient de ses expertises. Jamais aucun n'avait critiqué quoi que ce fût. Sa réputation était telle qu'on lui donnait le Bon Dieu sans confession et qu'on attendait ses rapports, de plus en plus brefs au fil des ans, comme parole d'Évangile.

Il avait eu l'idée en baisant avec Ingrid-Germaine. Cette demoiselle charmante était une prostituée venue du Burkina deux ans auparavant. Elle était de loin la plus belle fille qu'il eût jamais vue, et il crevait d'envie de la posséder, lorsqu'un beau jour, après l'avoir invitée à dîner, elle avait déclaré que pour 2 000 euros, ma foi, elle pourrait peut-être se laisser convaincre. Elle ne faisait que les clients de haute volée. Une nuit par bonhomme, pas plus de quatre fois par semaine. Raisonnable. Peralta se trémoussait sur son tabouret, au labo, rien que de penser à Ingrid-Gé. Son cul était le plus beau du monde. Il ne résistait jamais au plaisir de le lécher, mordiller, parcourir, analyser, investiguer. Tous les deux jours, il l'appelait pour une séance de baise mémorable et, en général, elle le faisait attendre exprès au moins une semaine. Au bout de trois mois de ce traitement, il ne fréquentait plus aucune autre fille et lui laissait régulièrement des sommes phénoménales, des feuilles de rose et des kyrielles de dessous La Perla. Or un jour, tout en pouléchant le somptueux postérieur de cette personne, il avait eu une idée de génie : toute la flicaille de la ville cherchait le plus infime bout de piste pour l'affaire Taramzeur. L'inspecteur Saragosti était revenu le voir, le commissaire Spezner lui avait téléphoné, et la pression montait comme une liqueur brûlante bouillonnant dans un alambic. Ils voulaient une piste ? Ben, tiens ! Il allait leur en fournir, de la piste ! Ces crétins n'y verraient que du feu.

Son adjointe avait été requise à Paris pour une semaine, en stage de dégrafage de soutif... Elle suçait les nibards d'une juge, au Chatounet. Donc, plus personne pour faire de contre-expertise. Peralta avait depuis longtemps fait déposer un couteau corse de belle facture dans l'immeuble. Il fit approcher un gamin qui habitait dans la tour, lui fit savoir par un aimable intermédiaire où se trouvait le couteau, ne put prévoir que la maman du gamin allait s'en emparer pour taillader ses rôtis, mais enfin, au bout de quelques mois, bon sang ! Quelle patience il nous faut parfois ! Mais quelle patience !... Enfin, le couteau resurgit, car Volpelli et son compère Saragosti avaient mis la main dessus et l'avaient confisqué à une dame malgache qui le galvaudait en s'en servant pour ses viandes. Ces deux crétins ignoraient tout des questions

d'empreinte et des couteaux corses. Ils le lui remirent avec componction. Là-dessus, Peralta se dit qu'il n'y avait plus qu'à y placer les empreintes de N2C, qu'il gardait au frais parmi des milliers d'empreintes de repris de justice divers et variés. Cela demandait un travail incroyablement fin et fastidieux, mais les ordinateurs et les tampons en caoutchouc ne sont pas faits pour les chiens.

Trente-deux heures plus tard, Peralta envoyait au Spez' un rapport triomphant qui indiquait que 85 % des empreintes sur ce beau Curniciulu appartenaient à la dame malgache, mais que 15 % environ étaient celles du plus redoutable parrain que Marseille eût connu : N2C en personne.

C'était trop beau pour être vrai, et le Spez' accueillit la nouvelle avec ravissement. Ainsi, saint Crespin du Gast, patron des enquêteurs, l'avait pris sous sa protection ! Enfin, le Ciel leur envoyait un indice fiable, déterminant, décisif ! Ah ! Oh ! Que de joie !... Bientôt, on allait taper N2C, le ponte de la truanderie de Cassis, Marseille, et jusqu'en Arles ! Ô merveille, ô revers, ô leçon !

Le vendredi 25 septembre 2009, à onze heures moins le quart, le commissaire Spezner convoqua Yugurthen Saragosti et tous les gars qui étaient sur l'affaire. L'affaire Sadak. Ah oui, on s'en foutait bien, de Sadak !!! Désormais, c'était l'affaire N2C ! Là, ça devenait du gros gibier, du velu, du grandiose ! Le Spez' ne se tenait plus :

– Garçons, dit-il d'un air viril et triomphant, nous avons du nouveau ! Le labo – le docteur Lou Peralta en personne – nous envoie le résultat de ses cogitations. Accrochez-vous, les gars ! accrochez-vous !...

– Qu'est-ce qu'il y a, patron ? dit Volpello inquiet. On a du gros ?

– Du gros, oui, de l'énorme, tenez ! Sur le couteau corse, les empreintes de la dame, et aussi... Vous êtes bien assis, les gars ?!... Les empreintes de môssieu Curnachjola-Canale !!!

Tous les inspecteurs, de Nerbère le Monte-en-l'air jusqu'à Yugurthen, abasourdi, se regardèrent, frappés de stupeur, consternés, frappadingués. Comment ça, les empreintes de N2C ?... Incroyable !... Pas possible !... Il y eut un grand silence, puis Volpello osa :

– Patron, les empreintes de N2C... Ok, c'est inespéré, c'est génial ! Mais comment un gaillard de la taille de N2C peut-il se laisser prendre avec un truc pareil ? Cela veut dire qu'il a touché le couteau ? Et qu'il aurait eu intérêt à tuer lui-même ou à faire tuer le petit Sadak ???

Le commissaire Spezner prit un air contrarié. On avait le couteau. On avait l'expertise de Peralta. On était sûrs et certains que N2C avait eu le couteau entre les mains. Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que son *sicario* mettrait des gants et perdrait le couteau dans l'immeuble. Un superbe couteau corse en acier damas ! L'homme de main était un crétin. Il s'était vu confier le beau Curniciulu par N2C, avait planté Sadak et avait jeté le couteau sur le toit de l'immeuble. Et voilà.

– On va serrer N2C, les gars ! ajouta le Spez'. Nous tous ! On va taper ce bon vieux N2C !

– Je suis désolé, Monsieur le commissaire, dit Yugurthen. Je sais bien que ça va vous décevoir, mais je ne peux pas avaler ce truc-là. Même si on pense que N2C a fourni le couteau ou l'a eu autrefois entre les mains, reste la question du mobile : quel intérêt aurait-il eu à tuer ou à faire tuer un gars tel que Taramzeur Sadak ? Je n'en vois aucun.

– Mais, mon cher Saragosti ! en voilà une bonne question ! Vous allez d'ailleurs la lui poser. Vous, et Nerbère et Nazarian et Volpello, vous filez me cueillir N2C. J'ai prévenu le proc il y a une demi-heure, il est d'accord. On va donner un grand coup de pied dans la fourmilière.

– Patron, ce n'est pas une bonne idée, murmura encore Volpello.

– Non, c'est une excellente idée. Exécution ! Oh, et puis, tenez, je viens avec vous !

Les quatre inspecteurs descendirent prendre la Peugeot sublime, en plus d'un nouveau modèle appelé cross-over qui venait de sortir et que Volpello tenait à conduire. Deux belles bagnoles pour arrêter N2C, il méritait bien ça. En chemin, Yugurthen se remit à entreprendre son collègue :

– Robert, mon vieux, là, on est mal ! Je crois bien que le Spez' fait une grosse connerie...

– Je suis de ton avis, mais en même temps rien n'est impossible. Et puis, t'es pas content de faire tomber N2C ? Il nous a pas assez humiliés, ce vieux singe ? Allez, Yogurth, on se lance et on profite !!

– Ne m'appelle surtout pas comme ça ! répliqua Yugurthen. C'est toi qui m'humilies, pour le moment, pas N2C ! Et aussi le Spez'. Il nous prend pour des cons ! Qui va gober ce scénario tordu ? Le pont de pontes, N2C le roi des caïds, irait palper un couteau avant de le filer à un nervi quelconque ? ! Et celui-ci balancerait le couteau sur le toit de l'immeuble ? ! Avec des empreintes qui restent bien lisibles des mois après ? ! Qui pourrait avaler ça ? !

– ... Le juge, répliqua Volpello. Le juge, lui, il avalera, et il sera pas bozzo : tout le monde voudra avaler ça. T'imagines la tête des journaloux ? Con de ta mère ! Ils vont pisser de la copie sur N2C pendant un mois !

Yugurthen se contenta de hocher la tête. On n'avait pas fini d'en entendre parler, de l'affaire N2C... Il se concentra sur quelque chose de plus agréable. Après tout, Volpello conduisait le crossovaire, on était empégués dans un embouteillage et le Spez' avait interdit de mettre les sirènes : on avait tout le temps, il fallait savourer. D'ailleurs, dans la 308 derrière eux, le Spez' se prélassait, drivé par le Monte-en-l'air. Il s'était même offert le luxe d'allumer un cigare. Ce soir, il y aurait grande fête et bombance à l'Évêché.

Yugurthen consacra donc sa rêverie à ce qui lui plaisait. Et ce qui lui plaisait le plus, c'était Mélodie. Sa chanson, sa star, sa galinette à lui. Comment était-il possible qu'un gars comme lui, brave type, sympa, mais après tout moins géant qu'un cyclope et moins riche qu'un Ferréol quelconque, soit parvenu à sortir avec une top model, une délectable, une diva aussi bandante ? Sa chance, ou le simple fait que Mélodie l'aimait, tout benoîtement, lui paraissait absolument inconcevable. Et combien de temps est-ce que ça allait durer ? Il en pétait de trouille. Une passion pareille... Chaque jour, dans l'après-midi, il en avait mal au bout de la queue rien qu'à songer à sa Mélodie et à ce qu'elle lui ferait le soir même ou le lendemain. Si c'était le lendemain, c'était pire : il transpirait tellement dans son boxer-short que son vier en rapetissait et qu'il se demandait s'il pourrait honorer dignement sa belle ! Quelques heures après, il était rassuré : Mélodie pouvait si bien le câliner entre ses seins, avec ses petits doigts ou dans sa bouche experte et brûlante qu'il aurait pu bander toute la nuit.

Puis il s'en voulait un peu, de rêver d'elle de cette façon-là : il l'aimait trop, il la chérissait. Elle était sa nine, sa cagolette, son trésor en sucre. Se marida Mélodie tout en haut de la colline, dessous la statue de Notre-Dame de la Garde, avec tout un parterre de keufs en uniforme. Avoir un enfant avec elle. Un petit niston. Avoir un autre enfant avec elle. Deux petits nistons.

Que dire, que faire ? Lui en parler, avant de la faire hurler de plaisir, un soir prochain ? Non, après... voilà, après, c'est mieux. Et que dirait-elle ? Est-ce qu'elle serait flattée ? Est-ce qu'elle n'était pas encore un peu jeune pour se maquer avec lui et pondre nistons et galinettes ? Est-

ce qu'elle refuserait ? Ou dirait simplement : plus tard, plus tard, on verra ? Il sentit son cœur se fendre comme un vieux bloc de rocaille dans les calanques en plein hiver. Si Mélodie refusait !!? Si elle disait non, tu vois, on n'est pas bien comme ça ? Je suis pas une fille qu'on marie ! Et des enfants !? C'est toi qui changeras les couches ?

Yugurthen s'imagina un instant devant un mur de Pampers infranchissable. Puis il s'extirpa de sa rêverie car on commençait à monter, et le crossovaire zigzagua et miaulait gaiement entre les pavés : on était au-dessus du faubourg d'Endoume et la somptueuse demeure de N2C allait apparaître, tout au bout de l'allée privée. La 308 leur passa devant – le Spez' s'était offert le luxe de mettre la sirène. Il descendit en trombe, ne laissa à personne d'autre le privilège de sonner et, lorsque la lucarne s'ouvrit, il pointa son propre .44 Mag. sous le nez, déjà fort abîmé, du nervi.

– Police ! Vous ouvrez tout ! se délecta le commissaire Spezner.

– Monsieur... Monsieur le commissaire ! Qu'est-ce qui se passe ? bredouilla le sicaire éploré.

– On arrête tout le monde. Ouvre, et va chercher ton patron.

Le pauvre gusse obtempéra, pleurnichant presque. Le savon qu'allait lui passer monsieur Curnachjola-Canale ! Ce dernier survint d'ailleurs aussitôt, drapé dans une belle robe de chambre Kenzo violet et rouge.

– Nonce Curnachjola-Canale ? demanda le Spez', triomphant.

– Oui, Monsieur le commissaire, vous me connaissez, voyons... Que puis-je faire pour vous ? Ne restez pas là, asseyez-vous, venez dans le salon, je vous en prie...

– Ce que vous pouvez faire pour moi, Monsieur Curnachjola-Canale ?

– Oui ?

– ... Me tendre vos poignets.

– Vous tendre mes poignets... ?

– Je vous arrête pour meurtre sur la personne de Sadak Taramzeur.

– ... Sur la personne de... ?!

– Vos poignets, Monsieur Curnachjola-Canale.

D'un air fataliste, presque amusé, N2C releva les manches de sa robe de chambre et tendit ses poignets.

– Puis-je cependant vous demander l'autorisation de me changer ? Je devrais mettre un costume...

– Oui, mais nous vous accompagnons dans votre chambre. Vous ne

nous échapperez pas, Monsieur Curnachjola-Canale.

– Qui parle de vous échapper ? Voyons, que dois-je revêtir, à votre avis ?

– Je m'en fous. Habillez-vous en vitesse.

– Peut-être un gris rayé Dolce & Gabbana ? Non, cela fait truand... Une veste Christian Lacroix aux couleurs vives ? Avec des Weston ? Non, cela ne fait pas sérieux... Je vais choisir un Lagerfeld en cachemire de chez Bulgari, voyez-vous. Pour vous faire honneur !

– Foutez-moi la paix avec votre honneur et magnez-vous le cul.

Quel pied d'acier ! songea le commissaire. Quel moment exquis ! Je peux emmerder N2C, le houspiller et lui promettre vingt ans de taule. Il se sentit l'âme d'un harceleur. Il le toisa tandis qu'il enfilait son pantalon. Très calme et digne, N2C laça ses souliers de chez Berluti, noua sa cravate Yves Saint-Laurent et bomba le torse : il était prêt. Le Spez' fit exprès de lui mettre les pincés.

– Les menottes ne sont pas nécessaires, murmura N2C. Je ne vais pas m'en aller, surtout pas. Je veux savoir à quel enfant de salaud je dois cette mascarade.

– Vous le saurez bien assez tôt. Nous avons vos empreintes sur le couteau qui a tué le jeune Taramzeur.

– C'est impossible ! murmura N2C, soudain blême.

– C'est hélas la stricte vérité, Monsieur Curnachjola-Canale.

N2C quitta sa maison en donnant à son nervi l'ordre de tout fermer et de rester en faction : il serait de retour bientôt. Puis il monta dans le crossovaire et ne desserra pas les dents. Mais quand il fut parvenu au premier étage de l'Évêché, une heure plus tard, il fit appeler son avocat maître Coronatti et sursauta quand le Spez' lui signifia sa mise en exam/gardavue/perquise à partir de dix-sept heures. Si un gars tel que le commissaire Spezner s'autorisait un truc pareil, c'est qu'il avait mis de côté quelques sérieux biscuits. N2C se montra donc prudent, encore plus diplomate et retors qu'à son habitude :

– Cher Monsieur Spezner, je suis bien contrit de vous donner tout ce mal. Mais il faut que vous sachiez une chose : jamais de ma vie je n'ai rencontré ce jeune monsieur Taramzeur, et je suis bien désolé qu'il ait été assassiné. Ce n'est pas de mon fait, ni de la main de quelqu'un que je connaîtrais.

– Ne vous fatiguez pas, Curnachjola. Nous avons toutes les preuves qu'il nous faut.

– Vous voudrez bien, cher Monsieur Spezner, m'appeler « Monsieur Curnachjola-Canale », sinon je serai au regret de ne plus vous causer. Si vous détenez des preuves telles que les empreintes dont vous m'avez parlé, alors elles sont fausses ; si ce sont les miennes, elles sont fabriquées. De plus, ne l'ayant pas connu, je n'aurais jamais eu le moindre intérêt à faire assassiner ce pauvre jeune homme...

– Vos empreintes se trouvent sur le couteau qui l'a tué.

– C'est impossible, Monsieur le commissaire. Impossible. Et puis-je demander quel est le brillant expert qui a trouvé mes empreintes ?

– Oh, cela ne vous dira rien... Il s'agit de l'expert de l'Identité judiciaire, le docteur Louis-David Peralta. Les empreintes de quatre de vos doigts sont formellement relevées.

N2C sursauta et maîtrisa bien vite un léger tremblement. À force de le tenir pour un associé parmi d'autres dans les mafias qu'il fréquentait de longue date, il avait un peu oublié que ce bon Lou était aussi un ténor de l'Identité judiciaire et qu'il avait la haute main sur toutes les expertises de ce genre. À Marseille, en tout cas. Il avait perdu de vue une facette du vilain petit bonhomme, et cela risquait de le perdre. Il se mit à se maudire et grommela des insultes en corse, à sa seule intention.

– Qu'est-ce que vous dites ? demanda vertement le Spez'.

– Rien, Monsieur le commissaire, rien du tout. Je me morigénais. Un de mes ennemis a dû me faire ce sale coup, je ne vois que ça...

– Franchement, Monsieur Curnachjola-Canale, dit le commissaire, un tantinet doucereux, on voit mal qui aurait la capacité de fabriquer vos empreintes et de les mettre sur un couteau.

– C'est pourtant ce qui a dû se produire, fit N2C.

Puis il se tut. Maintenant, pensa-t-il, c'est une bataille entre mes avocats et le juge. Il faut que je me fasse libérer au plus tôt et que j'essaie de faire plier Peralta. Ou le liquider ? C'est ça qu'il faudrait faire en premier, mais cela ne m'innocentera pas... Non, ce qu'il faut absolument, c'est trouver le vrai couteau, et le vrai meurtrier du petit Sadak. C'est cela qui me blanchira...

Il se mit à rêvasser en attendant le baveux. Il savait que Volpello et Saragosti allaient le cuisiner. Saragosti : voilà où était le point faible. Un brave petit gars, d'après Mélodie. Une bonne pâte... Il faisait tout ce qu'on voulait. Mmoui... Était-ce bien sûr ? Et qui lui disait que sa nièce n'était pas passée du côté du flic, après tout ? Il avait l'air de savoir se

faire aimer, cet oiseau-là.

Chapitre XXII, où l'on rencontre un maître de la confrérie d'El Khidr

« Dans l'ésotérisme islamique, et selon sa perspective
propre,
il est dit que le *Qûtb* – pôle ou chef suprême de la hiérarchie
initiatique et héritier spirituel du Prophète –
accorde son soutien providentiel,
non seulement aux Musulmans,
mais encore aux Chrétiens et aux Juifs... »

Michel Valsân, cité in Pierre Ponsoye, *L'Islam et le Graal*

L'interrogatoire avait fait souffrir Yugurthen, mais aussi Volpello. Lui non plus, il n'y croyait pas. Demeurait un truc incompréhensible : comment les empreintes de N2C avaient-elles pu se retrouver sur le couteau qui avait tué – peut-être – Sadak Taramzeur ? Il aurait fallu imaginer que quelqu'un ait réussi à prendre les empreintes de N2C, les trafiquer, les poser sur le couteau à la suite d'une manipulation extrêmement compliquée... Et qui aurait pu faire cela, à part le docteur Peralta ? Et pourquoi Lou Peralta aurait-il compromis sa carrière, ruiné son immense respectabilité en accomplissant pareil forfait ? Pour Volpello, c'était incompréhensible. Pour Yugurthen, cela laissait entrevoir quelque chose de monstrueux, d'à peine croyable, que personne ne pourrait admettre. Après trois heures face à N2C, Yugurthen frémissait, transpirait, se tordait les doigts : face à lui, N2C était un bloc, un château fort, un roc.

Ce qui l'avait encore davantage inquiété, c'est que, lorsqu'ils avaient

fait une pause parce que Volpello était sorti pisser, N2C doucement tout miel tout dégoûtant s'était penché vers lui, d'un air très aimable, susurrant :

– Faites-moi sortir d'ici. Démerdez-vous pour que je sorte vite : vous serez fastueusement récompensé. Pensez à ma nièce. Mariage somptueux, un million d'euros, villa en Italie. Cadeaux. Sinon, plus de Mélodie. Elle ne chantera plus pour vous !

Yugurthen n'en croyait pas ses oreilles. N2C voulait le corrompre, lui. Et tout de suite, il avait foncé sur son point faible, son amour, son trésor à lui : sa Mélodie. Autant cela pouvait signifier qu'il le récompenserait en effet si tout se passait bien pour lui, autant cela pouvait vouloir dire : la mort pour Mélodie, si N2C ne s'en sortait pas.

Tragédie cornélienne ! Yugurthen songea que, pour la première fois de sa vie, il était prêt à faire quelque chose pour un truand. Non pas pour N2C en personne, puisqu'il considérait, tout comme le Spez', que N2C même innocent méritait ce qui lui arrivait, mais évidemment pour Mélodie, afin qu'elle ne subisse pas les conséquences de cette étrange situation. Et se posa devant lui alors un dilemme énorme, une masse de viande avariée qu'il allait falloir dépecer : tirer du gûepier l'atroce N2C pour sauver Mélodie.

Impossible.

Qu'est-ce qui est juste, qu'est-ce qui n'est pas juste ?

Bien sûr, dans la vie, on doit faire des choix. Je le sais. Mais je vais devoir aider une crapule, le type que je déteste le plus, l'être le plus malfaisant que j'aie jamais rencontré, pour espérer qu'il ne s'en prenne pas à ma... à ma femme ? À ma Mélodie adorée... ?

Il faisait chaud, très chaud.

Yugurthen se sentit pauvre, misérable, abandonné de tous. Lui et Volpello allèrent personnellement conduire N2C dans sa cellule : devant l'évidence, le proc acceptait de prolonger la garde à vue. La perquise de la villa de N2C était en cours. Cela ne donnait rien, leur avait chuchoté le Spez'. Cela ne donnait rien parce qu'il n'y avait rien.

J'ai la nuit, pensa Yugurthen. Ce soir, je vais voir maître Al'habad. Je dois le consulter. Mélodie n'est pas là, elle négocie une vente à Antibes. J'ai la nuit. Que me conseillera maître Al'habad ? Que va-t-il me dire ?

Son service terminé, Yugurthen salua Volpello, s'empara de la Peugeot sublime et fit route vers l'Estaque. Il était dix-neuf heures. Toute sa vie, il allait se souvenir de ce soir-là : 2 octobre 2009. Dix-neuf

heures. Et la nuit. La nuit du vendredi 2 au samedi 3 octobre. Toute sa vie. Il sentit que ce qui allait se passer serait inconcevable, immense, que de toutes parts cela le dépasserait, que la mer inonderait Marseille, entrerait dans les geôles du château d'If et dévasterait la côte et ruinerait le littoral et que ce serait le début d'une ère nouvelle, que les algues pousseraient sur les Alpes et que rien ne resterait du monde d'avant.

Il se secoua, s'ébroua comme un chien : la pression sur ses épaules allait le rendre fou.

– Je vais devenir fou ! dit-il à voix haute.

Il mit la radio pour tenter de capter France Info. Des grésillements désagréables engrenouillèrent l'habitacle de la voiture. En tâtonnant, il finit par trouver sa chaîne préférée. Les nouvelles du monde. Le vaste monde. Malheureusement, cela ne divulguait que querelles au sein du PS et tsunami à Sumatra. Rien sur l'Afrique. Vingt millions de personnes menacées de famine à l'est de l'Afrique, en Somalie, en Éthiopie, au Sud-Soudan, au Kenya, et France Info n'en disait rien. Il coupa la radio et se concentra sur son itinéraire : il connaissait mal la partie ouest de la ville. Il se trompa et se retrouva rue Cazemajou, vit au loin le bassin de radoub et sur sa droite le quartier des Crottes. Enfin, il passa au-dessus de la gare de Marseille-le-Canet et retrouva une entrée de l'A7, puis gagna l'Estaque au petit bonheur la chance. Dans une ruelle, il aperçut la maisonnette de maître Al'habad, toujours faiblement éclairée – un lumignon tremblotait au-dessus de la porte d'entrée, près d'une plaque ornée d'une inscription en arabe : El Khidr, le nom de sa confrérie. Seules deux ou trois personnes du quartier savaient ce que cela signifiait. Selon certains exégètes musulmans, Khidr est le nom du personnage mystérieux qui aide saint Georges à combattre le Dragon, *dajjâl*, le ravisseur de l'Arche d'alliance. Ainsi, l'Arche qui relie les humains à Dieu, aux anges, aux séraphins et aux archanges demeure inviolée, brillante source d'énergie. Mais ceci est pour un autre livre, car nul ne livre en un seul livre tout ce qui gît dans le livre.

Yugurthen n'avait pas pris rendez-vous. Maître Al'habad l'attendait. On aurait pu penser que maître Al'habad était le *Qûtb*, l'héritier du Tout-Puissant, car chaque fois qu'il venait maître Al'habad lui disait savoir qu'il allait sonner à sa porte. Donc Yugurthen sonna à sa porte et maître Al'habad ouvrit.

– Bonsoir, Maître, lui dit maître Al’habad.
– Bonsoir, Maître, répondit Yugurthen.
– Ce doit être important car je te vois bien soucieux, mon ami, dit maître Al’habad.

– En effet, répondit Yugurthen, c’est très important, et je compte beaucoup sur vos conseils. Je crois que la vie de plusieurs personnes va dépendre de ma décision.

– C’est inexact, dit maître Al’habad, leur vie dépend de *leur* décision. L’homme est libre. Si ces personnes se sont trouvées dans une situation compliquée, c’est qu’elles l’ont voulu, ou accepté, à tout le moins.

Maître Al’habad parlait un français parfait, exquis à entendre ; dans les années cinquante, il avait été formé au Lycée français de Tunis, puis après son baccalauréat il était parti dans le désert, afin d’écouter son propre souffle. Depuis, il ne faisait que cela : écouter le souffle des autres, le souffle de sa chair, le Souffle de Dieu ; il était entré dans la Kadiiriyya, confrérie soufie bien connue puis, las de devoir tourner sur lui-même au son des mêmes musiques, il avait fondé la sienne. Mais il aimait toujours la musique. Il s’empara d’un CD qui se trouvait dans un livre et pria Yugurthen d’écouter d’abord cette musique dans la plus parfaite quiétude ; puis Yugurthen pourrait tout lui raconter et solliciter son avis. Adonc les deux amis écoutèrent la flûte de Kudsi Erguner et méditèrent un moment. Il est possible qu’une demi-heure passât sans qu’ils proférassent le moindre mot. Puis maître Al’habad prit place sur un vaste coussin, près des genoux de Yugurthen auquel il avait laissé le canapé. Car maître Al’habad tenait à se trouver en dessous de son ami. Yugurthen lui raconta tout, absolument tout, mais mélangea un peu les noms car maître Al’habad avait tenu à ne pas connaître les vrais noms des vraies personnes : ainsi son opinion serait neutre quant aux gens, car ces gens, de toute manière, il les voyait. Leur image dansait devant ses yeux tandis qu’il écoutait. Yugurthen nomma Mélodie : ma Chanson ; il appela N2C : le Pontife, car il le voyait un peu comme cela – le pape d’une religion vouée au crime et au malheur ; il baptisa Sadak Taramzeur : le Petit, car il avait d’abord voulu l’appeler la Victime, et maître Al’habad avait refusé ce surnom car nous ne sommes victimes de rien ni de personne et car nous choisissons tout ce qui nous arrive et même ayant été assassiné, Sadak avait choisi ; puis il appela Peralta : le Chirurgien, car c’était la formation que celui-ci avait d’abord reçue ;

cependant maître Al'habad refusa ce surnom car il dit qu'il voyait ce chirurgien comme un manipulateur de cadavres et comme un homme qui faisait chanter les couteaux ; donc il recommanda à Yugurthen de le nommer le Nécromobile, et ainsi Yugurthen put commencer son récit.

C'est en racontant toute l'histoire et tandis que maître Al'habad l'écoutait avec patience qu'il fut convaincu d'au moins deux choses : d'abord que Sadak, le Petit, avait été tué par quelqu'un d'autre que N2C ou l'un de ses sbires ; ensuite que, même si le Pontife n'était en aucun cas coupable et que le Nécromobile avait manigancé cette histoire de couteau qui chantait si bien, cela ne changeait rien à son dilemme : devait-il ou non aider le Pontife à s'en sortir, afin qu'au moins sa Chanson soit hors de danger et, à la rigueur, que le vrai coupable soit puni ?

À quoi maître Al'habad répondit en trois temps, car trois est le chiffre de l'Amour et le début du Multiple.

Un : le fait que le Pontife ait été un grand criminel ne changeait rien à l'affaire. Il n'était pas coupable. Maître Al'habad insista beaucoup sur ce point. Coupable d'autres méfaits, de trafics et de crimes de sang, certes ! mais le Pontife n'était pour rien dans l'assassinat du Petit. Il n'y avait pas le moindre motif à vouloir le faire condamner pour un crime qu'il n'avait pas commis. Penser qu'il devait être condamné pour le crime d'un autre parce que n'ayant pas été condamné pour les nombreux crimes qu'il avait réellement commis était l'idée d'un être pervers, qui songe à parvenir à ses fins par des moyens frauduleux. Une fraude peut être envisagée si elle est faite au nom de l'Amour. Par exemple – et maître Al'habad allait y venir – pour protéger la vie de cette femme que Yugurthen appelait sa Chanson.

Deux : le vrai criminel se trouvait toujours ailleurs que ce que Yugurthen pouvait imaginer, parce que Yugurthen avait cherché au lieu de trouver. Il faut trouver d'abord, et chercher ensuite. Or la police faisait exactement l'inverse. Il faut trouver le coupable : par exemple, grâce à la divination ; et ensuite, chercher les preuves. La police n'usant pas de la divination, elle trouvait rarement et cherchait toujours.

Trois : le Pontife avait proposé un marché. Yugurthen pouvait parfaitement faire semblant de se laisser corrompre : il n'acceptait pas ce marché et cette infecte corruption par souci de lucre ni par intérêt personnel, mais pour la cause la plus sacrée : protéger la vie de sa Chanson. Maître Al'habad savait que Yugurthen détenait un cœur pur et

ne cherchait ni l'argent ni le pouvoir sur qui que ce soit. Il aimait sa Chanson d'un amour tendre et bienveillant. Il pouvait donc inventer un coupable de rêve afin que le Pontife soit libéré et que soit nargué le Nécromobile. Les méchants se dévoreraient entre eux un beau jour. Mélodie serait sauvée. Yugurthen n'avait pas à agir selon la loi. Les lois des hommes sont des codex de fumée qui sont dispersés aux vents de l'Histoire et des histoires. La seule loi qui compte, maître Yugurthen le savait bien, est la loi de l'Amour. L'Amour est le seul critère et le seul moyen. Critère pour juger, moyen pour agir. L'Amour définit la vraie Loi.

Maître Al'habad bénit son élève et lui dit :

– Bonne nuit, Maître Saragosti.

– Bonne nuit, Maître Al'habad. Merci mille fois !... Au revoir.

Il remonta dans la sublime automobile et n'omit pas de remercier l'Harmonie universelle qui venait de le guider ainsi ; puis il invoqua la Mère du Monde, Notre-Dame, Sophia la Sagesse, l'Image de la Perfection qui, unie au Tout-Puissant, compose et forme la Source de toutes les sources.

– Amour à Toi, Notre-Dame, Sophia ! Merci de m'avoir conseillé par la voix de mon Maître.

Il prit sa respiration et poussa un profond soupir :

– Si j'ai bien compris, murmura Yugurthen pour lui-même, je vais durant la nuit inventer un coupable ou un faux témoignage, innocenter N2C, charger un parfait inconnu et sauver ainsi Mélodie. Allons-y !

Chapitre XXIII, où l'on retourne à la cité du Bon- Secours

« Lentement le jour apaisa ma peur et remua la ville. »

René Frégni, *Maudit le jour*

Taper Zimzaoui.

Pourquoi ne pas serrer ce petit dealer de merde, qui se trouvait à l'hosto juste au moment du meurtre de Sadak ? Il n'y aurait qu'à lui faire dire qu'il avait menti, qu'il était allé se faire recoudre la gueule plusieurs heures après ce qu'il avait d'abord prétendu, que l'infirmière s'était emmêlé les pinceaux dans les heures, que lui, Zimazoui, avait vu, de ses yeux *vu*, le meurtrier de Sadak et que le couteau lui avait bien paru être un long désosseur à lame effilée, pas du tout un noble couteau corse à lame en damas.

Yugurthen alla manger une pizza au centre commercial proche des Arnavaux. Le rade de misère allait fermer. Mais la serveuse connaissait Yugurthen et savait qu'il était un flic. Elle décida de le servir et tenta de le draguer, sans succès.

– Z'êtes amoureux, ça se voit, Commissaire ! dit la fille.

Elle avait déboutonné le haut de sa blouse rayée et laissait entrevoir des avantages bien ronds, bien soutenus et agréablement jumeaux.

– Ne m'appelle pas comme ça. Je ne suis qu'un petit inspecteur obscur, parfois éclairé par une lumière nouvelle. Je me comprends ! Je cherche Zim, le microbe qui deale des saloperies sur le secteur. Est-ce que tu l'aurais aperçu ces derniers temps ?

– M'en parlez pas ! Il vient avec ses potes et se fait servir des pizzas gratos ! gémit la belle aux seins offerts.

– Calme-toi ! Tu vas faire exploser ton Wonderbra. Dis-moi où est Zim et je te promets qu'il ne viendra plus bouffer des pizzas ici. Plus jamais.

– Que le Ciel vous entende ! Il est sûrement au Bon-Secours, en bas du bâtiment B, quatrième entrée, avec son *posse*.

– Merci, dit Yugurthen. Tu vas être contente du résultat.

Il sortit du rade avec une part de pizza dans la main gauche, tandis que de la dextre il vérifiait son .38 court. Il marcha d'un pas rapide vers la cité et repéra le bâtiment B. En effet. Toute une bande de caillera se prélassait, assise sur les marches ou adossée à la porte de l'ascenseur. Et ils entouraient Zimzaoui, de taille moyenne, très laid, grand nez dessous casquette.

Les gaillards le laissèrent entrer, d'un air interrogateur : un prêcheur ? Un cousin ? Un keuf ?

– T'es qui, toi ? demanda l'un des garçons.

Yugurthen lui balança la crosse de son Beretta dans la figure et donna un grand coup de pied dans les burnes d'un autre, qui s'approchait.

– Je suis un keuf ! dit-il. Et je suis dans une putain de méchante humeur ! Ça va être totale chourmo si vous me laissez pas causer tranquille avec ce Zimzaoui de merde.

– Putain con, cria l'un des gars, tu frimerais moins si t'avais pas de pétard !

– Tu vas nous tuer si on reste ? demanda un autre tout petit à casquette IV.

– Une balle dans la jambe, rétorqua Yugurthen. Je suis pas un tueur. Juste un keuf, mais vachement maladroit ! Tu veux voir ?

– Zarma ! Il est naze, çui-là, on s'en va ! Viens, Karim, dit le tout petit à l'un des grands, on va tirer sur un cône.

– C'est ça, fit Yugurthen, allez fumer à ma santé ! Viens par là, toi, dit-il à Zimzaoui.

Le dealer ajusta sa casquette et tenta de prendre un air respectable :

– Vraiment, ce coup-ci, j'ai absolument rien fait, M'sieu Saragosti. Là, ce coup-ci, je comprends pas !

– Arrête de dire « scoussi » ! dit Yugurthen. Tu n'as rien fait, mais tu vas en faire un max pour moi, cette nuit. Sinon, je confisque ta dope

(elle est dans la poubelle de l'entrée du 3 et t'en as pour dix plaques au moins, ça te fait douze mois aux Baumettes à vue de nez), puis je vais voir le Brako ton fournisseur et je lui dis que tu m'as donné son blaze. À ta sortie de taule, tu auras droit à des coups de batte de base-ball dans les tibias, histoire de finir tes jours en rééduc dans les Alpes de Haute-Provence !!!

– Mais qu'est-ce que j'ai fait pour que vous me... ?

– ... Me haïssiez ainsi ? Justement, tu ne m'as rien fait, mais je te déteste. Je hais les dealers. Vous attirez les minots dans la poudre et vous les tenez comme un poussin dans la pogne du chasseur. Vous niquez leur vie jusqu'à l'os ! Pour moi, vous êtes pires que des pointeurs car, eux, ils niquent les gosses qu'une ou deux fois ! Vous, les dealers, vous niquez les gamins pour la vie.

– Arrêtez, c'est pas vrai ! J'oblige personne à m'acheter de la came ! Ils viennent tout seuls ! Putain, c'est pas vrai ! Me dites pas que vous pensez comme ça ! pleurnicha le laid.

Yugurthen en rajouta un peu. Il mit une gigantesque torgnole dans la figure de Zimzaoui et le secoua. Celui-ci, saignant du nez qui, nous l'avons dit, était grand, se mit à geindre.

– Je vais t'expliquer ce que je veux que tu fasses, dit Yugurthen.

L'affaire était compliquée et Zimzaoui mit un peu de temps à tout enregistrer : il comprit l'ensemble du plan parce que c'était tordu. Si ça avait été simple, il aurait eu davantage de difficultés ; mais comme il s'agissait d'une engatse majeure, il se sentit en terrain familier. Il monta d'abord dans le bâtiment 3 chercher sa meuf puisqu'elle faisait partie du plan – la pièce maîtresse. La donzelle, une petite souris nommée Josépha, leur ouvrit et couina qu'elle ne partirait jamais en pleine nuit. Cependant, quelques coups de pied zimzaouiens la persuadèrent de modifier ses habitudes. Yugurthen resta chez elle tandis que le dealer expliquait le plan :

– Tu as bien compris ? Tu vas à cette adresse, tu demandes à parler au commissaire Spezner, tu insistes à mort, tu dis que tu l'attendras jusqu'à huit heures du matin s'il le faut, tu pleures, tu leur fais un ramdam d'enfer, faut que le commissaire, il se pointe et qu'il t'écoute comme le journal de vingt heures.

– Ça va, je suis pas débile, tout ça je saurai faire, coupa Josépha.

– Mmoui, bon ! Pour le reste, t'as bien compris : t'as vu le killer, il avait une capuche, tu pouvais pas voir sa figure, et surtout, surtout, un

couteau super-long, une lame super-effilée. Tu lui dis que cette lame, elle brillait dans la nuit comme tes yeux, ma quique ! Allez, mets ton blouson, je te dépose tout près de la Keuf House !

– Je te laisse y aller avec elle, dit Yugurthen. Vous m’avez jamais vu. Jamais ! Si tout se passe bien, Zimzaoui, tu me verras plus traîner sur ton secteur pendant un an.

– Parole ? fit Zimzaoui en se touchant le nez.

– Parole ! répondit Yugurthen.

Le dealer et sa souris partirent dans la nuit. Yugurthen aperçut les feux d’une BMW blanche qui s’éloignait. Il décida de les suivre de loin pour vérifier qu’ils se rendaient bien au commissariat du 1er. Il était deux heures du matin.

Ayant vu la souris de Zimzaoui pénétrer dans le commissariat, il se sentit à moitié délivré. Son plan était fou, mais ça marcherait forcément. À cela un motif principal, et plusieurs autres mini-motifs qui s’imbriquaient par-dessus, un vrai Playmobil grand format. Et d’un, le Spez’ était malgré tout consterné qu’un fort et impressionnant bestiau de la taille de N2C se fût laissé prendre dans une histoire pareille – il allait falloir se battre contre Coronatti, un avocat énorme qui allait le faire sortir en quelques heures, puis affronter la presse. Très encombrant, multiprocédural et lourdingue. Et de deux, les empreintes de N2C soulevaient un énorme problème : quelqu’un de la maison les y avait mises, mais qui ? D’où gigantesque schproume de haut en bas de la machine administrative, avec soupçons de trahison, ambiance de merde pendant des mois, etc. Et de trois, le mobile était nul, inexistant, dombi. N2C n’avait pas la moindre raison de fumer le petit Arabe – comme disait le Spez’. Bien qu’il eût été tué sur son territoire, non seulement il n’y était pour rien, mais il avait cherché par tous les moyens à savoir si l’enquête avançait, pour savoir qui ou quoi fumait le cheptel dans son secteur. Juste par soif de pouvoir : montrer qu’il savait tout, contrôlait tout. N2C était allé jusqu’à missionner une Mélodie comme envoyée spéciale (mais cela, le Spez’ ne devait surtout pas l’apprendre, *of course*).

Quelle belle, quelle merveilleuse envoyée spéciale, songea Yugurthen. Non, non, pas de ça, je vais finir par me branler en pensant à elle, ça va pas, je dois rester hyperconcentré sur ce plan. Voyons, dès que N2C va être libéré, puisque le Spez’ ne pourra jamais le garder après le « témoignage » de Josépha, je saurai peut-être qui a manigancé

ce truc. Car N2C doit le savoir, lui ! Bien. Et j'ai un autre biscuit de secours : il y a bien les empreintes de N2C et de la dame sur le couteau ; mais rien ne prouve que c'est ce couteau-là qui a tué Sadak. Ils n'ont pas retrouvé de sang humain, puisque le couteau a servi ensuite à trancher des rôtis. De plus, ce couteau, trop corse et trop Curniciulu pour être honnête, est venu à point nommé : il paraît fait pour inquiéter et charger N2C à mort.

Qui a pu fournir ce couteau ? Qui pouvait choisir exprès un couteau corse pour faire accuser N2C ou ses hommes ? Qui a fait l'expertise et a été le seul à pouvoir mettre les empreintes sur le couteau ?

Ce n'est pas possible, se dit Yugurthen dans sa Ford intérieure. Pardon, sa Peugeot intérieure. Son for de Brégançon. Ce n'est pas possible !

Il n'y a que Lou Peralta.

Le docteur Louis-David Peralta.

C'est lui qui a monté ce truc.

Je n'arrive pas à le croire.

C'est Peralta qui est derrière tout ça.

Avec mon plan, N2C sort demain matin, donc tout à l'heure, et il va le faire tuer.

Chapitre XXIV, où l'on a encore tué des êtres humains

« La nuit, ils écoutaient la maison craquer
et se tordre de douleur comme une femme en gésine. »

Albert Cossery, *La Maison de la mort certaine*

Le cadavre gisait au milieu de la rue, entre trois poubelles que la mitraillede avait dû déplacer. Le docteur Bruckner de l'Identité judiciaire avait tout de suite reconnu son collègue : Lou Peralta. Il avait été abattu dans sa Mercedes Classe E, et les tueurs l'avaient sorti ensuite pour le mitrailler derechef et le hacher menu. Son visage était méconnaissable mais, sa montre et ses boutons de manchette, Miss Bruckner les connaissait par cœur. Depuis quelques années, elle se disait que son honorable collègue fricotait dans des affaires pas nettes et qu'il bricolait toutes les preuves qu'on voulait, mais enfin, la star, c'était lui, pas elle. Elle ne mouftait pas. Il y avait déjà suffisamment d'engatses à l'IJ et dans la police de Marseille en général. Et sur la Côte. Et partout. Inutile, de son point de vue, d'en rajouter.

Les inspecteurs Volpello et Saragosti arrivèrent dans la voiture du Spez'. Le beau crossovaire brillait au soleil. Pour un début octobre, il faisait très beau. Trop chaud, même. La climatique réchauffure, voyez-vous. Le Spez' ôta sa veste et la posa dans la voiture. Il salua galamment madame le docteur ou la docteure, on ne sait plus avec tout ce poco, et se pencha sur la victime. Il savait déjà.

– Nom de Dieu, on n'a pas fini d'en entendre ! gémit-il.

– Ça va jaser dans les rédactions, fit Volpello.

– Vous, profil bas ! gueula le Spez'. Et surtout, me faites pas chier ! C'est l'un de vous qui a dégotté cette Josépha, j'en mettrais ma main à couper ! Un témoignage qui arrive à point nommé, un couteau différent du couteau corse, je suis obligé de libérer N2C, et voilà, ça n'a pas traîné : il a fait liquider Peralta, qui était sûrement à l'origine du couteau chanteur ! Les polyphonies corses !!!

– Soyez pas injuste, patron ! dit Volpello, très mécontent. On n'y est pour rien, et de plus ça vous élimine une brebis galeuse : si c'est bien N2C qui l'a fait fumer, c'est que le Peralta, ben il trafiquait dans des trucs pas très *clean*. Maintenant, la chourmo, ça va être de nous défendre devant les journalistes : je les entends déjà, les flics sont tous des pourris, blablabla, même Peralta le génie de l'Identité judiciaire, blablabla...

– C'est ça, Volpello, nous faites pas un dessin. On avait compris. Je n'ai même pas une brindille pour coincer et resserrer N2C puis... Merde, tiens !!! Saragosti, les autres vous ont appelé ?

– Oui, dit Yugurthen. Il y a cinq minutes. Nerbère est allé vérifier. Curnachjola-Canale était en compagnie de la fille d'un de ses amis, Elsa Martinelli, et de deux copines à elle. Il et elles se rendaient au vallon des Auffes afin de déjeuner dans un grand restaurant que vous connaissez. Bien entendu, il ne sait rien, n'a rien vu et a présenté ses condoléances pour le décès de notre, mmmh... collègue.

– Oui. D'après ce que j'ai désormais compris, maugréa le Spez', ça serait plutôt un collègue à lui, pas à nous. Nom de Dieu ! Qui aurait pensé que Peralta fricotait avec la Grande Truanderie ? Il a dû se dire que N2C se faisait vieux et qu'il devait laisser la place... Putain ! Peralta chef de gang ! Attendez un instant...

Le commissaire Spezner s'empara de son téléphone, qui beuglait à fendre l'âme.

– Allô ? C'est vous, Nerbère ? Quoi ?! Qu'est-ce que vous dites ? Quoi ?!!

Les inspecteurs et le docteur Bruckner considérèrent, inquiets, le commissaire qui devenait pâle, livide, défait, et se ratatinait à vue d'œil. Il ferma son cellulaire et dit :

– On a quatre macchabées à la Belle de Mai. Venez, Docteur, vous nous suivez, s'il vous plaît.

Dans la voiture, il précisa, à l'intention de Volpello et de Saragosti :

– Truffés de balles, le même mode opératoire. Quatre gars qu'on soupçonne d'avoir donné dans la poudre, les armes et les filles. Peut-être des amis de Peralta, allez savoir ?

– On dirait que N2C a lancé une opération nettoyage, dit Yugurthen.

– Ça y ressemble, fit le Spez'.

– S'il dispose de bien davantage d'hommes que Peralta, ça va faire du grabuge, dit Volpello. Comment se fait-il que nous n'ayons jamais vu Peralta en truande compagnie ?

– Un point commun avec N2C, murmura Yugurthen. Il était intelligent !

– Probable, dit le Spez'. Bon, arrêtez de faire les malins, tous les deux : ça m'énerve.

Ils passèrent entre les casernes du Muy et Busserade et atterrirent dans la rue Belle-de-Mai. Ils remontèrent à gauche vers la Poste et virent la devanture d'un bar en miettes, réduite à l'état de confettis et de sucre glacé pour *pandoro*. Les affiches jaunes qui appelaient à la votation populaire pour défendre la Poste avaient été privatisées au calibre .45. Les Suisses utilisent depuis longtemps le mot votation et personne n'y trouve rien à redire, songea Volpello. Rien à voir.

– Je vais me réveiller, dit Volpello à voix haute.

Il est vrai que le spectacle était abominable. Les cadavres étaient éparpillés autour de ce qui avait été leur voiture et des lambeaux de chair tachaient la tôle ainsi que les chaises du café. Maculé de sang, un cendrier s'était encastré dans le dossier d'une chaise en plastique.

Joseph Weber, l'expert armement de l'IJ, venait d'arriver. Il était accroupi au milieu des quatre morts. À travers ses gants de caoutchouc, il se brûlait les doigts à cause des douilles : les balles avaient pourtant été tirées dix ou quinze minutes auparavant. Lui aussi voulut faire le malin :

– On commence à voir ça depuis deux mois, dit-il. C'est du .45 ACP. Les pistolets XD sont livrés avec un chargeur de dix, plus un porte-chargeur qui en contient deux, de treize balles. Plus une dans le canon égale trente-sept balles en tout. On reconnaît le XD à ce que les mecs tirent souvent plus de trente balles. Avec un Glock, ils n'auraient pas autant de réserve.

– Ça vient d'où, ces vacheries ? demanda le Spez'.

– Oh, de Croatie... C'est une marque qui a été rachetée par Springfield Armory.

– On peut les tracer et remonter la filière ? Qui fournit ces trucs-là, chez nous ?

– Sais pas, dit Joseph Weber. Ils viennent de loin. Peut-être des Russes...

– Notre N2C aurait-il des copains chez les Russkoff ? susurra Volpellio.

– Taisez-vous, Volpellio, dit le Spez', épuisé. Je vous en prie.

Il poussa un profond soupir et reprit :

– Bon, on rentre... Si N2C a convoqué des amis russes ou tchéchènes pour fumer ces gars-là, de toute façon, on ne trouvera rien. Même le téléphone qui a servi à les appeler se trouve déjà au fond de l'anse de Maldormé.

– Il y a plus près, fit Volpellio. S'ils étaient au vallon des Auffes, tout près il y a le port du Prophète. On peut envoyer les plongeurs.

– Taisez-vous, Volpellio ! répéta le Spez'.

Chapitre XXV, où un professeur se lâche grave, style journée de la jupe

« ... Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondements encor mal assurés.
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
Que cent peuples surgis des bouts de l'Univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers,
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles
Et de ses propres mains déchire ses entrailles ! »

Pierre Corneille, *Horace*

Le lendemain, Yugurthen se rendit dans sa Maison Poulaga préférée. Il y constata que l'ambiance avait changé. C'était Robert Parano contre Georges Psychopathe, avec Mohammed Sourcils froncés et le commissaire Craignos. Tout le monde parlait, bavassait, tchatchait, insultait, soupçonnait, supputait, suppurait en fin de compte. Le vil pus de la calomnie et des méfiances accumulées se répandait partout, dégageant une puanteur abominable.

Si en effet l'as des as, le prince de l'IJ, le bon et noble chevalier de Peralta s'avérait un infâme gangster fabricant de preuves et d'empreintes, s'il avait fourni du Curniciulu copieux et chanteur afin de faire accuser son père ou oncle ou âme damnée le très honorable monsieur de Curnachjola-Canale dit N2C pour les intimes, ne pouvait-on, ô misère ! ne pouvait-on redouter que d'autres brebis tout aussi galeuses, dissimulant d'énormes calibres sous leur lainage empestant la

poudre, ne se trouvaient au commissariat et n'eussent fait leur nid à l'Évêché aussi, chez Pandore & Schmitt Limited ?

Dans cette atmosphère d'enfer et pouacreuse à souhait, il était inutile de songer à travailler. Yugurthen laissa un bout de papier à Sylvie afin de signaler qu'il repartait sur les traces du vrai meurtrier de Sadak Taramzeur. On l'avait un peu oublié, encore une fois. L'assassin de Sadak courait toujours.

Ayant passé une nuit très courte en compagnie de Mélodie la délectable, qui suivait toujours pas à pas l'enquête de son homme et n'en rapportait à N2C que d'infimes brimborions, Yugurthen se dit que, honte à lui, il risquait de toucher bientôt son infâme récompense : Mélodie lui apprit qu'elle avait bien dit à N2C qu'il était à l'origine du témoignage salvateur de la dénommée Josépha. Toujours installé dans son restaurant du vallon des Auffes afin que chacun pût voir où il était (et qu'il ne maniait jamais de XD Tactical Compact calibre .45 ACP), l'oncle bienveillant avait dit qu'il bénissait son futur gendre.

Tout ceci manqua de faire débander Yugurthen, cependant Mélodie sut le convaincre que, si plus tard venait une récompense, ce ne serait rien à côté de ce qu'elle allait pouvoir lui faire durant la nuit : cravate de notaire, brouette chinoise, double looping arrière et dans la pounatche, et Yugurthen se laissa enjôler. Mais il avait peu dormi. Ce fut donc avec des yeux chassieux, les cils garnis de croûtes de munster, qu'il se dirigea vers les Arnavaux où il avait donné rendez-vous à son frère, Ramdane le bien nommé. Il s'agissait de faire semblant d'enquêter, de patienter jusqu'à l'heure du fly, puis de consommer un couscous dans l'une des gargotes appuyées au marché aux légumes.

Yugurthen vit tout de suite que son frère n'allait pas bien.

Un déluge de paroles, d'emblée, fut déversé sur le frère policier. On se serait cru quelques heures avant, au commissariat. Haines diverses, détestations, phobies, une foulitude de trucs dégoûtants s'abattit sur le pauvre Yugurthen : et que les policiers n'intervenaient jamais dans les lycées ; et qu'ils n'arrêtaient jamais un minot à la sortie du collège, alors qu'ils devraient, hein, pour l'exemple ; et que les autres profs sont des sagouins, des gâche-métier, des sectateurs du Grand Décervelage ; et que la proviseure, oh ! la proviseure, pire créature jamais répandue sur Terre, déesse Kâli régnant parmi les schtroumpfs, trafiquante de substances illicites et non identifiées, délatsuse, pardon ! dénonciatrice, agent du KGB, pire, de la Tchéka, soumise aux pires

oukases du rektorat de l'Akkadémie, titulaire de la chaire de Fourberie à l'université du Roucas blanc, la proviseure, donc, était une chienne Cerbère issue du tréfonds de la Shaïtania ; et que Marseille verra sous ses pieds crépiter des volcans donnant sur des gouffres grands et insondables ; et que cette ville est un océan de déchets en répugnante putréfaction ; et que les portes de l'Enfer s'ouvriront d'un seul coup d'un seul pour l'engloutir toute, Babylone, que fais-tu de tes enfants, ô Babylone, où donc est ta victoire ! ?

Ah gaga dagaga plouf plouf ! songea Yugurthen en écoutant son pauvre frère. Ce dernier trépignait sur sa chaise en plastoque, puis commanda un couscous merguez dont il avait horreur, lui qui dans un tel endroit ne mangeait que de l'agneau kasher. Yugurthen commanda donc un bon couscous mouton et proposa à son frère d'échanger leurs assiettes. Ceci fut le déclenchement d'une diatribe encore plus virulente que celles qui avaient précédé. Quoi ! Échanger nos assiettes ! Manger la nourriture commandée par un impie ! ? Mais lui, Ramdane, s'était renseigné ! Oui, renseigné, Monsieur ! Il savait, assurément il savait, que les merguez de cet établissement étaient parfaitement saines et kasher, certifiées par le Grand Rabbinate de Nahariya ! De bonnes merguez de chez Zouaghi, saines, rouges comme le sang d'Abraham, onctueuses comme le sable de la mer Morte ! Parfaitement !

– Est-ce que tu as eu d'autres soucis dont tu ne m'aurais pas parlé ? demanda gentiment Yugurthen.

– Quoi ! Quoi ? explosa Ramdane. Mais c'est toi, ah ! attention ! n'inverse pas les rôles ! c'est toi qui ne me parles jamais de rien ! Tu ne m'as rien dit de ton enquête, là, sur ce jeune homme assassiné, tu ne m'as rien dit, je suis quand même ton frère, qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu ne me dises jamais rien ? !

Yugurthen, innocent comme l'oiseau qui vient de naître, se mit donc en devoir de narrer tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il avait acquis la certitude que monsieur Rebuffel n'était pour rien dans cette histoire. Il commentait les journaux qu'avait brandis son frère, lui expliqua le complot Peralta, lui suggéra que N2C venait de se venger, bref, croyant que ces horreurs allaient calmer son Ramdane de frère, aimablement, il lui raconta tout, absolument tout. Presque tout.

– Mais enfin, dit Ramdane, je retiens un élément qui... Je retiens un élément qui me sidère, qui m'effraie, qui m'éloigne de toi ! Toi, mon frère ! Tu sais que je t'ai bercé dans mes bras quand tu étais petit !

Notre mère, que le Tout-Puissant la bénisse, te confiait à moi lorsqu'elle faisait les gâteaux de la fête de Kippour. Et toi, toi, tu me dis que tu es allé prendre conseil chez... chez qui exactement ? Un sorcier musulman !?

– Non, c'est un maître soufi, c'est un homme plein de sagesse, dit Yugurthen avec patience.

– Tu es devenu fou ! Les soufis sont des musulmans ! Ce sont nos ennemis !

– Je n'ai pas d'ennemis, ni chez les musulmans, ni ailleurs, expliqua Yugurthen. Le soufisme est né de l'islam, mais les soufis ne sont pas musulmans au sens habituel du terme. Ce sont des mystiques, attentifs à la recherche spirituelle des autres religions, y compris du juda...

– Quoi ! Quoi ? ! le coupa Ramdane. Tu es un impie ! Tu es un foutu mécréant ! Ces gens sont nos ennemis ! Si nous étions en Israël et eux derrière le Mur, ils nous lanceraient des roquettes !!!

– Tu es fou, Ramdane, ça n'a rien à voir, je t'assure... murmura Yugurthen, peiné.

– Tu es devenu un ennemi ! hurla son frère. Un ennemi des *Yid* ! Tu ne mérites pas d'avoir des parents nés dans le M'zab !

Des gens dans le restaurant commencèrent à s'inquiéter. Ramdane gesticulait. Le patron, un bon gros à moustache, vint à leur table dire que nous sommes tous frères.

– J'ai des amis arabes, et juifs comme vous, et frankaouis, dit-il à Ramdane. Vous devriez...

Il s'interrompit net. Ramdane brandit le couteau du repas et voulut le planter dans la poitrine de son frère.

– Chien de truie ! cria-t-il.

Mal affûté, maladroitement manipulé, le couteau entailla le blouson de cuir de Yugurthen, qui blêmit, et le couteau glissant se perdit vers sa serviette. De surcroît, Ramdane vacilla et s'affala sur la table dans l'assiette de couscous, renversant la carafe, le vin et les merguez.

– Bordel de... ! Bonté divine, qu'est-ce qui t'arrive ? murmura Yugurthen.

– Fils du porc et de la... de la... !

Il se mit à bredouiller, à baver. Le patron de la gargote appelait déjà police-secours. Yugurthen lui montra sa plaque et dit qu'il faisait partie de l'orchestre. Une heure plus tard, Ramdane était acheminé vers le service psychiatrique de la Timone.

Yugurthen se mit à trembler, violemment secoué par cette incartade. Ramdane avait voulu le tuer. Lui, le bon Ramdane, le professeur, celui qui avait été son modèle quand il était adolescent, Ramdane devenu fou avait voulu tuer son propre frère. Yugurthen secoua la tête comme pour s'ébrouer. Il aurait voulu se débarrasser de ce frère biblique ou archaïque, mais les petits bouts d'intolérance et de haine merdeuse lui collaient à la peau comme de vieux chewing-gums sales.

La haine. Les menaces. Les imprécations.

Il entrevoyait son frère tel Philippulus le prophète, ce savant devenu fou qui, dans *L'Étoile mystérieuse*, passe devant Tintin en apostrophant les gens : « C'est le châtiment ! Faites pénitence... La fin des temps est venue !... » Comment se fait-il que tous ces mystagogues ne pensent pas d'abord à la seule fin qui soit intéressante : la fin des fins ?

Yugurthen se mit à déambuler à travers le marché des Arnavaux, perdu, devenu plusieurs à cause de ce frère séparateur, plus grand commun diviseur, méchant faux frère fou, et ne vit pas que les tracteurs qui nettoyaient le marché soulevaient, d'un filet d'eau, des feuilles de chou et de blettes qui menaçaient de nuire à ses Dr Martens.

Chapitre XXVI, où le titre de cet ouvrage n'est pas expliqué – mais rien n'est certain

« Avec la reine Omphale ayant fait la dînette,
Déposant sa massue Hercule fait minette. »

Théophile Gautier, *Poèmes libres*

Il fallut bien tout l'après-midi à Yugurthen pour digérer ce qui venait de se passer. Son frère... Comment dire ? Comment formuler l'impensable ? Son frère était capable de tuer. Il avait essayé. Avec un couteau de table, d'accord, parce qu'il n'avait que cela sous la main. Mais Yugurthen avait vu son regard sanguinaire. Ramdane pouvait tuer.

Ayant enfin le loisir de passer la soirée avec Mélodie la merveille, Yugurthen s'ouvrit de cet effrayant constat et requit l'opinion de sa belle. Ils venaient de s'offrir un souper fin. Mélodie était en train de lisser sa magnifique chevelure lorsqu'elle s'interrompit, la brosse en l'air. Ses délicieux yeux vert d'eau plongèrent dans ceux de son amant :

– Ne me dis pas... commença-t-elle.

– Quoi donc ? Que veux-tu dire ?

– Ne me dis pas que tu soupçonnes aussi ton frère pour la mort de Sadak ?

Yugurthen tomba des nues. Cela l'avait effleuré, mais il avait chassé cette monstruosité à grands coups de balai : même (et surtout) les policiers mystiques sont pourvus d'un inconscient de belle taille. Il avait songé à un mobile absurde. Puisque Mélodie abordait ce sujet, il osa

l'exposer carrément :

– Ça semble être une folie mais, avec ce que j'ai vu ce midi, je crois que tout est possible.

– Et donc... ?

– Donc je suppose que Ramdane a pu être jaloux, à l'époque où j'hébergeais Sadak. Ramdane est mon frère, il venait d'être veuf, il souffrait. Est-ce qu'il aurait aimé que je sois plus proche de lui, que je m'occupe de lui davantage ? Il ne l'a jamais dit, mais ce n'est pas impossible.

– Et tu crains qu'il n'ait ressenti de la jalousie à l'égard de Sadak ? Ce serait un peu gros ! D'après ce que tu m'as dit, Sadak vivait comme un clodo, et tu l'as seulement dépanné en lui offrant un bout de ton appart. Tu n'as rien fait de plus...

– Oui, c'est vrai, mais je l'invitais à manger, je lui filais 10 euros par-ci par-là, je lui ai donné ma parka, je le traitais presque comme mon... mon petit frère. Est-ce que Ramdane n'aurait pas flairé ça ? Est-ce qu'il ne se serait pas dit : tiens, Yugurthen s'est choisi un petit frère au lieu de s'occuper du sien ?

Mélo die se glissa près de Yugurthen et se lova sur le canapé. Elle lui montra qu'elle ne portait rien sous sa jupe à part un string minuscule et ouvert en son milieu. Aussitôt, son amant serpenta vers le haut de ses cuisses, taquina son pubis, lécha son clitoris, mangea son petit-suisse. Elle passa deux doigts sur sa braguette et commença de défaire un bouton.

– Tu ne trouves pas que tu interprètes un peu n'importe comment ? Tu ne sais même pas si Ramdane a pris garde au fait que tu hébergeais Sadak.

– Je vivais une partie du temps avec Mina, tu sais, ma copine qui est partie en Turquie. J'étais préoccupé par le fait qu'elle n'était jamais là. Je n'ai pas fait attention aux réactions de Ramdane. Il peut avoir été jaloux de Sadak et ne pas l'avoir montré. De plus, il s'est mis à développer une haine contre tout ce qui est arabo-musulman. Peut-être qu'il haïssait Sadak. Je n'en sais rien.

Yugurthen cessa de lécher, attendant la suite. Mélo die défit encore deux boutons, s'empara du membre de son amant et commença de le sucer goulûment. Puis elle s'arrêta, sortit délicatement le dard de sa bouche, planta son regard d'eaux et de brumes dans les yeux de Yugurthen et lui répondit, avant de réengloutir l'objet de son désir :

– Tu penses que tu vas enquêter sur ton frère ?

– Je ne sais pas... Ouh lala ! Arrête, je ne vais plus pouvoir te parler !

– Mais si ! Tu te sens obligé d'enquêter sur Ramdane ?

– Oui... Oh, par pitié !

Mélodie le libéra un instant, écarta la lisière du string qu'elle avait choisi pour lui, le chevaucha et s'installa sur sa queue, l'air infiniment satisfaite.

– Je t'aime, dit-elle.

Chapitre XXVII, où l'intrigue se complique encore, à croire que l'auteur le fait exprès

« Près de la rue Pavillon,
Une putain en détresse,
En spleen de vagues promesses,
Bâille comme un accordéon.
Le barman de Bodega
Annonce la fermeture,
Un porto-flip d'aventure
Nous aide à franchir le pas. »

Louis Brauquier, *Et l'au-delà de Suez*

Une ronde inépuisable de questions tournait maintenant autour de l'affaire Sadak et autour des intérêts bien pensés de Yugurthen et de Mélodie. Allaient-ils bientôt recevoir une récompense bien imméritée, puisque N2C avait retrouvé la liberté ? Yugurthen quitterait-il la police ? Allait-il poursuivre l'enquête sur l'assassinat de Sadak ? À cette dernière question, Yugurthen pouvait répondre oui, à coup sûr. Mais aux autres... ? Il lui paraissait infâme d'enquêter sur son frère, mais il se dit qu'il y était obligé. Décidément, c'était encore une fois de la cornélienne tragédie, qui eût pu lui faire penser que les grands classiques ont été remplacés par les romans policiers. Non, absurde ! La tragédie, c'était du théâtre. Parfois du théâtre rimé, en vers et contre tous, de surcroît ! Mais là, pour le coup... espionner son frère, peut-être un jour prochain devoir le serrer, le livrer menotté à la justice ?

Est-ce qu'au contraire il faudrait l'aider à s'enfuir ? Comme pour

N2C ?

Non, jamais. Ja-mais ! Yugurthen se souvenait du pauvre cadavre méconnaissable de Sadak. Le visage bouffé par... Les traces du couteau... La salissure. Toute l'ignominie de ce qui fait un meurtre s'était concentrée là. Les gens croient que c'est facile, de relever un macchabée, qu'on finit par avoir l'habitude. Pour lui, en tout cas, c'était faux : il n'avait jamais l'habitude. Même quand il avait vu les corps des hommes de Peralta, il avait failli gerber. Ce n'est pas le cadavre qui est laid. C'est le geste qui a fait de l'homme un cadavre. Le geste meurtrier plane autour des corps tel un oiseau de proie, il est là, il subsiste, il contient tout ce qui est dégueulasse dans l'espèce humaine.

Son propre frère, avoir fait ça ?

Saloperie, immense dégoûtation ! Yugurthen se secoua et songea qu'il allait porter son rapport au Spez'. Celui-ci en lirait le quart, mais au moins le devoir aurait été fait. Le pensum. La punition. Les foutus rapports qui empoisonnent la vie. Puis il se ravisa. Il ne pouvait pas écrire qu'il soupçonnait son frère.

Il aurait fallu dire pourquoi.

Il aurait fallu exposer que lui, le brave policier du 1^{er} arrondissement, trouvant un Sadak dans la galerie marchande de la Bourse, avait proposé de l'héberger, mû par une générosité inexplicable. Quel commissaire allait avaler ça ? Une fois de plus, Yugurthen songea que les préjugés de tout ordre sont toujours un obstacle énorme. Il n'avait pas le courage de les affronter. On allait supputer qu'il avait sauvé un pauvre bougre pour mieux le manipuler ensuite, et qui disait que lui, Yugurthen, ne serait pas un jour accusé du meurtre de Sadak ? Il imaginait le rire gras des collègues : un collègue à moitié arabe ou juif ou berbère ou on ne sait trop quoi qui recueille chez lui un jeune clodo arabe ? ! Et qui maintenant soupçonne son frère d'avoir été jaloux et peut-être d'avoir tué le petit beur ? Arrêtez ! C'est une histoire de pédés, aurait dit Pondéret. Et Volpello, est-ce qu'il aurait dit ça ? Est-ce qu'il aurait calomnié son pote Yugurthen, dans ce cas-là ?

Une conclusion s'imposait : au lieu de se rendre malade avec les préjugés des autres, Yugurthen décida d'enquêter en cachette sur son frère, et d'annoncer partout haut et fort qu'il retournait aux Arnavaux ou dans la cité du Bon-Secours. Le matin : enquête dans la cité. Le soir : enquête sur son frère.

Mais le matin suivant...

Le matin suivant, l'enquête dans la cité ne lui fut d'aucun bon secours, bien au contraire.

Il entendit une voix de souris l'apostropher du haut d'un immeuble. Chacun le sait, être hélé du haut d'une tour par une voix de souris ne présage rien de bon. Levant la tête, il vit... Josépha. La petite Josépha. La copine de Zimzaoui, qu'il avait laissée se faire latter le cul sous ses yeux sans trop réagir.

Le retour de manivelle fut assez surprenant. Josépha descendit quatre à quatre et faillit le saisir au collet :

– Dis donc, poulet de mon cœur, t'as vu les niouzes ?

Le ton insolent de la charmante Josépha n'annonçait rien d'agréable. Qu'est-ce qu'elle avait à l'apostropher comme ça, cette souris borgne ?

– Tu devrais descendre d'un ton, ma jolie. Et les *news*, ça va, j'en ai eu mon compte pour cette semaine.

– Ah ouais ? Ben, con de ta mère, tu ferais mieux d'être gentil, mais alors très très gentil avec moi ! Parce que je ne suis plus avec Zimzaoui.

– Tu n'es plus avec Zimzaoui, et alors ?

– Faut te la jouer comment ? Ça veut dire que je ne marche plus dans tes engatses ! Alors, le faux témoignage qu'il m'a envoyée faire au commissariat, ben je vais revenir dessus, et je dirai que c'est toi qui me l'as commandé !

– Oh ? Tu ferais ça ?!

À toute vitesse, Yugurthen se mit à carburer des neurones, pressé comme un gabian qui sent venir la marée noire. Josépha qui voulait... Oh là, catastrophe des catastrophes ! Si elle revenait sur son témoignage, N2C serait en difficulté, et lui-même se trouverait dans la peau d'un Peralta en second : fabricant de témoignages vaut bien maquilleur de preuves. Il fit tourner tout cela à toute allure dans sa cervelle encore embrumée par une nuit où le sommeil tenait peu de place – Mélodie était souvent insatiable – et il fut pris par d'horribles projets, noyés de bruit et de fureur : tuer Josépha, là, tout de suite ? Signaler son cas à N2C et à ses sbires ? Puis il se reprit aussitôt, constatant que des pulsions meurtrières peuvent surgir chez tout un chacun, y compris ceux qui croient en une merveilleuse Harmonie universelle. Restons calmes : il n'était pas question de zigouiller Josépha, ni surtout de suggérer à N2C de le faire. Il fallait l'apaiser, ou la menacer. Il botta en touche :

– Où donc est parti ton adorable Zimzaoui de mes fesses ?

– Eh ben, il est reparti au pays, fan de pute ! À cause de sa mère qui est malade !!! Non mais on croit rêver ! Et il me dit de l'attendre pendant trois mois... Déjà, ça fait deux jours que la racaille de notre secteur se jette sur moi et me demande de vendre du tosh à deux euros le gramme !!! C'est des rats musclés, ces mecs !

– Ne t'inquiète pas pour ça. Je vais aller voir les plus méchants tout de suite : ça va les calmer. Je vais même en serrer deux ou trois. Pour ton témoignage, surtout, ne fais rien ! Surtout, ne retourne jamais au commissariat, et ne va jamais m'incriminer : d'abord, ils ne te croiraient pas. Ensuite, à son retour, Zimzaoui sera fou furieux : il te tuera. Si le caïd que ton témoignage a fait sortir ne te fait pas fumer avant.

– Zimzaoui, me tuer ? Oh, ben ça, ça m'étonnerait !

– Je le connais depuis bien plus longtemps que toi. Il peut devenir très sévère. Et le caïd aussi sera méchant. Je les connais. Je les connais vraiment, tu peux me croire.

– Tu... tu crois ?

– J'en suis certain. En plus, tu aurais l'air de quoi si tu vas au commissariat où tu as fait un témoignage sous serment et que tu veux le retirer ? ! Ça ne se passe pas comme ça, ma jolie ! Ils te mettront en examen pour faux témoignage et tu iras direct aux Baumettes.

– Oh, là ? Tu... tu veux m'estranciner, mais ça marche pas avec moi ! Je dirai juste que je me suis trompée.

– Que tu t'es trompée ! Tu as vu un mec portant une capuche, avec un couteau super-effilé dans les pognes, et d'un seul coup tu l'as pas vu ? Ou tu en as vu un autre, un Japonais avec un sabre ? ! Non mais tu crois qu'ils aiment qu'on se paye leur fiole, à l'Évêché ?

Ce n'était pas la peur de Zimzaoui ni celle des keufs ni celle de N2C, qu'elle ne connaissait pas, qui fit plier Josépha ; elle s'inquiétait surtout d'avoir l'air d'une idiote, d'une fada total paumée : les flics allaient peut-être lui rire au nez, et ça, elle ne le supportait pas. Elle exigea cependant que Yugurthen aille faire peur à toute la caillera microbienne qui voulait du tosh à deux balles. Ce que Yugurthen, en la quittant, fit avec plaisir. Il serra un Karim et un Jean-Pierre qui avaient sur eux cran d'arrêt et nunchaku, puis alla les livrer à Nerbère le Monte-en-l'air, qui roupillait au commissariat du XIIIe.

– Tiens ! Encore eux ! Ça, c'est gentil, fit Nerbère.

Yugurthen fila rapido pour n'avoir pas à endurer les sarcasmes de

Nerbère et se concentra sur son enquête. Franchement, la situation ne s'arrangeait pas.

Voyons, se dit-il, le témoignage de Josépha est ce qu'on appelle fragile... Elle ne va pas tout de suite aller au commissariat revenir sur son bla-bla, mais à la première lubie, à la première alerte, elle en est bien capable. Et je ne peux pas passer ma vie dans le quartier pour la protéger des rats musclés, comme elle dit...

Au moment où il allait regagner la maison Schmitt, il aperçut Volpello qui descendait la Canebière. Il klaxonna et lui fit de grands signes. Volpello monta dans la Peugeot transcendante.

– Tiens ! Tu t'ennuies de moi ? grinça Volpello.

– Robert, tu penses ce que tu veux, mais tu as toujours été mon pote. Tu as de mauvais côtés, mais tu es le moins désagréable de tous mes collègues. C'est aussi simple que ça !

– Woah ! C'est la déclaration d'amour ! Et à propos, ta nouvelle meuf, ça va bien ?

– Ça va très bien. Ce n'est pas de ce côté-là que je m'inquiète.

– Mon pauvre petit gari ! Allez, raconte tout à tonton Robert.

– Tu as dû constater le super-revirement genre virage à deux cents degrés qu'a fait le Spez', quand il a eu le témoignage de la petite amie de Zimzaoui...

– Oui, j'ai vu. Un témoignage qui arrive à point nommé ou à poing dans la gueule, je sais pas ! Pour moi, ça sentait mauvais. Et ça arrangeait autant le Spez' que le N2C, finalement. Me dis pas... Oh, putain con de ta mère ! Je te vois venir... Me dis pas que c'est toi qu'est allé secouer Zimzaoui pour qu'il fasse un briefing à Josépha ?

– Si, c'est moi.

– Ben dis donc, tchoutchou, j'ai intérêt à garder ça pour moi ! Tu voulais imiter Peralta, en moins reluisant ?

– Voilà, Robert. T'as tout compris.

– Ouais, ben je vais la fermer, et même oublier ce que tu m'as dit. Y a autre chose qui me chiffonne, moi...

– Mmmh... c'est quoi ?

Robert Volpello lissa son pull marron tout neuf de chez Ralph Lauren sur son gros ventre. Se tenant la bedaine, il soupira :

– Qui était Peralta ? Que faisait-il réellement ? Moi, c'est ça qui m'embête. On a eu confiance en ce mec pendant des années, il nous a fourni les expertises les plus incroyables, c'était le flic parfait, le docteur

en tout, le vrai savant, le Nobel de chimie... Et voilà qu'il se fait fumer, sans doute par les nervis de N2C... C'est un peu l'horreur, quoi, tu vois... Et la honte pour nous. T'as lu les journaux ?

– Non.

– Dans les gratos et *La Provence*, ils disent qu'on est un nid de magouilleux, qu'on est des caraques, que si on n'est pas des enclumes alors on est des malhonnêtes, et tout le toutim ! Pour eux, soit on a l'air de crétins, soit on ressemble à des crapules... Désolé, je me reconnais pas là-dedans ! Je fais mon boulot du mieux que je peux. Je suis un couillon qui pense vraiment à la sécurité de ses concitoyens. J'ai l'impression d'être un niaï.

– Qu'est-ce que c'est, un niaï ?

– Oh, tu as jamais entendu ça ? C'est un fada, un simple d'esprit.

– Ah oui. Ben alors, mon vieux Robert, on est tous des niaïs. Écoute, ça fait un siècle que les journaux nous bavent dessus, puis qu'ils nous appellent quand leur fille rentre en retard du lycée... On va pas faire la bèbe parce qu'ils nous piétinent...

– Voueï, en attendant, on n'est pas plus avancés ! Et le Sadak, il doit se retourner dans sa tombe. Tu sais que le Spez' m'a ordonné de me remettre là-dessus avec toi ?

– Non ? Ben c'est pas plus mal... Allez, le Roberto, on va se prendre un petit jaune, ça nous remettra.

Yugurthen gara la voiture rue Caissière. Ils montèrent vers la place de Lenche et s'assirent à la terrasse d'un rade. Juste à côté, le théâtre de Lenche arborait des affiches rutilantes, les pigeons picoraient des noyaux d'olives, le soleil faisait le beau et une brise légère sifflotait dans les feuillages : on se serait cru encore en été.

– Pas mal pour un mois d'octobre, dit Yugurthen.

– Oui, dit le Robert. Tu prends une mauresque ?

– Allez.

– Patron, deux mauresques.

Le garçon, un quidam famélique en nu-pieds, s'approcha :

– Désolé, Messieurs, y a plus d'sirop d'orgeat.

– T'as pas du sirop d'orgie, alors ? fit Volpello.

– Non, Monsieur, répondit le garçon, sérieux comme un pape.

– Bon, alors deux porto-flip, dit le Robert. Ça s'arrange pas, ajouta-t-il à l'intention de Yugurthen. Il fait beau, mais ça s'arrange pas des masses.

– On va trouver, fit Yugurthen, genre persuasif. On va trouver. Ça t'ennuie pas qu'on parle du boulot ?

– Non, vas-y, de toute façon, qu'est-ce tu veux qu'on jasse ?

– D'accord... Bien, nous savons que le premier couteau, celui expertisé à sa façon par Peralta, n'est pas le bon couteau. Ce Curniciulu, on l'a jamais vu, pour la bonne raison qu'il n'existe pas. Le deuxième, c'est le stylet annoncé par Josépha. Nous savons qu'il est bidon. Ensuite, il nous reste à trouver le vrai de vrai, le bon couteau si j'ose dire, celui qui a vraiment tué Sadak. Si on trouvait l'arme, je suis sûr qu'on aurait le meurtrier.

– Ben voyons ! Comme si l'assassin ne l'avait pas balancé dans un tas de ciment frais depuis des lustres !

– Note bien qu'il faut faire vite. Si par malheur Josépha revenait sur son témoignage, si N2C avait de nouveau des ennuis, je ne donne pas cher de notre peau.

– N'exagérons rien ! On ne lui a rien fait directement, quand même ! grogna Volpello, scandalisé.

Yugurthen se dit qu'il était obligé de lui cacher quantité de choses : que Mélodie était la nièce de N2C ; que ce dernier lui avait promis une récompense s'il sortait vite, et de gros malheurs pour Mélodie s'il ne s'en sortait pas ; que Josépha l'avait menacé ; et qu'il soupçonnait son propre frère, lequel devenait quasi dingo, djedje et parano à poil dur. Pour quelqu'un qui voulait être sincère, et qui en appelait à l'universelle harmonie, ça commençait à faire beaucoup. Yugurthen pensa qu'il était peut-être devenu le roi des hypocrites, un gougnafier, un laid. Puis il songea aux appâts de Mélodie, et il se sentit bien.

Volpello sirotait son porto à l'œuf tranquillement.

Mais il était loin d'être sot. Deux ou trois trucs dans ce que disait Yugurthen lui échappaient. Pourquoi était-il si pressé de clore cette affaire ? Au contraire, en la faisant durer, ils pouvaient se la couler douce. Et il avait vaguement évoqué une menace provenant du Seigneur des Anneaux, N2C en personne, avec ses chevaliers sicaires montés sur Mauser. Qui avaient sûrement liquidé Peralta, à propos. Pas trop gênés, les gars. Sûrement pas des types de Marseille. N2C avait dû faire venir une palanquée de Russes avec cargaison spéciale de pétoires croates... Qu'est-ce qu'il avait dit, Joseph Weber ? Des XD ? Connais pas ces machins-là... Encore du nouveau matos qui vient d'un pays en guerre. Revenons à N2C... Il aurait inquiété mon jeune collègue ?

Volpello siffla le reste du porto et se leva. Il en était convaincu désormais : Yugurthen lui avait caché des choses. Il se jura bien d'aller renifler tout ça du côté de N2C. Tandis que Yugurthen songea qu'il allait devoir rapido opérer une perquise discrète chez son propre frère.

Ils commandèrent un aïoli, un vrai, et puis se mirent à parler de choses et d'autres, le vent, la climatique réchauffure, les éléphants du PS et les rondeurs des Marseillaises encore vêtues comme en été.

Chapitre XXVIII, où il pleut comme vache qui pisse

« Les nuages envahissaient le ciel,
formant un plafond menaçant
qui descendait du nord-ouest. »

Tony Hillerman, *La Voie du fantôme*

Le soleil n'avait pas trop voulu s'attarder sur Marseille. À peine le port et les gros chats blanc et noir que figuraient les ferries se furent-ils réchauffés sous ses rayons bienfaisants qu'il s'en fut, sans doute pour assécher l'Afrique de l'Est et autres contrées bénies. Le soleil brille où il veut, songea Volpello. Réfugié dans la sublime Peugeot, il essorait son blouson de toile, tandis que Yugurthen, prévoyant, se changeait, balançant son tee-shirt trempé par la fenêtre.

Volpello se sentait fâché. Un, les trombes d'eau. Deux, les cachotteries de Yugurthen. Il demanda à celui-ci de lui laisser la voiture et d'aller enquêter en cachette où il voulait :

– Tu dois avoir des trucs à faire, et peut-être ça vaut mieux que je le sache pas, dit-il.

– D'accord.

Yugurthen sortit sous la pluie, ayant enfilé un gros blouson en kevlar ou en gaspard. Il comprenait son vieux pote. Et comme ça, il allait fouiller l'appartement de son frère, ni vu ni connu.

Ramdane habitait un trois-pièces aux abords de la corniche du Président-John-Fitzgerald-Kennedy. La corniche... En temps normal, ça aurait dû être trop cher pour lui, mais rien n'avait été « normal » dans sa vie : sa femme en avait hérité, puis quand elle était morte il en avait

hérité à son tour. Il vivait dans le logement où il l'avait vue souffrir et mourir. Chaque jour, il remâchait les vieilles douleurs d'autrefois. Il était comme ça, Ramdane. Il ne s'en sortait jamais.

Comme Yugurthen l'avait vu la veille à l'HP, il lui avait tout simplement demandé ses clefs afin, prétendit-il, d'aller lui chercher des livres. Restant dans sa chambre d'hôpital une grande partie de la sainte journée, Ramdane voulait lire, lire, lire. Il lui avait demandé : Kapuscinski, *Ebène, aventures africaines* ; un livre de Jérôme Garcin sur Jean Prévoist ; un gros essai de Gershom G. Scholem, *Les Grands Courants de la mystique juive*. Pour commencer, ça ira, avait dit Ramdane. Il dévorait les livres. Yugurthen mettait une semaine à lire n'importe quel livre, il en lisait un bout chaque soir, mais Ramdane, les livres, on aurait dit qu'il les mangeait.

Yugurthen monta donc la rue du Four-à-Chaux et entra chez son frère. Chez son frère... Une assez forte appréhension lui sauta au visage, avec une bouffée d'adrénaline. Et s'il allait découvrir quelque chose qu'il ne voulait pas découvrir ? Et si son frère était un meurtrier, un Caïn, une sorte de vengeur ou d'exécuteur démoniaque ? Yugurthen tourna la clef lentement, très lentement, de peur de réveiller un fantôme. L'appartement était plongé dans la pénombre. Il alla ouvrir les volets et le bon air du large, avec un paquet de pluie froide, lui gifla les joues. Il posa son blouson trempé dans la salle de bains. Rien que de très banal. Un gros tube de mousse à raser, une brosse à dents, des crèmes (Ramdane prenait grand soin de sa peau), des flacons d'eau de toilette aux trois quarts vides. Passionnant. Il alla fouiller la chambre qui servait de bureau. Est-ce que son frère dormait là, sur ce lit ? Non, il y avait l'autre chambre : celle avec le lit à deux places. Ramdane dormait dans le lit où sa femme était morte.

Yugurthen retourna dans le bureau et considéra le secrétaire attentivement. Du merisier, peut-être. Assez récent, de style anglais. Un peu haut. La tablette était un peu trop haute. Un petit ordinateur portable trônait dessus. Yugurthen mit une heure à l'étudier. Il ouvrit tout. Des fichiers de cours de français, des analyses de textes littéraires, une ébauche de roman, du courrier, un énorme fichier d'adresses de tous les Juifs d'origine nord-africaine vivant en France, des documents sur l'histoire des Juifs, sur la Shoah, sur l'Afrique. Tout cela mit Yugurthen mal à l'aise. En fouillant dans l'ordinateur de son frère, il fouillait dans l'histoire de sa famille, dans ses origines, dans toutes ces

choses anciennes qu'il voulait désormais ignorer.

Rien d'extraordinaire là non plus. Si Ramdane cachait quelque chose, il devait le faire ailleurs.

Yugurthen s'attarda encore sur ce meuble. En s'asseyant devant, il avait trouvé que ses coudes étaient placés trop haut ; ça n'était guère pratique.

La tablette était trop épaisse.

Il la tripota, appuya sur les côtés, fit courir ses doigts sur... Il entendit un clic.

Il avait dû toucher un bouton ou quelque mécanisme qui ouvrait le tiroir secret : cela s'ouvrit au milieu, dans l'épaisseur de la tablette. Pas plus de cinq centimètres de hauteur, ou plutôt d'épaisseur, et sur toute la longueur de la tablette, cela ne pouvait dissimuler que peu de chose.

Des documents, du papier à dessin. Un arbre généalogique : Ramdane avait reconstitué toute l'histoire de sa famille autrefois, au temps du M'zab. Des papiers anciens qui avaient dû appartenir à leur père. Un cahier.

« Journal ».

Le journal de son frère.

Avait-il le droit de le lire ? Non. Allez, oui, tant pis ! Comme ça, au moins, il saurait.

Yugurthen fut assez vite renseigné.

Tout d'abord, le journal en question ne comportait qu'une trentaine de pages écrites, d'une belle écriture de professeur, au stylo noir. Ramdane avait dû le commencer quelques années auparavant, en 2003, quand son épouse était décédée. Il écrivait peu, laissait des notations brèves :

[...] 5 fév. 2004. Je la sens derrière moi. Elle est là, dans l'appartement. La nuit dernière, je l'ai sentie, comme si elle allait me toucher.

[...] 9 fév. 2004. Il y a des bruits bizarres dans cet appartement, la nuit. Je suis certain que Véronique y vient dès que j'ai le dos tourné.

[...] 24 mai 2004. La vie est insupportable ici. Je ne vais même pas regarder la mer depuis la corniche, comme avant.

[...] 3 août 2004. Je vais aller en Algérie. Ça me changera les idées.

[...] 1^{er} sept. 2004. Quelle tristesse, Alger ! Et bientôt la rentrée... Je vais devenir fou. Alger ressemble à un gros gâteau tout plein de crème, et là-dessus il y a trop de mouches.

9 oct. 2004. Encore des élèves qui se font des misères dans les toilettes. Il paraît que la petite Joubert a été forcée de se taillader le bras avec un canif. Et par ses copines. La proviseure ne veut pas signaler ça à la police. Il faut que j'écrive un rapport. Et en plus, que j'aille voir les flics... Maudit Yug. ! Dire que lui, il est flic !

20 déc. 2004. Enfin les vacances de Noël. Je suis mort !

Yugurthen lut en entier le journal de son frère. Ligne après ligne, patiemment, il l'étudia. Une seule remarque concernait l'affaire qui l'intéressait :

19 nov. 2006. Yug. a bien fait de recueillir ce drôle de petit bonhomme. Il est tout maigre. Si moi j'avais autant de courage, je prendrais quelqu'un chez moi. Une femme seule avec un enfant. Et non... ça n'irait pas.

C'était vrai, ça, que Sadak lui avait semblé tout maigre, au début. Il l'avait plusieurs fois emmené au restau, afin de le remplumer, comme disait sa grand-mère autrefois. Bon. Rien d'autre, absolument rien d'autre au sujet de Sadak. Yugurthen lut et relut le journal. Rien. Son frère paraissait seul, malheureux, et il approuvait le fait que lui ait recueilli Sadak. Strictement aucun mobile. Ramdane n'avait aucune raison de vouloir du mal à Sadak. Il ne lui avait rien fait.

Par acquit de conscience, Yugurthen fouilla l'appartement de fond en comble. Aucune arme cachée, pas de couteau bizarre, pas de vieille boîte de munitions, rien.

Yugurthen quitta l'appartement, ferma soigneusement la porte à double tour. Il n'avait pas avancé d'un pouce. Sauf que, désormais, il était persuadé que son frère était innocent. Et dehors, il pleuvait toujours.

Pendant cette fructueuse perquisition, Mélodie était restée pour une fois chez elle, car aucune affaire d'ordre immobilier ne requérait son attention. Les appartements de la résidence Soleil des Eaux étaient tous vendus. Il allait falloir attendre quelques jours pour se remettre en chasse. Travailler pour une agence plus importante ? Bah, pour quoi faire ? Pour gagner plus d'argent ? Inutile.

De l'argent, on allait en avoir des tonnes.

Elle songea à Yugurthen. Elle ne put s'empêcher de se renifler le dos de la main : le parfum de Yugurthen était sur elle. Son amant. Son homme. Le plus beau du monde. Le plus adorable. Elle l'aimait. Elle

l'aimait tellement... Elle se sentit saisie d'une fureur amoureuse. Ah, on n'avait rien à faire aujourd'hui ? Eh bien, elle allait rendre visite à son oncle. Est-ce que ce gros babouin avait eu le front de menacer Yugurthen sérieusement ? Et de la menacer, elle ? Allait-il tenir parole, maintenant que les artifices de Yugurthen avaient fait plonger le vilain Peralta ?

Zou vaï ! Elle bondit dans sa voiture et prit l'autoroute de Marseille.

Quarante minutes plus tard, elle roulait sur la corniche, en direction du vallon des Auffes ; et s'il n'avait pas plu comme vache qui pisse, elle aurait vu son amant qui, sortant de la rue du Four-à-Chaux, empruntait lui aussi la corniche et attrapait un taxi, douché comme un cheval qui revient du paddock. Mais elle regardait vers la mer et poursuivait son chemin vers Endoume.

Cinq minutes plus tard, elle klaxonnait à l'entrée du palais de son oncle. Le nervi reconnut la Toyota et lui ouvrit grand les portes.

L'oncle *Nunzio* descendit lui-même l'accueillir avec un grand parapluie noir pour l'abriter : n'était-elle pas la plus belle des nièces ?

Le débat fut quelque peu orageux. N2C admettait fort mal de se faire houspiller, questionner, soupçonner, mais récemment il en avait pris l'habitude. Et puis, bon, qu'est-ce que vous voulez, c'était Mélodie ! Après les banalités d'usage, elle l'attaqua de front :

– Est-il vrai que tu as menacé Yugurthen, que tu as fait pression sur lui en parlant de me tuer ? Il paraît que tu lui as dit : « Elle ne chantera plus pour vous ! » ?

– Oui, c'est vrai.

– Alors, quand je suis utile à tes plans, tu m'envoies dans les pattes d'un beau policier, et ensuite, tu envisages de me tuer, comme ça, peinard ?!!

– Ne dis pas de conneries.

Assise dans un somptueux fauteuil, Mélodie remonta une bretelle dessous sa robe d'un air furieux. Elsa s'était bien gardée de venir avec du café : Mélodie le lui aurait jeté à la figure. La diablesse se leva, l'index tendu vers son oncle :

– Tu reconnais que tu as menacé Yugurthen de me tuer ?

– Oui, je le reconnais. C'était pour sauver ma peau. Et ces menaces n'avaient rien d'inhabituel, pour toi qui me connais. Je voulais l'impressionner. Tu penses bien que je n'irais pas toucher à un seul de tes cheveux.

– Ouais !... Ben ça, je commence à en douter.

Nonce Curnachjola-Canale montra soudain son émotion. Tout remué tel un vieux tas de pierres blanchies au soleil, tout bousculé comme une vieille tombe, il eut un haut-le-corps.

– Tu ne comprends rien, Mélodie. *Niente !*

– Qu'est-ce que je ne comprends pas ?

– Quand tu étais petite, mon frère t'a confiée à une seule personne : à moi. Tu étais la plus belle, la plus mignonne des enfants. Tu étais *un tesoro*. Un trésor ! Ma femme, Marta, qui était bravette, venait de mourir. J'ai pris une nourrice, une femme de chambre, et je t'ai élevée. Je t'ai mise dans la meilleure école, tu as eu les plus beaux vêtements, je t'ai traitée comme ma propre fille. Je t'ai parfois demandé des services, comme rencontrer « par hasard » ce policier – et tu devrais me bénir pour cela ! Mais je ne te ferai jamais de mal. Jamais. Tu es la chair de ma chair. Tu es la fille de mon frère. Je ne devrais pas te le dire, petite garce, mais je t'aime trop !

– Moi, tonton ? Tu m'aimes trop ?

– Oui, je t'aime trop.

– Ça veut dire quoi, ça ? On n'aime jamais trop quand on aime !

– Fiche-moi la paix, maintenant.

– Ça veut dire quoi ? Je ne partirai pas tant que...

– Je suis vieux, Mélodie. Maintenant, ça n'a plus d'importance. Je n'ai plus de désir.

– Quel désir ? Pour qui ?

– Pour toi, et pour toutes les jeunes filles... Pourquoi penses-tu que j'ai maintenant une petite Elsa, avec moi, après avoir eu une Maria, une Birgit, une Sassia ? Parce que ça remplaçait !

– Ça remplaçait qui ? Moi ?

– Toi, oui, toi ! La belle petite Mélodie était ma nièce. Je ne t'aurais jamais touchée. Jamais. Alors je t'ai trouvé des remplaçantes.

– Tu... Mon oncle ! Tu m'aimais au point de... ?

– Justement non ! fit N2C, agacé.

Il chassa une mouche de sur la table en verre et, dans le même mouvement, envoya valser un cendrier qui s'écrasa à l'autre bout du living. Entendant le bruit, le *sicario* accourut.

– *Tutto va bene, Signore ?*

– *Sì, vaffan... Ma no, scusi, tutto va bene !*

N2C le congédia d'un signe. Mélodie considéra la scène, ébahie.

Abasourdie, surtout, par les aveux de son oncle. Il ne l'aurait jamais tuée. Jamais. Baisée, oui, s'il avait surmonté les interdits familiaux. Mais tuée, non. Elle pensa que c'était lui, ce vieux pervers, ce gangster effrayant, qui l'avait mise sur la route de Yugurthen. Comme quoi on peut être reconnaissante à tout un chacun, même à un monstre.

– Tu étais sérieux quand tu as promis tous ces « cadeaux » à Yugurthen ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Oh, ce que tu me fais chier avec tes questions !!! Ah ! *Porco di Becco* ! Ce que tu m'emmerdes ! Tu m'as déjà vu manquer à ma parole ?

– Est-ce que tu étais sérieux avec tes promesses ?...

– Mais oui, bordel de merde ! Pourquoi je ne le serais pas ? Qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce qui me reste ? J'ai une fortune, des bandits, des hommes, des hommes, des hommes partout, et un neveu idiot, d'ailleurs ! Un attardé mental ! Et quoi d'autre ? Je n'ai pas de femme, je n'ai pas de fils...

– Enfin quoi ! tu as Elsa !... Elle t'aime beaucoup.

– Mais Elsa, c'est une servante, ce n'est pas une femme. Je n'ai pas de fils ! Je n'ai pas de fils, tu comprends ça ? ! Alors évidemment que, dès que tu vas te marier avec ce loque... mmmh, avec ce flic, je vais te doter, ma belle ! Je vais te charger d'or et de diamants comme une mule ! Qu'est-ce que je peux faire d'autre ? !

– Tu pourrais tout donner à Elsa, et avoir un enfant avec elle...

– Je suis trop vieux.

– Tu peux adopter un petit garçon, en Corse ou en Sardaigne. En faire ton héritier.

– C'est trop tard, Mélodie. Je suis vieux. J'ai vu mon médecin. Il m'a tout dit : Alzheimer, première phase. Dans deux ans, je ne te reconnaitrai même plus. Je veux mourir avant que ça m'arrive.

– Tonton *Nunzio* ! Tu ne penses pas ce que tu dis ? !

Nonce Curnachjola-Canale leva les yeux au ciel d'un air épuisé. Il ressemblait à un vieux morse, ou à un éléphant de mer échoué sur une plage de Patagonie.

– Mais si, je pense ce que je dis. Fais-moi un bisou, et va retrouver ton policier. Mariez-vous au mois de mai. J'ai déjà acheté votre villa, à Riva del Garda.

Chapitre XXIX, où les voitures chantent aussi

« Carglass répare,
Carglass remplace ! »

(slogan publicitaire)

Que le hasard existe ou non, qu'il soit ou non une des voies de l'universelle harmonie, que certains faits surviennent comme si l'on venait d'actionner un mécanisme caché, nous n'en savons trop rien, mais Yugurthen pour sa part percevait tout cela comme une évidence. Il avait dû toucher une petite clef en même temps qu'il avait ouvert le tiroir secret du meuble de son frère, et cette clef avait ouvert un autre tiroir secret, ailleurs. Plus loin. Serrures distantes. Lorsqu'il arriva au commissariat ce matin de la mi-octobre, Nazarian vint le trouver en vitesse, avec l'air d'un rat qui a dégotté un morceau de gruyère trop grand pour lui.

- Je sais pas ce qui nous a pris, dit Nazarian, d'emblée.
- Qui c'est, « nous » ?
- Pondéret et moi.
- Qu'est-ce que vous avez fait ?
- Comme Volpello et toi, vous nous prenez pour des branques, on est allé faire nos petites rondes comme ça, avec le pifomètre en éveil.
- Génial ! grinça Yugurthen.
- Te moque pas ! Tu devineras jamais ce qu'on a vu cette nuit.
- Oh, Maître Nazarian, je meurs d'impatience.
- Ah bon ? Tu t'en fous ?! Je vais voir le Spez', alors ?
- Non, non, allez ! Te mets pas à te vexer, toi aussi... Qu'est-ce que

vous avez vu cette nuit ? Où étiez-vous ?

– Aux Arnavaux.

– Bon. Et qu'est-ce que vous avez vu ?

– Une grosse BM X5 noire.

– Euh... oui ? Je vois pas...

– Une BMW X5 noire, récente, immatriculée AWR 13.

– Désolé : je ne vois toujours pas ! Un dealer ? Le retour d'un Zimzaoui enrichi ?

– Non, non, non. Tu ne vois vraiment pas ?

– Nazarian, tu me fatigues... Je donne ma langue au chat.

– C'est la voiture de Ferréol Rebuffel.

– Quoi ? Quoi ! ?

Yugurthen sauta en l'air ; il l'avait oublié, celui-là. Lui, son genre, c'était plutôt l'hôtel particulier sur le Prado, avec piscine chauffée... Qu'est-ce qu'il foutait du côté des Arnavaux ? Nazarian reprit :

– Et tu me demandes pas où il est allé ?

– Si ! Je te demande où il est allé. Parle, bon Dieu !

– ... Dans l'entrée de l'immeuble où habite la famille de Sadak. Il n'est pas monté chez les Taramzeur. Il est ressorti presque aussitôt.

– Bon sang de bon sang ! Le Mandarin qui retourne sur... Non, ce n'est pas possible. Ça ne colle pas. Mais qu'est-ce qu'il est allé foutre dans l'immeuble des Taramzeur ?

– Impossible de le savoir. On est allé regarder s'il avait fait quelque chose, par exemple mis une lettre dans la boîte des Taramzeur, ou autre. Mais on n'a rien trouvé.

– Il n'y avait rien dans la boîte aux lettres ?

– Non... Ah, si. Rien d'important. Il y avait une petite carte d'un restaurant, le genre de truc qu'on distribue dans les boîtes aux lettres...

– Bon. Merci, Nazarian. Tu n'es pas un branque. Je te délivre un certificat de non-branque. Tu es un bon enquêteur. Retourne à la Joliette avec Pondéret. Je veux que vous me suiviez Rebuffel le Mandarin et que vous le lâchiez pas d'une semelle. Je veux savoir tout ce qu'il fait. Quand il sort boire un verre, tu le notes. Je veux tout, absolument tout sur cézigue, t'as compris ?

– T'excite pas, Saragosti. C'est comme si c'était fait.

Yugurthen alla chercher Volpello et se mit à discutailler pour réfléchir avec lui.

– Tout ça est merdouilleux, finit par dire Volpello dès que

Yugurthen l'eut mis au courant. C'est brouillard et caca. Rien ne colle avec rien.

– Moi aussi, je trouve ça bizarre, dit Yugurthen. En admettant qu'il y ait un mobile caché, en supposant même que Rebuffel ait tué Sadak de ses propres mains, il ne va pas retourner là-bas ! Pour voir qui ? Pour laisser un message à qui ?

– Il faut aller là-bas, jeter un œil sur la petite carte que Nazarian a vue dans la boîte aux lettres.

– Si elle y est encore ! fit Volpello.

Ils foncèrent sur la bretelle, virent les cargos et les ferries noyés dans la brume, manquèrent de bousiller une camionnette qui ne se rangeait pas assez vite. À neuf heures trente-cinq, ils étaient en bas de la cité. En rien de temps, la boîte aux lettres des Taramzeur se mit à leur faire de l'œil. Volpello fit jouer sa lime à ongles et le minuscule portillon s'ouvrit.

Il n'y avait rien.

Yugurthen fit le numéro de Nazarian.

– Nazarian, qu'est-ce que c'était exactement que tu as vu dans leur boîte aux lettres ?

– Un petit carton orange, format carte de visite. D'un restaurant.

– Bon sang ! Essaie de te rappeler le nom du restaurant.

– Je ne suis pas sûr...

– Mais si, tu en es sûr ! Dis-le-moi.

– Je crois que c'était un truc comme Tatie Belette, ou Tatie Crevette...

– Ça serait pas plutôt Tatie Soupette ?

– Si, c'est ça !

– Génial. Surveille-moi bien Rebuffel, des fois qu'à midi il aille déjeuner en haut de la Canebière, vers le cours Franklin-Roosevelt. Tatie Soupette, c'est en bas de Franklin-Roosevelt, animal !

– Voui, chef ! dit Nazarian.

Yugurthen se tourna vers Volpello.

– Voilà notre Mandarin qui donne rencard à X ou Y de la famille Taramzeur. Si c'est aujourd'hui, on peut les écouter sur place. On demande aux gens du restaurant de les sonoriser...

– Arrête ! Ils ne voudront jamais ! Et pour une écoute, il nous faut le papier du proc.

– Impossible. Trop juste... Tu vas au restaurant : ils ne te

connaissent pas. Tu sonorises deux tables. Tu manges en vitesse, tu t'en vas juste quand ils arrivent. Le restau est tout petit. Avec un peu de bol, ils prennent la table que tu viens de quitter, et on les écoute juste après.

– C'est tordu, mais ça me va, fit Volpello.

Il fallut bien sûr que Robert Volpello acceptât de déguster une garbure mais, là, c'était plutôt une partie de plaisir. Une heure plus tard, garé en face, Yugurthen vit sortir de chez Tatïe Soupette un Mandarin en pleine forme, l'air préoccupé, suivi de... Qui était-ce, à propos ?

Xavier, le frère de Sadak.

Celui qui était tout *clean*, tout gentil.

Qui avait si bien parlé à Yugurthen. Aucun mobile. Bah, ce que faisait Sadak déplaisait un peu à mon père, mais bon... Yugurthen avait tout gobé. Il se maudit d'avoir avalé si vite ce que lui avait dit Xavier.

Volpello l'avait rejoint depuis une heure dans la voiture et mangeait un gros sandwich à l'arrière.

– Cette soupe m'a donné faim, dit-il.

– Bien sûr.

– Tu vois, la piste familiale, c'est quand même bonnard, grinça Volpello. Dans notre pays, environ 80 % des personnes assassinées le sont par quelqu'un de leur entourage. Mais tu connais tout ça...

– Arrête de te foutre de ma gueule. Pour l'instant, nous n'avons pas le plus petit mobile. Peut-être que le Mandarin a flashé sur Xavier et qu'il veut lui croquer Monsieur ?

– Non, ça y ressemble pas. Regarde, ils partent séparément. Xavier va prendre le métro devant les Danaïdes. Je parie que Rebuffel s'est garé en dessous, vers Zola.

– Attends, j'appelle Nazarian... Allô, Nazarian ? Tu les as ?

– Oui, j'ai pris des photos, chuchota le collègue. Je suis tout prêt, derrière Rebuffel. Il descend vers le parking Émile-Zola.

– Continue de le suivre. Nous, on va voir où va le petit frère.

Volpello alla chercher son mini Olympus muni d'un micro-micro chez Tatïe Soupette, genre je crois que j'ai oublié quelque chose tout à l'heure, décolla le micro-micro puis rejoignit Yugurthen dans le métro. Il était content :

– Houba houba hop ! fit-il en s'approchant de Yugurthen.

– Quel con ! Tu m'as fait peur !... Regarde plutôt là-bas. Il va monter dans la rame. Toi, tu t'approches. Moi, il me connaît, je monte

dans ce wagon-ci.

Xavier Taramzeur regagnait ses pénates. Il n'y avait guère plus à grappiller ce jour-là et Yugurthen rentra au commissariat avec Volpello.

– Qu'est-ce qu'on a ? fit Yugurthen. Pas grand-chose. On va écouter ton magnéto, Serge.

– Je m'appelle Robert.

– C'est une blague. C'est à la télé.

– Ah bon. Tiens, coupe ta télé, on va écouter ça.

Yugurthen et Volpello se concentrèrent atrocement, comparables à une célèbre boîte de lait sucré. L'enregistrement était visqueux, la prise de son était nulle, or le micro-micro était excellent. Donc le Mandarin et Xavier parlaient tout bas. Au début, on entendait assez bien :

« Mais enfin, pourquoi voulez-vous... crrr... voir mon frère qui... crrr crrr... Simple curiosité... crrr... un vrai ami... comme on n'en a pas beaucoup... crrr... votre frère... police... crrr crrr ffrirt... ne foutent rien... crrr crrr ffrirt... Et vous croyez que... »

La seule phrase perceptible était cette réponse de Xavier : « Et vous croyez que je peux vous apprendre quelque chose, j'étais même pas là ce jour-là... »

Ensuite, c'était pratiquement imbitable : « Votre frère... l'avez dit vous... crrr crrr... berrr... Aber... crrr crrr... c'est pas sûr... savais rien... crrr crrr... Avez pas mieux... crrr crrr ffrirt... Dites-moi... gzzz... Avez [ou Xavier ?]... crrr crrr ffrirt... il voulait pas... »

Un peu plus loin, Volpello crut entendre un nom comme « Timisoara » ou « Timmy Sarah », mais Yugurthen lui dit que ça n'avait rien à voir avec la choucroute et qu'en bref l'enregistrement était quasi inutilisable. Ils n'avaient plus qu'une certitude : Rebuffel avait voulu voir Xavier, lui avait donné rendez-vous, avait parlé avec lui du meurtre de Sadak et avait mentionné la police, qui « ne foutait rien » (*of course*). Xavier semblait gêné et faisait valoir qu'il ne pouvait pas lui apprendre grand-chose, puisqu'il n'était pas présent dans l'immeuble le soir où Sadak avait été assassiné. Si tant est qu'il ait dit un quart de poil de vérité à ce sujet – d'ailleurs, pourquoi se serait-il senti obligé de dire la vérité à Rebuffel ?

La confusion mahousse.

Ce qui ressortait aussi de ce micmac, c'était que Rebuffel paraissait vouloir faire sa petite enquête.

– Quel intérêt a-t-il à en savoir davantage ? murmura Volpello.

– L'amour ? Peut-être qu'il aimait réellement Sadak.

– Ouais ! Dis surtout qu'il préfère qu'on trouve le vrai meurtrier, parce que nous l'avons soupçonné, lui. Et il a peut-être remarqué que nos deux branleurs de collègues...

– ... Pardon ! nobles enquêteurs ! rigola Yugurthen.

– ... Que nos deux branlocos le suivaient. Si tu permets, ajouta Volpello.

– Donc nous ne sommes guère plus avancés. Ce que l'on sait aussi, c'est que Rebuffel continue de mettre des petits messages sur des cartes, des papiers, des cartes postales... Il doit se méfier du téléphone.

– Il a raison, fit Volpello.

– Je reviens à une chose très juste que tu as dite à midi, fit Yugurthen, conciliant.

– Moi ? J'ai dit quelque chose de très juste ? Impossible !

– Si, si... Ne fais pas ton modeste. Tu as dit : la piste familiale. Nous avons, pardon, *j'ai*... j'ai négligé la piste familiale. Si quelqu'un avait un motif de tuer Sadak, ça pouvait être tout bêtement à la maison. Le Xavier, l'autre frère, le père, Zourah la nouvelle femme ou Moufida la sœur qui vit à Paris, peut-être même d'autres que nous ne connaissons pas. Pour le moment, j'exclus le Mandarin.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il semble enquêter à sa façon sur la mort de Sadak. Il a vraiment l'air de chercher quelque chose. Donc ce n'est pas lui qui l'a tué.

– Sauf s'ils nous ont monté tout ça pour nous faire gober ce qu'ils veulent, fit Volpello.

– Je n'y crois pas, dit Yugurthen. Tiens, attends, j'ai un SMS de Nazarian. Pourquoi il a pas sonné, ce con de portable ?

Yugurthen Saragosti releva le col de sa veste et appuya soigneusement le côté du pouce droit sur son téléphone stupide. Le message disait :

« Clio verte 457 AZG 13. S'arrête devant chez Rebuffel. Le père Taramzeur est dedans. »

Chapitre XXX, où tout le monde chante la même chanson

« Mangeons des fruits, ma caravelle,
Ma goélette bien-aimée,
Puisque ton corps est pavoisé
Des fruits de la lune nouvelle.

L'hôtel chante dans le silence.
Comme tu es nue sous la nuit ;
La grande Ourse aime ses petits ;
Le fils de la patronne danse.

Et moi j'aime ton corps brûlé,
Ton corps de poivre et de cannelle,
Frais comme un jardin sous l'ondée
Tropicale, aux joues d'arc-en-ciel,

Ou, chaud comme au soleil les coques
De fer des cargos paresseux
Qui portent les fièvres en eux,
Parmi leurs cargaisons baroques. »

Louis Braquier, *Le Bar d'escale*

Il faisait froid. La pluie venait de passer un savon à la ville, selon Volpello : le savon de Marseille bien nommé. Pour une fois, c'était Yugurthen qui fonçait à travers la circulation, le pare-soleil marqué « POLICE » rabattu en haut du pare-brise, la sirène couinante et toute la panoplie.

– Pas question de laisser faire ça ! dit Yugurthen. Putain, pas question !

– Qu'est-ce qui te prend ? dit Volpello.

– Si Ahmed Taramzeur est là-bas, c'est qu'il veut menacer Rebuffel, qui sait forcément quelque chose. Ou qui le lui a fait croire, depuis qu'il a parlé à Xavier. Est-ce que tu peux vérifier que je suis chargé ? Parce que, là, je ne peux pas lâcher le volant...

– Tu vas trop vite, espèce de fada ! Tu vas nous emplafonner dans un bus, t'es un malade, fan de Manon !

Volpello se glissa tout près de Yugurthen, tira un peu sur la ceinture déjà enclenchée, passa le bras du côté gauche, saisit doucement l'holster et ôta le Glock. Il tira sur la culasse et dit :

– Ton flingue est chargé. Je te le remets.

– Non, attends, je suis trop *speed*.

La voiture zigzaguaît dangereusement le long du cours Lieutaud. Prudemment, les autres voitures s'écartaient, mais pas toujours assez vite : le rétroviseur de la Peugeot fit voler en éclats un rétroviseur plus mince et la voiture fit une embardée. Yugurthen partit en glissade et corrigea, puis brûla le feu rouge sous le pont. Le gyrophare faisait son petit effet, mais la circulation devint si dense aux abords de la place Castellane qu'ils étaient presque bloqués.

– Bon sang, on n'y sera pas à temps, dit Yugurthen. Appelle Nazarian. Dis-leur de monter voir.

– ...

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Mon portable déconne.

– Prends le mien.

– Voueï, fit Volpello.

Il fouilla dans la poche de la veste de Yugurthen et tomba sur un vieux kleenex.

– Pouah ! fit-il. Ton portable... Bon, ça y est... Allô ? Nazarian ? C'est Volpello. Vous montez fissa chez Rebuffel. Tu penses qu'Ahmed Taramzeur est là-haut ?

– Frrrsshhtt... crrr...

– Bordel à queues ! gémit Volpello. Qu'est-ce qu'ils ont, les portables, aujourd'hui ?! Nazarian, tu m'entends ? Vous montez chez Rebuffel !

– Crrr... frrrsshhtt... crrr...

- Putain, j’y crois pas ! C’est à devenir fou. Je vais finir nazebroque.
- Qu’est-ce qui se passe encore ? dit Yugurthen.
- Il y a que je n’arrive pas à parler à Nazarian !
- Tant pis pour nous. Ou plutôt pour le Mandarin... Taramzeur va le

tuer.

- Mais non, arrête !
- Et si ! Tout est possible. Bon, ça y est, on est sur le Prado.

La voiture, bien empéguée dans les embouteillages, choisit toute seule la contre-allée et se retrouva coincée derrière une fourgonnette de livraison.

- C’est à cent mètres... j’y vais à pied. Reste là, dit Yugurthen.
- T’es dingo ! Je viens avec toi !

Ils laissèrent la Peugeot sublime, gyrophare tournant, portes fermées, en plein milieu de la contre-allée. Yugurthen se mit à courir. Il avisa deux pandores en tenue et agita sa plaque :

- Venez avec nous ! cria-t-il.

Les deux flics lui emboîtèrent le pas. Volpellio n’arrivait pas à courir. Tout flapi et gras, il se laissa distancer tandis que Yugurthen et les deux autres entraient dans l’immeuble. L’ascenseur était libre. Ils montèrent au douzième, jaillirent de l’ascenseur et foncèrent vers la porte de chez Rebuffel. Nazarian et Pondéret étaient devant.

- Il veut pas ouvrir, dit Nazarian.

– Il ne veut pas, ou il ne peut pas ? Est-ce que Taramzeur est encore dedans ?

- Sais pas.

– Monsieur Rebuffel ! gueula Yugurthen. Monsieur Rebuffel ! Est-ce que vous m’entendez ?!

Une voix faible ou très éloignée bredouilla quelque chose.

- Monsieur Rebuffel ! Est-ce que vous pouvez ouvrir ?

- Mmmh... mmoui ! ... sors de la fff...ouche !

- Qu’est-ce qu’il dit ?

- Il sort de la douche, dit Nazarian. Enfin, je crois.

La porte de l’appartement s’ouvrit, laissant voir un Raphaël le Mandarin authentique et en peignoir, avec une tache de sang sous le bras gauche.

– Appelez une ambulance, dit Yugurthen aux deux flics. Qu’est-ce qui vous est arrivé ?

- Ben, c’est bizarre...

Il vacilla et s'appuya contre un horrible tableau accroché au mur. Yugurthen le fit assoir dans le salon.

– ... C'est bizarre, reprit Ferréol Rebuffel, le vieux est venu pour me tuer, mais j'ai réussi à le mettre en fuite. J'avais ce pistolet, là-bas, vous voyez ?

Yugurthen reluqua le flingue sur le manteau de la cheminée, un petit 6,35 tout vieux style Manufrance. Nazarian alla s'en emparer.

– Et vous lui avez tiré dessus ? Vous l'avez atteint ?

– Non. Il m'a donné un coup de couteau sous le bras et j'ai tiré au-dessus de lui. Il a filé à toute vitesse...

– Nom de Dieu ! Il doit toujours être dans l'immeuble, fit Volpello qui venait de les rejoindre. Vous l'avez pas vu, vous deux ? dit-il à Nazarian et Pondéret.

– Il peut être descendu par l'un des deux ascenseurs pendant que nous montions dans l'autre, dit Pondéret.

– Ah bon ? Il y a deux ascenseurs ?

– Oui. Vous n'avez pas vu ?

– Ça va, dit Yugurthen, on envoie le message à tout le monde. Appelez tous les autres, puis l'Évêché. Le signalement d'Ahmed Taramzeur doit être envoyé partout. Il est armé et dangereux. Il faut le serrer tout de suite.

Les pandores giclèrent et l'un d'eux se prit la porte dans la figure.

– Et vous, reprit Yugurthen en tendant un mouchoir à Rebuffel, vous avez compris pourquoi le père Taramzeur a cherché à vous tuer ?

– Oui, dit Rebuffel. J'avais deviné que c'était son fils, Xavier, qui avait tué Sadak. En discutant avec Xavier au restaurant, j'avais compris qu'il y avait trop de choses qui ne collaient pas. Il disait qu'il n'était pas dans l'immeuble ce jour-là, mais il connaissait exactement l'heure du meurtre.

Yugurthen pensa à son frère, et au frère de Sadak.

– C'est Caïn, dit-il.

– Vous disiez ? demanda Rebuffel.

– Rien, excusez-moi, je pensais à mon propre frère...

Il attendit que les ambulanciers arrivent et qu'ils l'emmènent aux urgences.

Un grand vacarme de sirène s'ajouta aux autres sirènes qui hurlaient sur le Prado.

...

Comme toujours, lorsqu'on cherche, on ne trouve pas, surtout si l'on est policier ou si l'on travaille pour l'État : sinistre destinée ! pensa Yugurthen. Cela faisait bien deux ou trois jours qu'il courait après Ahmed Taramzeur et que le Spez' avait déclaré devant toute l'équipe, d'un ton docte :

– Tout le monde cherche, mais vous laissez Saragosti l'arrêter. Depuis le temps qu'il traîne sur cette affaire, j'aimerais bien qu'il m'apporte ce Taramzeur tout saucissonné, sur un plateau.

Et Yugurthen se faisait donc aider par quelques schtroumpfs en tenue, mais Volpellio et ses autres collègues avaient tout bonnement laissé tomber l'affaire : de nouveaux trafics fleurissaient en ville, un bouquet de dealers s'était fait truchider rue Fontaine-de-Caylus et ils avaient d'autres chats à fouetter. Mélodie protesta parce que Yugurthen s'était mis en tête de traquer le vieux Taramzeur chaque jour, y compris le dimanche.

Précisément, à force de traîner un peu partout, le 25 octobre, Yugurthen fut servi. Les supporters parisiens qui n'avaient pas été prévenus du report du match OM-PSG paraient dans les rues autour de Saint-Charles. À quelques dizaines de mètres, Yugurthen aperçut ces pauvres dingues qui attaquaient les devantures et cassaient la gueule des chalands attablés pour le fly, puis vit les Marseillais tout aussi intelligents, reformés en rangs serrés, qui levaient haut le doigt en scandant : « Paris, Paris, Paris ! on t'encule ! » De braves passants innocents (ou presque) étaient pris dans cette énorme bagarre, et Yugurthen aida deux ou trois mémères à s'échapper. Il releva un grand gaillard qui avait pris un coup de barre de fer, et se fit aider par un bonhomme qui passait par là. Chacun d'eux tenait le gaillard sous les épaules et le tirait lentement vers l'entrée d'un immeuble. Surpris, Yugurthen put constater que c'était le géant de la boucherie de Pèble avec ses récits de chasse, un certain Calvaire, si ses souvenirs étaient exacts. Dehors, les hurlements continuaient, agrémentés de charmants bris de vitrines. Et subitement, Yugurthen regarda le type qui l'aidait à secourir le géant. L'homme le regarda aussi. C'était Ahmed Taramzeur.

Il n'y eut pas besoin de faire le moindre signe.

Dans ce vacarme, ce fut comme si Yugurthen chuchotait. Il prit doucement monsieur Taramzeur par le bras et l'emmena dans les sous-sols du parking Émile-Zola. Ils s'assirent près d'un distributeur de tickets. Il n'y avait personne.

Seuls, ils étaient seuls.

– Ce serait bien que vous m'expliquiez ce qui s'est passé, dit Yugurthen, doucement.

– Mais qu'est-ce que je peux expliquer ? murmura Taramzeur. La vie, ça nous tombe dessus comme des cartons dans un déménagement.

– Vous avez travaillé comme déménageur, autrefois ? Quand vous êtes arrivé en France ?

– Oui. J'étais costaud, en ce temps-là...

– Qu'est-ce qui s'est passé avec Sadak ? Pourquoi Xavier l'a-t-il tué ?

– Non ! Non ! Non ! cria le vieil homme. Sadak n'a pas... Je veux dire, Xavier ne l'a pas tué ! C'est moi, c'est moi qui ai tué Sadak.

– Ne vous fatiguez pas. Je sais que vous n'étiez pas là le soir où Sadak a été tué en bas de l'immeuble. On a tout de même fait une enquête, à l'époque. Vous aviez une partie de cartes un peu arrosée avec des amis, au Canard, sur le marché des Arnavaux. Le serveur a témoigné. Vous ne pouvez pas avoir tué Sadak. Le seul qui peut l'avoir fait, c'est votre fils : Xavier. Si vous me dites la vérité, je verrai ce que je peux faire.

– Je ne veux pas que Xavier aille en prison. C'est le seul de mes fils qui a réussi, c'est lui qui est ma vie, mon honneur. Je ne veux pas qu'il aille en prison ! Même si vous dites que c'est lui, moi, je m'accuserai du meurtre, et les juges, ils me croiront, *inch' Allah* !

– Ce n'est pas sûr. Pourquoi Xavier a-t-il tué son frère ?

– C'est... c'est à cause de ce qu'il faisait. Sa façon de vivre...

– Après qu'il m'a connu ? Après que je l'ai hébergé ?

– Oui. Xavier devenait très sérieux, très croyant. Il allait à la mosquée. Il a vu son frère devenir un voyou qui traînait avec cette Nadia, et tous les deux ils allaient... Bon, vous voyez. J'en dis pas plus. Avec des vieux. Sadak est devenu un impie, un dégoûtant ! De la mauvaise graine.

– Ce n'est quand même pas pour ça, seulement, que Xavier a tué son frère ! ? Son propre frère !

– Si, c'est pour ça. J'ai eu le tort de dire que quand il venait, Sadak avait une mauvaise influence sur notre famille. Xavier a vu que Sadak tournait autour de ma femme. Il voulait sortir avec Zourah, peut-être pas pour... mais enfin, il voulait la distraire, il voulait l'éloigner de moi, de sa famille. Xavier l'a compris. Il aime et respecte beaucoup sa belle-mère. Et il me respecte moi aussi. Il ne l'a pas supporté.

– Il a tué son frère pour ça ? Par respect pour vous, pour sa belle-mère, par amour de sa famille ? Parce qu'il a cru que Sadak pouvait tout détruire ?

– Oui. Sadak nous donnait l'exemple de la pire chose. La putasserie. La prostitution. L'argent qui emporte tout. Ah, si au moins il était resté chez vous, s'il avait essayé de repasser son CAP ! Ou s'il était retourné avec sa première femme, Stoïla... Mais non, il a fallu qu'il rencontre cette Nadia... Et Xavier la détestait. Il voulait la tuer, elle aussi.

– Et il a poignardé Sadak avec un couteau de cuisine ?

– Oui, un couteau très long... pour découper la viande. Il m'a dit qu'il avait jeté le couteau dans une poubelle. Il y a des centaines de poubelles autour du marché. On ne peut pas y retrouver une arme, c'est impossible.

– Il vous a tout de suite parlé du meurtre ?

– Oui. Il m'a dit que c'était pour moi, pour Zourah, pour nous sauver. Pour nous débarrasser de Sadak.

– Et quand avez-vous décidé de faire croire que c'était vous ?

– Tout de suite. C'est mon fils. Le seul qui me reste. Abdel est parti au bled. Il traficote, c'est un trabendiste, comme ils disent... Ma fille est perdue. Sadak est mort. Il me reste Xavier.

– Enfin, vous vous rendez compte ! Il a tué son propre frère pour des raisons morales ! C'est un fanatique !...

– Non, c'est mon fils. Et il travaille bien.

– Vous voulez en rester là ? Vous allez vous accuser du meurtre de Sadak, et de l'agression contre monsieur Rebuffel ?

– Oui.

– Vous en êtes certain ?

– Oui.

– Bien, Maître, suivez-moi. Je dois vous accompagner au commissariat. Je ne vous mets pas les menottes, n'est-ce pas ?

– Pourquoi vous m'appellez « Maître » ? dit le père Taramzeur.

Yugurthen ne répondit pas.

Et d'ailleurs, qu'aurait-il répondu ?

Il se dit qu'il y avait eu meurtre et que le père s'accusait pour sauver son fils. Pour qu'il continue de vivre, fasse des études, mène sa vie de moraliste fanatique, opprime à son tour une femme et des enfants. Eh oui... Mais qui sommes-nous pour juger ? Yugurthen pensa aussi que, même à notre époque où les pères ont été castrés, un homme pouvait se

sacrifier pour sauver son fils.

Je ne te juge pas, murmura Yugurthen pour lui-même. Tu ne nous juges pas, ô Tout-Puissant. Je n'ai pas à juger cet homme.

À ses côtés, Ahmed Taramzeur trottnait vers l'Évêché, prêt à tout.

Le Spez' avait l'air très content. Il maugréait bien un peu à cause des inondations, des eaux de pluie qui s'infiltraient en bas, dans la rue, la cave, les sous-sols, les archives, mais, tant que la Méditerranée ne montait pas jusqu'à la Timone, ça pouvait aller. Et l'affaire Sadak enfin résolue ! Ah mais ! Et N2C libre... Ouais, bon, tant pis !

Quoique... le bruit courait qu'après toutes ces histoires N2C avait pris un coup de vieux et ne tiendrait pas le coup bien longtemps.

On avait enterré Peralta (ce qu'il en restait). Au cimetière, il n'y avait personne. Pas un chat. Seulement les journalistes.

Le juge mit Ahmed Taramzeur en examen et félicita le commissaire Spezner.

Celui-ci s'apprêtait à quitter son bureau en sifflotant. Il regarda par la baie vitrée le coucher de soleil merveilleux, ahurissant, qui montrait sa splendeur du côté du Pharo. Quelqu'un toqua à la porte.

Il fut donc très surpris lorsque Saragosti lui tendit sa lettre de démission, tournant les talons sans un mot. Yugurthen était juste venu embrasser Volpellio, auquel il avait offert un beau blouson de cuir – très large.

Le vent se levait.

Le vent...

Yugurthen courut presque en remontant la Canebière. Non, il courut vraiment.

...

Ce qui est désagréable, quand on va mettre les bagages dans le coffre d'une voiture, c'est qu'on se sent pressé. D'un seul coup, ça urge. Notre vie veut aller plus vite que nous. Allez, avance à l'étape suivante, petit gars ! nous dit-elle.

Le lendemain, Yugurthen se dépêcha donc beaucoup pour emmener sa belle en Italie. Au petit jour, elle l'avait surpris, lui glissant sa langue dans la bouche.

– Tu as oublié qu'on partait ? fit Mélodie.

Et elle le regarda de ses grands yeux d'eau claire puis commença à lui caresser le membre pour mieux le réveiller, sans toutefois le laisser jouir. Yugurthen bandait horriblement tout en faisant sa valise. Il

songea à se rattraper plus tard, quand ils seraient sur la route, après la frontière. Peut-être à Finale Ligure, un petit hôtel qu'il connaissait, en quittant l'autoroute par la *via* Caprazoppa ?

Mélodie pour sa part s'occupait d'emballer les innombrables liasses de billets de banque offertes par son oncle.

Elle les rangea sagement dans un gros sac au monogramme bien connu. Puis elle attrapa une carte routière d'Europe du Sud et murmura :

– Dis donc, ça fait bien six cents kilomètres, Riva del Garda !

